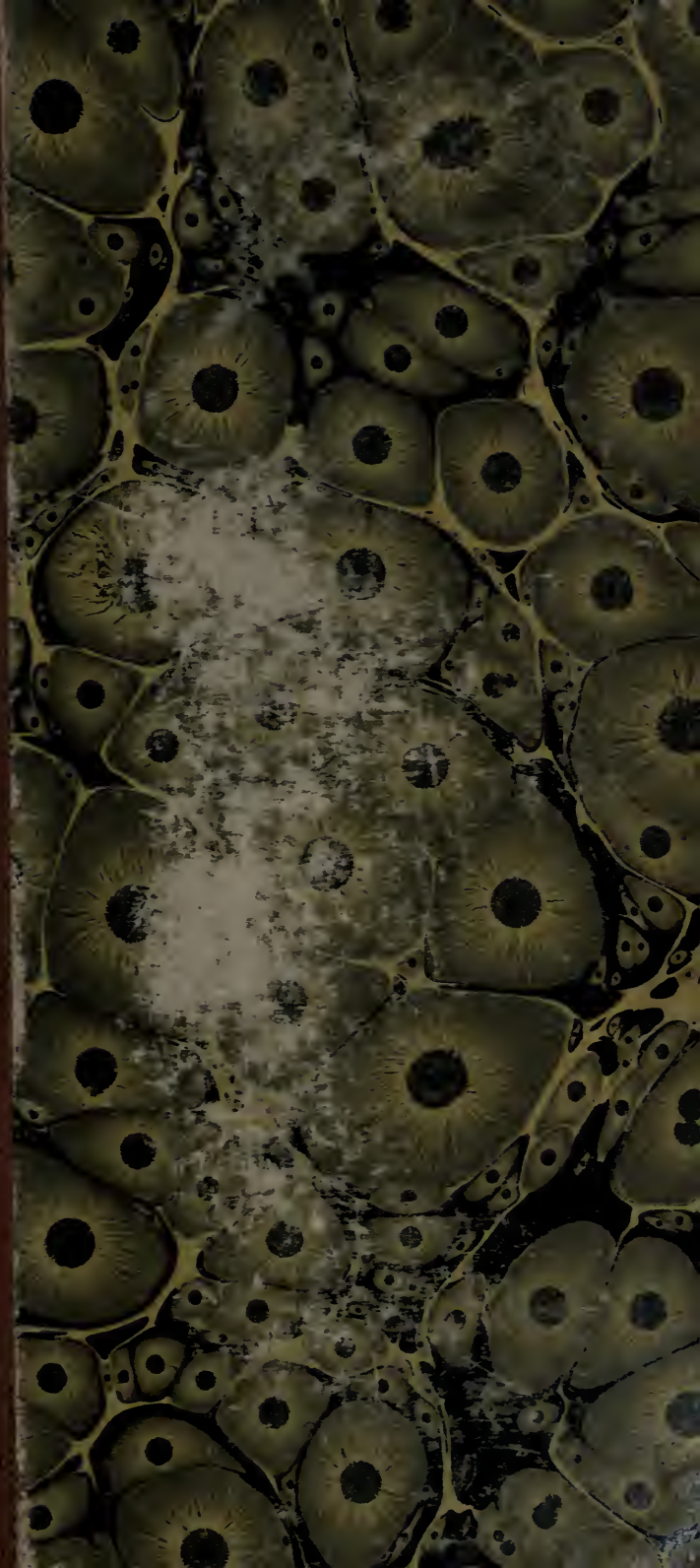
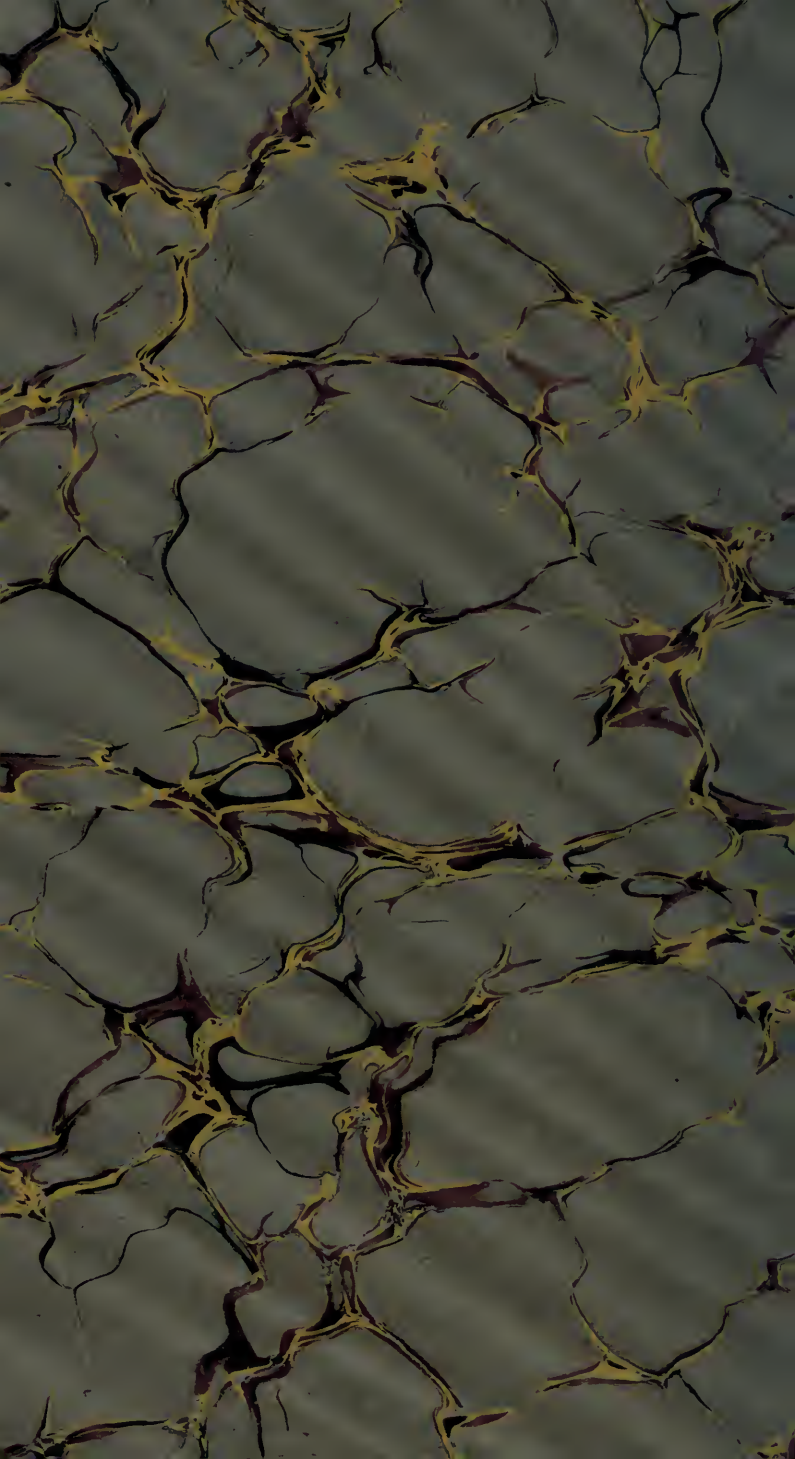
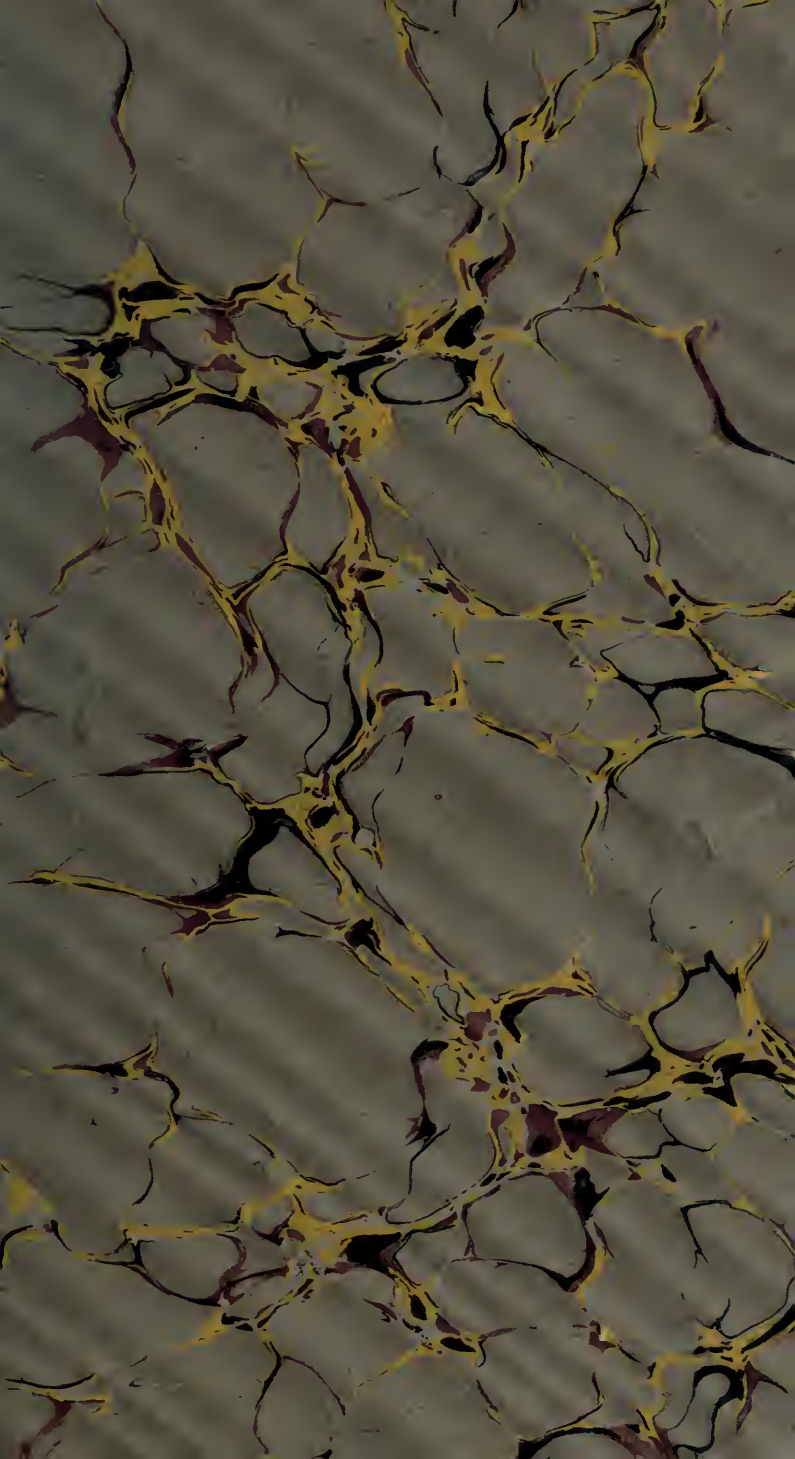


UNIV. OF  
TORONTO  
LIBRARY



















LES MARGUERITES  
DE LA MARGUERITE  
DES PRINCESSES

---

TOME TROISIÈME

LE TRIOMPHE DE L'AGNEAU  
COMPLAINTÉ POUR UN PRISONNIER — CHANSONS SPIRITUELLES  
HISTOIRE DES SATYRES ET DES NYMPHES DE DIANE  
ÉPISTRES

## TIRAGE.

120 exemplaires sur papier vergé (nos 31 à 150).  
15 » sur papier de Chine (nos 1 à 15).  
15 » sur papier Whatman (nos 16 à 30).

---

150 exemplaires numérotés.

LES MARGUERITES  
DE  
LA MARGUERITE  
DES PRINCESSES

TEXTE DE L'ÉDITION DE 1547

*Publié avec Introduction, Notes et Glossaire*

PAR

FÉLIX FRANK

ET ACCOMPAGNÉ DE LA RÉPRODUCTION  
DES GRAYURES SUR BOIS DE L'ORIGINAL ET D'UN PORTRAIT  
DE MARGUERITE DE NAVARRE



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

RUE SAINT-HONORÉ, 338

M DCCC LXXIII

30386  
12/11/93.

PQ

1631

A5

1873

t.3



LE TRIOMPHE  
DE L'AGNEAU

---

**T**ous les Eslus et Souldars du Vainqueur,  
Tous vrays servants, quin'avez en vain cœur  
Aux durs assaults de la cruelle guerre  
Que fait Sathan contre CHRIST sur la terre ;

Tous les Signez et Bourgeois de Zion,  
Vrays heritiers, enfans d'adoption,  
Assemblez vous pour chanter la victoire  
Du seul Agneau, tout revestu de gloire.  
Assistez luy dedens son capitole,  
Tous bien ornez de la celeste estolle.  
Sans vous ne peult se parfaire la feste :  
Le membre doit aller où est la teste.

Loups ravissans, en vitupere et honte  
Retirez vous, vous n'estes pas du compte,

N'approchez point du celeste troupeau :  
 Dieu ne prend pas la personne à la peau.  
 Retirez vous, l'Agneau le vous commande,  
 Raison ne veult que soyez de sa bande.  
 Mais vous chacun, victorieux gendarmes,  
 Qui tous avez enduré les alarmes  
 Des fiers Geants en cruauté confitz,  
 Sans estre en Foy d'un seul poinct desconfitz,  
 Apprestez vous, les palmes en la dextre,  
 Car il convient d'aller après le maistre.

Je veux icy tes triomphes chanter,  
 Verbe divin; vien donc me presenter  
 Les doux accords de la musique haulte,  
 Pour non avoir en mon chant quelque faulte.  
 Je veux, Seigneur, exercer ma plume  
 A tes grans loz, si ton esprit m'allume.  
 Allume donc par ta splendeur illustre  
 Mon bas penser, et me fais voir le lustre  
 De celle noble et auguste couronne  
 Qui ton saint chef richement environne.  
 Or, me fiant, Seigneur, de ta largesse,  
 Et que seras ma conduite et adresse,  
 Commenceray dire l'occasion  
 Pourquoi tu prins de nous compassion.

Trois principaux et mortelz ennemis  
 Avoyent Adam en grand servage mis :  
 L'un, de la Loy le rigoureux abort;

*L'autre, Peché; et le tiers est la Mort.  
La Loy jadis triomphoit par droiture;  
Peché, à tort; mais pour sa couverture  
Dessous la Loy trouva l'occasion  
Mettre la Mort en sa possession.  
Qu'il soit ainsi, Moïse expres a dit  
Qu'après qu'Adam eust entendu l'édit  
Du Createur, Sathan print fondement  
D'assubjetir la Chair couverte,  
Le soubmettant à la rude gabelle  
De l'exacteur et de la Mort cruelle.  
La Loy expres à l'homme commandoit,  
Mais par la Chair trop foible se sentoit.  
Ainsi penant, sans pover satisfaire,  
Laissoit Peché à sa volonté faire,  
Dont à la Mort fait ouverture et porte :  
Ainsi regna et si feut la plus forte.*

*Voyans ces trois leur empire et pover,  
Et se sentant telle puissance avoir,  
Avoyent un jour leur triomphe mis sus,  
Sur un hault roc, dont cy bas sont yssus  
Les grans decrets de celle redoutable  
Force de Dieu qui toute force acable.*

*Près des deserts où gist la terre morte,  
Sans que nul fruit elle nourrisse ou porte,  
Et que jamais à ce ne fust induite,  
Où tout est sec comme cendre recuite,*

Où rien ne croit (ainsi disent nos peres)  
 Fors des dragons, et aspics, et viperes,  
 Un mont est mis, en langage Hebraïque  
 Nommé Sina, Agar en Arabique,  
 De haults rochers eslevé jusqu'aux cieux,  
 Tant qu'on ne peut si hault lever les yeux.  
 Sa teste chauve, aspre, sterile et nue  
 Semble en hauteur vouloir vaincre la nue ;  
 Hideux, pierreux et presque inaccessible,  
 Prodigieux et à voir sy terrible  
 Que peu de gens en povoyent approcher,  
 Et sans horreur de trop près y toucher  
 Pour le passer, car de peur tressaillir  
 Faisoit les cœurs, voire bien defaillir.

Là print la Loy pour convenable place  
 Lieu, pour monstrier sa rigoureuse face.  
 Un siege donc au mylieu feut posé,  
 Riche et luisant, en tel art composé  
 Qu'à l'environ un grand feu s'espandoit,  
 Qui largement ses flambes estendoit  
 Tant qu'il sembloit que le mont en ardist,  
 voire le ciel : proprement on eust dit  
 Qu'en peu de temps le roc deviendroit cendre,  
 Et qu'on verroit de l'ardeur le ciel fendre.  
 Cela sembloit une puissance esmue  
 De grand courroux et de fureur repue ;  
 De là fumoit une espaisseur sy trouble,



A ceux d'en bas faisant la crainte double,  
Que tout estoit circonfus et noircy,  
Méslé, troublé, tenebreux, obscurcy.  
Plus haulte estoit une obscure nuée,  
Qui rendoit fort la region muée,  
Non autrement qu'à un plein jour d'esté  
L'on voit souvent le tonnerre appresté,  
Non autrement qu'une tresnoire tache  
Contre le Ciel, que le Soleil nous cache ;  
Cela sembloit estre un ventre pesant  
Prest d'enfanter, et monstre nous faisant  
Des Jugementz de la divine main,  
Voulans soudain perdre le genre humain.  
Là ne feut veu ce bel arc asuré,  
Luisant, pourpré, parfait et mesuré  
Du Souverain, qui pour un tesmoignage  
De grace et paix donné feut comme un gage,  
Qui feut jadis par divine ordonnance  
Du grand Noë donné par alliance.  
Souvent aussi et à l'œil l'on peult voir  
Que de s'enfler la nue fait devoir  
Pour en après la Terre alimenter  
De son humeur et les fruitz augmenter.  
Mais ceste cy n'estoit de telle sorte,  
Ains comme un temps quitous maux nous apporte.  
De là bruyoient, esclattoient, tempestoient  
Tonnerre et voix, et parmy se mettoient

*Force flambeaux luyans comme l'esclaire,  
Tant que la nue en faisoit la nuict claire.*

*Au beau mylieu de ce divers prodige,  
Assise estoit la Loy, qui tous oblige,  
Monstrant l'escrit par plusieurs ans secret,  
Dit de peché chyrographe et decret,  
Portant, disant, requerant franchement  
La mort de tous, si la lettre ne ment.  
Ho, quel decret à l'homme tant contraire!  
Quel obligé! Qui le pourra deffaire?  
O quel arrest! quelle dure sentence!  
Quel jugement, si de près on y pense!  
Il dit ainsi : Misericorde ouverte  
Estre ne doit, ne grace descouverte  
A ceux qui ont le peché par naissance,  
O bienheureux qui en aura dispense!  
Son vestement de sang tout coloré,  
Le bort par tout tresrichement doré,  
Puis par dessus escrit comme il s'ensuit :  
L'homme est maudit, qui franchement ne suy  
Tous les sermons de la divine lettre,  
Et qui voudra un seul poinct en omettre.*

*Oultre, le Roy de la ronde machine,  
Auquel le Ciel et la Terre s'encline,  
Qui fait par tout sa force dominer,  
Son nom valoir, sa dextre fulminer,  
Ceint de justice et de zele vestu,*

Auprès duquel tout ne poise un festu,  
Pour acomplir et faire ce mystere,  
Assista lors en face moult sevre,  
Acompaigné de mille millions  
De ses servans, tous plus fors que Lions.  
Adam, voyant tel spectacle, trembloit ;  
Mais d'abondant sa crainte luy doubloit,  
Sans qu'un seul nom en ce lieu apperceust  
En qui faveur ou grace fonder sceust.

Toi, Israël, considere les tiltres  
Qu'avoit ton Dieu quand il tint ses chapitres.  
Je suis (dit il) jaloux et courageux,  
Le Dieu gardant le forfait outrageux,  
De Pere en Filz ; voire en telle memoire  
Qu'aux Filz des Filz fais mon courroux notoire.  
Je suis ton Dieu, qui cherche et examine  
Tous tes pechés, et qui mande Famine,  
La Guerre et Mort pour bien tost me venger  
De toy, soudain que viendras au danger.  
Il ne dit pas : Je vueil estre ton Pere,  
Pour te jeter dehors du vitupere  
De tous pechés et pour tes maux tollir,  
Pour effacer ta faute et abolir.  
Donc tellement ton Seigneur redoutois  
En telz effrois, que quand tu escoutois  
Sa voix tonner, tu priois en grand crainte  
Qu'à toy parler sa majesté tressainte

*Pas ne voulust, ains qu'à ton conducteur  
 Baillast la Loy, dont seroit instructeur :  
 Lequel aussi eust souffert à grand peine  
 Un seul rayon de sa splendeur et veine,  
 Si n'eust esté quelque celeste umbrage  
 Où il congnut du Filz de Dieu l'Image.  
 O povre Adam, quand tu vis telle monstre,  
 Ton cœur fondoit comme la cire contre  
 Un ardent feu : j'en parle comme expert.  
 Et tout ainsi que l'eau qui se perd,  
 Comme la fleur ou le fein que l'on taille,  
 Tout abbatu defailloit comme paille.  
 O povre Adam, qui t'a abbastardy  
 De ton facteur? Que n'es tu tant hardy  
 De t'approcher? Qui te fait tant sauvage,  
 Tant estrange, que tu fuy le langage  
 De ton facteur? Quel grand remordz te poingt?  
 D'ou vient cela que d'aces tu n'as point?  
 Qu'as tu senty qui te fait tant fuyr?  
 Helas ! tu sents ton peché trop puyr.*

*En ce jardin quand par ton fol mespris  
 Tu euz perdu de tes vertus le prix,  
 Tu feuz tant loing de confesser ton cas  
 Que, sans faveur de droit ou d'advocats,  
 Tu osas bien par ta charnelle ruse  
 Imaginer sur ta compaignie excuse.  
 Lors du sentois de ton mal quelque indice,*

Sans bien peser la force de ton vice ;  
 Et nonobstant que peché fust commis  
 Par toy, des lors que vouloir y fust mis  
 De transgresser, et que postérité  
 Depuis ce temps l'a par toi hérité,  
 Tu n'en avois sans la Loy congnoissance ;  
 Mais par la Loy il revint en naissance.  
 Comme un charbon en la cendre couvert  
 Dort en son feu ; mais s'il est descouvert,  
 Luy appliquant sa droite nourriture,  
 Incontinent il monstre sa nature :  
 Ainsi Peché devant la Loy gisoit  
 Tout comme mort, et point ne l'advisoit  
 Ce povre Adam ; mais quand elle survint,  
 Le Peché hors de ses tenebres vint,  
 Et triompha tellement par sur l'homme  
 Qu'apres l'avoir despouillé tout en somme,  
 Il le fait serf de sa malignité.  
 Serf, je dis serf : voire sa dignité  
 Tant abbaissa qu'en lieu de la franchise  
 De son estat, de sa noblesse exquise,  
 Feut condamné à telle servitude,  
 Où à tout mal appliquoit son estude.

Ce Pharaon (ainsi bien se peult dire),  
 Plein de fureur, de tyrannie et de ire,  
 Ne permet point à Israël le lieu  
 Pour honorer ne reverer son Dieu :

*Ce dur tyrant, pour sa gloire illustrer,  
Pour mieux povoir nostre repoz frustrer,  
Suyvit la Loy de bien près, pas à pas,  
L'accusateur son fait n'oublia pas,  
Son maintien feut sy hideux et enorme  
Qu'on ne vit onc un monstre sy difforme ;  
Ses yeux estoient en la teste enfoncez,  
Comme charbons en un fourneau mussez.  
De son gosier une puante haleine  
Sortait ainsi que d'une fosse pleine ;  
Sa langue aussi fiel de Dragon jettoit,  
Et les poisons des Hidres hors mettoit ;  
Ses doigtz estoient d'ordure tous souillez  
Et d'humain sang abondamment mouillez.  
Noise, debat, blaspheme, occision,  
Tourment, ennuy, courroux, detraction,  
Gueulle, fureur et telle autre mesgnie  
Lui font la court et tiennent compagnie.  
Lequel pour mieux ses libelles instruire  
Contre la Chair, et pour plus tost induire  
L'ire d'enhault à son arc puissant tendre,  
Tressoingneux feut ses enseignes estendre,  
Et desploya l'histoire lamentable,  
Comment Sathan feut reputer pour fable  
Du trespuissant la celeste Parole,  
Et son edict rompre comme frivole.  
Là feut le bois que l'on dit de Science,*

*Là feut pourtrait remordz de conscience,  
Là feut congnu qu'Adam pensoit bien estre  
Ainsi que Dieu, son Seigneur et son maistre,  
S'il delaissoit la verité divine,  
Ailleurs cerchant science adulterine.*

*Aussi par là clerement l'on voyoit  
Le grand abuz en quoy se fourvoyoit  
L'homme charnel avant qu'il sentist rien  
Sinon d'embas tenebreux, terrien ;*

*Là feut congnu que Peché par nature  
Habite en nous et prend sa geniture ;*

*Là feut aussi l'ignorance accusée,  
Que plusieurs folz veulent estre excusée.*

*Quand d'un forfait l'accusé tasche et quiert  
Soy descharger, et son droit il requiert,*

*Cerchera il pour advocat propice  
Celuy qui est de l'accusant complice ?*

*Celuy qui veult son bon droit alleguer,  
Quand il le vient du fait interroguer,*

*Produira il pour tutelle et confort  
Celuy par qui son malheur est plus fort ?*

*Ce seroit bien (comme on dit en commun)  
D'un sac mouillé se couvrir, et (comme un*

*Urie feut deceu par ignorance)*

*Porter sa mort soubz tiltre d'assurance.*

*Or fait ainsi tout homme qui propose*

*Sur l'ignorer excuse, et y repose,*

*Car l'ignorance argue negligence,  
 Voire mespris de divine science.  
 Elle nourrist soubs ses voiles ombreux,  
 En ses secretz et palus tenebreux,  
 Monstres divers, terribles et enormes,  
 Monstres qui sont de tous forfaitz difformes.  
 C'est en effect cette feconde mere  
 De noz pechés, et la maratre amere  
 Qui, par abuz de fornication,  
 Enfante en nous prevarication.  
 Et d'abondant l'Escriture nous dit  
 Que l'ignorant, sans aucun contredit,  
 En fin sera par bon droit ignoré ;  
 Et que celuy qui n'est tant honoré  
 Jusqu'à sçavoir de la Loy la doctrine,  
 Si sans la Loy à transgresser s'encline,  
 Aussi par droit perira sans icelle :  
 Raison en Dieu comme en nous n'est pas telle.*

*L'homme brutal en autre abuz se fonde,  
 En quoy la Chair en son sens trop abonde :  
 C'est que pour vray il afferme et maintient,  
 Et constamment contre equité soustient :  
 Ce qui ne gist en nostre franc arbitre  
 De vice ou mal ne doit avoir le tiltre.  
 Ainsi conclud cest ignorant cerveau,  
 Homme de nom, mais de sens un droit veau,  
 Que l'on fait tort à son estat parfait*



*Vouloir punir de nature le fait.  
Dire l'on peult par un semblable cas,  
Que si l'on voit pulluler un grand tas  
D'aspres buissons au mylieu d'un verger,  
Et qui decroit le gaing du mesnager,  
Qu'estre ne doit arraché ne taillé,  
Puis que tout tel Nature l'a baillé :  
L'on doit laisser manger l'Agneau des Loups,  
Puis que tel est le naturel de tous.  
Mais tel erreur a prins son origine  
D'un fol amour et fondé sa racine,  
Car ceste chair en son courbe penser  
Se veult flatter, et comme dispenser  
Du stable et fort et veritable escrit.  
Et comme l'Ours tant leiche sa facture  
Qu'il la transforme en sa vile nature,  
Ainsi la Chair tellement s'acoquine  
A se complaire et priser sa doctrine,  
Que bien souvent elle offense et irrite  
Son Dieu, pensant y avoir grand merite.  
Or il convient toute bouche estre close,  
Et qu'un seul mot repliquer elle n'ose,  
Contre le vray de la puissante voix  
Qui dit et fait par tout à une fois ;  
Puis qu'elle met Concupiscence aux rengs  
De noz pechés, que tenons des parents ;  
Puis qu'elle dit que la rebellion*

De ceste Chair n'a jamais union  
 Aux loix de Dieu, mais tousjours y resiste,  
 Et que sans fin de mal en mal persiste ;  
 Plus on ne peult telle peste excuser,  
 Plus on ne doit tellement s'abuser,  
 Oser penser que cela est inique,  
 Qui contre Dieu directement s'applique.  
 Un point vuydé, de prescrire innocence  
 Sur l'ignorer ou sur Concupiscence,  
 C'est abuser, quelque Raison que glose  
 Le sage humain, car trop clere est la chose.

Après Peché, la Mort espoventable  
 D'un noir enfer, horrible, redoutable,  
 D'un gouffre ouvert de soulfhre tout bruslant,  
 Troublé d'horreur et de fureur bouillant,  
 Sailloit, courant de tyrannique sorte,  
 D'un dur regard et de ride distorte,  
 Voulant tirer en ses paluz et lacs  
 Le povre Adam et prendre dens ses laz ;  
 Voulant chacun serrer en ses prisons,  
 Et là sans fin brusler comme tisons.  
 Elle tenoit en sa dextre meurtriere  
 Un plein vaisseau de mortelle matiere,  
 Plein jusqu'aux bordz de maledictions,  
 De jugemens et d'execrations.

Or estoit tel le desir et l'attente  
 De ceste Mort hideuse et pestilente :

*Respandre en nous ses pestes et poisons,  
Puis nous jeter meurtris en ses maisons.  
Car où touchoit telle indignation,  
Fust au Juïf ou autre nation,  
Fust bas ou hault, fust par terre ou par mer,  
Incontinent excitoit un amer  
Et gref tourment, environné d'ennuis,  
L'homme tirant aux eternelles nuicts.*

*Toy, povre Adam, regarde la sequelle  
De ton forfait et la dure tutelle  
En quoy tu es captif, serf et recluz,  
Banny de toy et de tous biens forcluz ;  
Banny de toy, la chose est trop aperte,  
Puis que n'as sceu te sauver de ta perte,  
Puis que dens toy tu n'as sceu habiter,  
Mais en ton lieu as permis demourer  
Ton ennemy, qui t'a tousjours conduit  
A son vouloir et soubz sa main reduit.  
Pense de pres à ces trois exacteurs,  
Qui contre toy se sont tous faitz acteurs,  
Avant qu'avoir les fondemens posé  
Du firmament, et les Cieux disposé ;  
Avant qu'avoir l'ouvrage compassé  
De son vaisseau, et dedens amassé  
L'ordre complet de ce noble chef d'œuvre,  
Et que leans le Soleil feist son œuvre,  
Qu'il retiendroit de l'estat des humains*

Un nombre dit, et l'auroit en ses mains ;  
 L'autre lairroit en son malheur perir  
 Tresjustement et l'enfer acquerir ;  
 Le tout tousjours à sa gloire sortant  
 Tant d'un costé que de l'autre ; pourtant  
 Qu'en ses Esluz, qu'on dit vaisseaux de gloire,  
 Misericorde est patente et notoire.  
 Aux delaissez se monstre clerement  
 Le vray escrit de son saint jugement.  
 Et nonobstant que le sçavoir trop bas,  
 De l'œil terrien n'entende pas ce cas,  
 Si convient il faire place à l'escrit  
 Du Trespuissant, quoy qu'en die Antechrist ;  
 Et sans vouloir folement entreprendre  
 Sur le Scigneur et chercher de comprendre  
 Les grans secrets et jugements profondz.  
 Quand on ne peult penetrer jusqu'au fondz,  
 Dire l'on doit : Souveraine hauteur,  
 O grand thresor de toy, celeste autheur !  
 Combien est grand l'inscrutable sçavoir  
 De ton juger ? Combien riche est l'avoir  
 De ton hault sens, qui dire le sçaura,  
 Ou de reigler ton vouloir taschera ?  
 Or a il donc predestiné les siens,  
 Pour leur donner à jouyr de ses biens,  
 De quoy il a tant espandu sur eux,  
 Et de ses dons divins et plantureux,

Qu'estans à luy pour partage prevez,  
De luy tandis heritiers se sont veuz.  
Pourtant les a en tel ordre choisis  
Qu'en eux ses biens n'ont point esté oysifs.  
Et d'abondant, par vocation sainte  
Les a tirez sans rigueur ne contrainte,  
Mais d'un attrait doucement violent,  
Comme un amour qui serre le voulant.  
Pour eux jadis la promesse feut mise  
Du benoit fruit de la semence exquise,  
Tant leur a fait le hault Sire d'honneur,  
Tant il les a revestus de bon heur.  
Puis, non content d'avoir tant de biens fait  
A ses Esluz pour faire un corps parfait,  
A decreté les vestir de justice.  
(Je dis de Foy, car s'en est la nourrice.)  
Consequemment, c'est son intention  
De leur donner pleine possession  
De sa splendeur et celeste richesse,  
Là où seront à contempler sans cesse  
Sa face clere et son auguste chef.  
Ce n'est pas tout; mais seront derechef  
Tous en effect à l'image conformes  
De ton cher Filz, et changeront leurs formes.  
Or a voulu, ce hault Seigneur des Cieux,  
Par tel amour en eux ficher les yeux,  
Que pour l'arrest de son dire acomplir,

Et pour iceux de ses vertus remplir,  
 Pour mettre fin à sa volonté stable,  
 Son propre Verbe immortel, immuable,  
 A délégué pour icy bas venir,  
 Voulant par luy ses promesses tenir.  
 Voulant qu'après qu'il seroit descendu,  
 Que son saint nom fust par tout estendu,  
 Et que des siens il assemblast l'Eglise,  
 Qui luy seroit famille bien acquise ;  
 Voulant aussi que l'éternel propos  
 Du grand Sabbat et celeste repos  
 Fust conservé par un saint testament,  
 Entrevenant le suffisant payment  
 D'un offre saint et sacrifice unique,  
 Aussi voulut que le faix tyrannique,  
 Le vieil decret de la Loy trop austere  
 Fust mort en luy et tout son ministere ;  
 Et du surplus, que tous les ennemys  
 De ses aymez fussent vaincuz et mis  
 Hors du pover qu'ilz avoient obtenu  
 Sur eux avant qu'il feust cy bas venu.

Ce Verbe donc tousjours victorieux,  
 Fort, trespouissant, permanent, glorieux,  
 Par qui le Ciel en toute sa grandeur  
 Print ornement, et figure, et rondeur,  
 Vestu de chair, au combat s'appresta,  
 Et contre ce franchement s'arresta

Qui donnoit plus au povre homme d'assault.  
Et pour bien tost faire prendre le sault  
A ceste Mort, des enfers la portiere  
Et des humains la cruelle meurtriere,  
Voulut musser dessoubz infirmité  
Le grand pover de sa divinité;  
Et d'autant plus qu'estre vaincu sembloit,  
Tant plus soubz luy son ennemy trembloit.  
Que dira l'on de ce Verbe tant fort?  
Lors qu'il sembloit qu'arrivé fust au fort  
De son declin, et qu'à la mort soubmis,  
Il eust le pied ja en la fosse mis;  
Lors qu'il sembloit plus flestry qu'un Lepreux,  
Tant s'en failloit qu'il feust tenu des Preux,  
Lors vaillamment de la Mort et d'Enfer  
L'homme tiroit, et de verges de fer  
Son ennemy du sien regne chassé  
Ainsi brisoit comme un vieil pot cassé.  
Pourtant tresbien ce Verbe est comparé  
Au grain de bled, lequel au champ aré  
Porter ne peult aucun fruit ne prouffit,  
S'il n'est avant du tout mort et confit.  
Semblablement la menue moustarde  
Sa grand vigueur dedens soy contregarde  
Autant de temps qu'il est en son entier;  
Mais quand il est pilé dens le mortier,  
Incontinent à grand largesse sort

*Son naturel tant violent et fort.*

*Or est venu ce beau Filz de Jessé  
Où le combat estoit mis et dressé,  
Portant un cœur virile et magnanime,  
Une vertu qui son desir anime.*

*Or est venu soubz un infirme corps  
Ce Trespuissant combatre les Trois Forts,  
Lesquelz cerchans à le rendre estonné,  
L'ont d'un accord de près environné.  
Mais assaillans ont esté assaillis,  
Et se sont veuz vaincus et defaillis.*

*La Mort son traict a jetté tout acoup,  
Mais en frappant s'est prinse de son coup :  
En pensant bien obtenir l'avantage,  
Elle a perdu la force et le courage.*

*Car le Vainqueur en ce fervent desir,  
Pour vaincre mieux, s'est bien laissé saisir ;  
Mais en mourant la force a recouverte,  
Tant que la Mort a sa peine soufferte.*

*Or es tu, Mort, par tes armures morte ;  
Or n'es tu plus maintenant la plus forte.*

*Dy maintenant : qu'est ton bras devenu ?  
Ton grand povoir ? que t'est il advenu ?*

*Où est le bruit de ta fiere victoire ?*

*Ton aiguillon, ta puissance et ta gloire ?*

*Seigneur, Seigneur, par ta force et prouesse,*

*As acomply et tenu la promesse*



Qui feut jadis en style prophetique,  
Soubz telle forme escrite et autentique :  
O Mort, ta mort je seray quand ton mors  
Mettras sur moy pour me compter des morts.

Toy, Cœur humain, au nom de ton aymant,  
Grâce dens toy comme en dur diamant  
Comment la Mort par la Mort est ferue,  
Et que par Christ la vie t'est rendue.

Par Christ mourant la sentence est esteinte  
De dure Loy, et la playe restreinte  
Du viel Peché; le tribut est cessé  
Du grand tyrant, et son regne abbaissé.

Fille Zion, chante la parabole,  
Chante treshault le sonnet et le rolle,  
Comment se fait que le joug tant penible  
De l'exacteur et le servage horrible  
Soit tout soudain comme mort expiré.

Benis celui qui t'en a retiré ;  
Beneis l'Agneau par qui tes ferremens,  
Tes durs liens, tes emprisonnemens,  
Sont tous brisez. Zion, libere et franche,  
Esjouys toy, porte la noble branche,  
Le beau rameau de la palme honorée,  
Donnant à Christ louenge decorée.

Ayant ainsi tout d'un coup renversé  
Noz ennemis, et tout oultre percé,  
Ce grand Vainqueur d'un parler elegant

A raisonné , devant tout allegant  
 De son conseil la Parole eternelle,  
 Et d'un legat la maniere nouvelle.  
 Premièrement à la Mort s'addressa,  
 Puis tel propos envers elle dressa.  
 « Mort, des humains la peste capitale,  
 Qui as voulu par une reigle egale  
 Tous les mortelz profiler aux paluz  
 Des noirs enfers, contre toy sont concludz  
 Nouveaux decretz , tant qu'iceux trespasser  
 Tu ne pourras : par là te fault passer.  
 Or entens donc le point que te commande :  
 Entens le mot que mon Pere te mande :  
 Quand tu viendras appeller mes Esluz,  
 Qui sont en moy tous escritz et reluz,  
 Pour leur monstret et presenter ta face,  
 Je te defens que n'uses de menace.  
 Quand tu viendras à eux te presenter,  
 Ne les viens point de desespoir tenter ;  
 Ne leur fais pas lamentable ouverture,  
 Pour presumer leur malheur ou torture.  
 Je te defens par edict autentique  
 Que de l'Enfer une seule replique,  
 Un seul soucy, penser ou souvenir,  
 Scrupule ou peur ne leur face venir :  
 Pas ne convient qu'ilz soient de ce paoureux,  
 Car d'Enfer point reservé n'a pour eux.

A mes Esluz ne bailleras la geine,  
Ne les tourmens, ne la severe peine,  
Comme ont tous ceux qui decedent sans Foy;  
Car leur salut et seurté prens sur moy.  
Plus ne viendras pour leur mettre en avant  
L'ire de Dieu, comme as fait paravant;  
Plus ne viendras de dueil noire et blesmie,  
Mais leur seras une courtoyse amy,  
L'accès, l'apport, la douce messagere  
De mes amours; et comme ma portiere  
Leur ouvriras benignement mon huys,  
Disant: Voicy la fin de vos ennuys.  
Venez Esluz (leur diras), sans esmoy,  
Venez soudain, acourez tous à moy.  
Tu porteras un geste sy joyeux  
Qu'ilz seront tous de te voir envieus;  
Et leur seras tant gracieuse et belle  
Qu'en te voyant, sans frayeur ne querelle,  
D'un franc desir chercheront t'embrasser,  
A fin qu'en toy se puissent delasser.  
Tu essuyras les larmes de leurs yeux,  
Et leur diras qu'onques ne furent mieux.  
Bref, toy qui feuz leur malediction,  
Seras muée en benediction.  
Et quand auras assez servy de port  
A mes amis (sans te faire nul tort),  
Mort, tu mourras d'une mort eternelle,

*Tant que de toy ne sera plus nouvelle. »*

*Après ces ditz, au Peché se tourna,  
Et puis ainsi sa bouche d'or tonna :  
« Monstre nourry en l'obscur sentine,  
Au bas borbier et puante latrine,  
Yssu du fondz du confusable gouffre,  
Noir, tenebreux, plus puant que n'est soulfre,  
Produit et né des monstres serpentins,  
Puis allaité des pestilens tetins  
Du viel Dragon, vigilant, tortueux ;  
Entrer tu sceuz au lieu voluptueux,  
Pour encharner en la povre nature  
Du Serf Adam ta venimeuse ordure.  
Tu l'as bien sceu, comme chancre rongean,  
Au Cœur toucher, jusqu'aux os le mangeant,  
Tant que sa chair, sa force et volonté  
Par toy decheut de sa nayve bonté :  
Pensant en ce que parviendrois au but  
D'avoir tousjours de ses œuvres tribut ;  
Dont chair et sang des hommes aggravez  
Furent par toy poluz et depravez.*

*« Or maintenant tu verras de combien  
Plus grand que toy de ma grace est le bien :  
Si ceste chair de ta peste redonde,  
Infiniment ma grace plus abonde.  
Si tu as fait le comble surmonter  
De tes poisons, et jusqu'au Ciel monter,*

J'ay Terre et Ciel de ma pitié remply,  
 Ayant le vueil de mon Pere. acomply.  
 Pourtant seras comme rien reputé,  
 Sans estre plus aux Esluz imputé.  
 Comme un bien peu d'amertume et de fiel  
 Ne monte rien en un tonneau de miel,  
 Ainsi seras en l'abysme fondu  
 De ma douceur, et ton mal confondu.  
 Si le ruyseau contre la Mer n'est rien,  
 Trop moins tu es contre le povoir mien.  
 Par toy la Chair est rebelle et contraire,  
 Et veult selon Concupiscence faire :  
 Donc son Esprit desormais cessera,  
 Le vieil Adam plus maistre ne sera ;  
 Nous lui faisons un Sabbath à tousjours  
 Pour reposer et faire ses séjours ;  
 Mais en son lieu tandis besongnera  
 Le mien Esprit et pour lui soingnera.  
 Et ce pendant comme au lict de ta mort,  
 Dedens la Chair, où tu t'es mis à tort,  
 Par ma vertu enchainé, languiras,  
 Et, languissant, sans force vieilliras.  
 Un temps tu peux en la chair habiter  
 De mes Esluz ; mais pour te limiter  
 Un terme dit, celle mort qu'engendras  
 Sera par qui definement prendras. »  
 Estant finy ce grave parlement,

Vint à la Loy proposer pleinement  
Que nonobstant que mise fust d'enhault,  
Sy failloit il qu'elle vinst en default.  
« Loy, je congnois, lui dist il, que du style  
Du Pere mien feut faite la postille  
De ce qui est en ta lettre compris ;  
Mais dessoubz toy leur couverture ont pris  
Mort et Peché, sy que ne fut jamais  
Des filz d'Adam, ne sera desormais  
Homme vivant qui sceust par toy venir  
A la Justice ou parfait devenir :  
Dont suis venu pour ton faix abroger,  
Car tu ne peux au vouloir deroger  
Du Dieu de paix et d'eternelle grace.  
Tu ne peux pas faire bannir la race  
De ceux qui sont au grand heur appellez  
Des Filz de Dieu, combien qu'ilz soient meslez,  
Confitz, trempez au sang contagieux  
Du vieil Adam : car le religieux  
Signe de Dieu, aux vieux Peres donné,  
Feut avant toy plusieurs ans ordonné.  
Tu feuz jadis mise par testament,  
Non pas ainsi que sans definement  
Deusses durer, car l'imbecillité  
Du veil Adam ainsi debilité  
Monstroît assez que ton appointment  
Ne donnoit pas au cœur contentement.

En promettant, tousjours tu as un Si ;  
 Mais le pover de l'homme est sy transy,  
 Qu'à dire vray plustost sentir luy fais  
 Le sien peché, voire aggraver son faix,  
 Que luy donner quelque leger moyen  
 Pour le jeter dehors de son lien.  
 A cause donc qu'engendres tel servage,  
 Et que sur toy espoir l'humain courage  
 Prendre ne peult, à present je metz sus  
 Un testament eternel de là sus,  
 Qui s'estendra jusqu'aux derniers angletz  
 Des regions et peuples tous seuletz :  
 De l'Orient touchera jusqu'au terme  
 De l'Occident, Isles et terre ferme.  
 Tant que par tout sera congnu mon nom,  
 Par tout aura mon Testament renom,  
 Et quant et quant pour le parfaire stable,  
 Perpetuel et tousjours immuable,  
 Moy testateur par ma mort le conferme :  
 Jurant par moy Eternel, je l'affirme ;  
 Ainsi sera par mort et par serment  
 Fait stable et fort le Nouveau Testament.  
 Nouveau je dy, tout autre que le Vieux,  
 Qui fut donné à Moïse des cieux ;  
 Car iceluy par toy la Loy queroit  
 A mort l'humain, tantost qu'il pecheroit.  
 Ains ce nouveau Concordat que je metz

Est par lequel la coulpe je remet,  
 Le consacrant en mon sang precieux :  
 Donc cesseras pour faire place à mieux,  
 Ce que je dy n'est posé sans raison,  
 Car est venu le temps et la saison  
 Que mon esprit franchement poulsera  
 Le cœur humain, et bien l'adressera,  
 Sans que besoing luy soit d'un pedagogue  
 Comme tu es, ou d'une synagogue. »

Après avoir tous ces propos finiz,  
 Aux Rachetez ses grans biens infiniz  
 Il declara mot à mot, par parcelle,  
 En leur disant : « Mon Espouse et ancelle,  
 — Ma mieux aymée, ô ma treschere Espouse,  
 Voicy le temps qu'il fault que vous espouse ;  
 Voicy le temps, gratieuse Colombe,  
 Où tout florist, quand le froid hyver tombe ;  
 Voicy le temps que jouyray de vous,  
 Et vous de moy ; tant qu'ensemble nous tous  
 Un corps ferons. O belle Sulamithe,  
 Escoutez moy, que ma Parole habite  
 En vostre ouyr ; que mon esprit ressorte  
 Jusqu'au profond de vostre cœur ; en sorte  
 Que d'un baiser nous n'ayons qu'une haleine.  
 Escoutez moy, car ma bouche est tant pleine  
 De doux parler ! Escoutez que je suis :  
 Je suis celuy qui vostre bien poursuis,



Vostre salut, vostre justice et paix,  
Qui vostre cœur de toute grace paist.  
Je suis celuy qui vous viens reveler  
Mon doux esprit, pour tout renouveler.  
Si vous estiez le temps passé jadis  
Estrange et loing de ce beau Paradis,  
Par moy serez en ce saint lieu remise,  
Car près de moy place vous est promise.  
Si vous estiez souillée de l'ordure  
Ou infectée en l'antique ladreure,  
J'ay de mon sang un lavoir préparé,  
Dens quoy sera vostre corps réparé.  
Puis vous feray de mes biens telle part  
Qu'ainsi que l'eau de sa source s'esparg,  
Ainsi seront eslargis mes thresors  
Tresamplement sur vous et mes consorts.  
Comme jadis du noble chef d'Aaron  
Le riche unguent couloit à l'environ,  
Si que le bord et la brave bordure,  
La frange aussi et toute sa vesture,  
Estoient trempéz de la sainte liqueur :  
Ainsi serez, ô le gré de mon cœur,  
Ainsi serez de ma grace sy pleine,  
Qu'en vous n'aura ouverture ne veine  
Là où l'odeur de mon esprit n'abonde,  
Et qui ne soit de mon sang nette et munde.  
Ainsi prendrez de mes larges torrents

Grace pour grace ; et quand viendra aux reings  
De confesser dont vient vostre innocence,  
Justice et paix, en pure conscience  
Lors vous direz que non par voz bienfaitz,  
Par œuvre ou ditz, ne par biens qu'ayez faitz,  
Mais que par moy vostre justice vient  
De vive Foy, laquelle pas n'advient  
Par volonté, par choix, ou par plaisir  
De Chair ou sang ; car, avant que loisir  
Soit d'y penser, comme un don du Treshault  
Elle descend à cil à qui n'en chault.  
Ce bien vous vient seulement de mon gré ;  
Outre, n'y a eschelle ny degré  
Pour parvenir au repoz eternal,  
Ne pour avoir quelque bien paternel,  
Fors par moy seul. Ainsi de moy tiendrez  
Vostre salut. Et puis, quand vous viendrez  
A bien peser l'Escriture et la Loy,  
Vous congnoistrez qu'en nul autre qu'en moy  
Jamais ne doit vostre espoir reposer.  
Et s'il advient qu'on vueille supposer,  
Bastir, jetter quelque autre fondement,  
Soit hault ou bas, vous direz promptement  
Que sur moy seul peult durer l'edifice  
Du temple saint, et que d'autre artifice  
Point ne voulez. En outre, je vous dis,  
Espouse chere et noble, que tandis

Qu'icy serez en ce monde pervers,  
Vos ennemys par supplices divers  
Vous assaudront en telle cruauté,  
Qu'ilz rougiront vostre teinct et beauté  
De vostre sang coulant à grans ruisseaux,  
Et forgeront tortures à monceaux,  
Mille tourmens pour emplir leur courage  
Et mettre à chef leur felonnie et rage.  
Les uns feront en la flambe rostir,  
Et par charbons de ce monde partir ;  
Prenans plaisir à dresser de telz jeuz,  
Et repaissans de telz actes leurs yeux.  
Cordes, liens, chaisnes, seps et cousteaux,  
Escorchement, desrompement, posteaux,  
Roues, tourmens, Chevaux, Lions, Serpens,  
La terre et l'eau, les flambes et les vents,  
Rien n'y aura de ce que le Ciel œuvre  
Que tout ne soit contre vous mis en œuvre.  
Bref, ilz feront mille petis enfers,  
Où tant de maux seront par vous soufferts,  
Jusques à tant qu'à moy ressemblerez,  
Et qu'à ma chair semblable vous serez.  
Mais rien pourtant ne doit vostre assurance  
Faire fléchir, car après telle outrance,  
Bien tost viendrez en mon Palais royal,  
Là où sçaurez combien je suis loyal.  
Et quand auront les hommes bien maudit

*Vous comme moy, et d'entr'eux interdit,  
 Forgeant des maux contre vous à milliers,  
 Heureuse vous et tous voz familiers,  
 Heureuse vous, car par la vostre croix  
 Vaincrez les bras des primats et des Roys,  
 Puis entrerez par elle en la cité  
 Où l'on ne sent aucune adversité. »*

*Après avoir ce parlement finy  
 Ce saint Sauveur, et tout bien diffiny,  
 Splendidement illustré de l'enseigne  
 De sa vertu, comme la Lettre enseigne,  
 Se prepara en estat solennel  
 Pour triompher d'un honneur eternel.  
 Le Ciel feut lors de liesse esjouy,  
 La terre aussi tantost qu'elle eut ouy  
 Qu'on mettoit sus un regne, qui seroit  
 De grace et paix, où l'Agneau regneroit ;  
 L'Agneau, qui seul nous a sceu deseeller  
 Le livre cloz, et les ditz demesler  
 Des grans secrets et divins sacrements,  
 Qui n'estoient chez aux humains pensemens.*

*Ce doux Agneau, ce Redempteur, ce Roy,  
 Portoit au chef un diademe, en quoy  
 Estoient escritz trois tiltres singuliers  
 En lettres d'or, à luy particuliers.  
 Par l'un se dit Mediateur tresdoux,  
 Par le second, le Grand Prestre pour nous,*

*Au tiers se dit l'Advocat du commun,  
Inconvincible, et propice à chacun.*

*Mediateur se nomme par droiture  
Du Souverain et d'humaine nature,  
Veu que luy seul feut mys au mylieu d'eux  
Pour appointer et faire un entredeux,  
A fin que tout ensemble r'accordast  
La terre et ciel, par un vray Concordat.*

*Aussi pourtant que la Lettre contient  
Promesse et Loy, pour vray il appartient  
Au Trespuissant les promesses parfaire ;  
Mais l'homme doit l'escrit de la Loy faire.  
Donc CHRIST, voulant acomplir son office,  
Et declarer sa grace et benefice,  
Bien se voulut pour la promesse offrir,  
Et pour nous tous toute la Loy souffrir :  
Ainsi mourant, il met son œuvre à fin.  
Promesse et Loy feurent faites, à fin  
Qu'il fust tout seul le grand Mediateur  
Du genre humain et de son Createur.  
C'est luy, c'est luy, qui dens son tendre corps  
A mys d'accord les anciens discords :  
Raison veult donc qu'à luy seul soit rendu  
Ce tiltre et nom, cest honneur : entendu  
Qu'il est moyen par qui le Pere et nous  
Sommes uniz au commun bien de tous.*

*Outre, l'on peult en ce sacré chef lire*

Comment il feut (à fin d'appaiser l'ire  
Du Souverain) consacré pour grand Prestre,  
Comme estant seul assez digne de l'estre,  
Non pas ainsi qu'en l'ordre Levitique  
Le Prestre estoit, selon l'escrit antique,  
Ayant besoing l'offre par plusieurs fois  
Reïterer, et d'entrailles et foyz  
Selon la Loy par serviles offices  
Offrir les dons et legaux sacrifices :  
Car pour certain ilz n'estoient suffisans  
Pour nous sauver, ne parfaitz, ne duisans.  
CHRIST n'a pas donc la prestrise legale,  
Pourtant qu'en luy la dignité regale  
Reluist et gist, à fin qu'en tout ressemble  
Melchisedech, Prestre et Roy tout ensemble.  
Roy, je le diz de paix et d'equité,  
Et Prestre aussi, qui a l'homme acquité  
Entrant un coup au benoist Santuaire  
Par le sien sang, d'une offre volontaire,  
Sacrifiant sa sainte Chair et munde,  
Suffisamment pour sauver tout le monde.  
Voire en son sang trop mieux parlant qu'Abel,  
Mieux que Nabot contre sa Jesabel :  
Car en mourant cryoit à haulte voix  
Pardon pour ceux qui le misrent en croix.  
Et n'a fallu qu'à plusieurs fois il fist  
Telle offre à Dieu; d'une fois il suffit.

*Car autrement mourir luy conviendroit  
Autant de fois qu'immoler se voudroit.  
Pourtant il est l'Evesque bienheureux  
De tous humains, puis qu'il a fait pour eux  
De son saint corps la precieuse offerte,  
Duquel l'odeur jusqu'aux Cieux s'est offerte.  
O toy Seigneur, nostre Pontife et Prestre,  
Beneiz nous tous de ta divine dextre.*

*Parlons present de l'epithete tiers,  
Et que sachons les tiltres tous entiers  
Du saint Agneau, à fin que pleinement  
Le congnoissons autheur du sauvement.  
C'est qu'il se dit Advocat bien disert  
De toy chetif, et de tous biens desert.  
Toy povre humain, ô si tu sçais combien  
Ce nom promet d'assurance et de bien,  
Ton cœur sera plus stable qu'un Rocher,  
Lequel jamais on ne peult desrocher.  
Dire pourras: Viennent mes ennemis  
Tous accouplez, par troupes entremis  
Encontre moy; vienne Mort, Glaive, Guerre,  
Vienne Sathan et les siens me conquerre,  
Rien ne pourra m'oster la Charité  
De mon Seigneur, puis qu'à la verité  
Le Filz de DIEU se presente pour moy,  
Je n'ay pas peur, ne doutance, n'esmoy.  
Pour bien parler et tenir ceste clause,*

*C'est l'Advocat qui jamais ne perd cause ;  
De quoy ne doit le Lecteur s'esbahir :  
Car la Raison qu'on ne peult envahir,  
Le beau parler qu'on ne peult contredire,  
Luisent en luy mieux qu'on ne pourroit dire.  
C'est l'Advocat qui sans cesse requiert  
La gloire aux siens, et, priant, leur acquiert :  
Voire priant, mais non pas seulement  
Comme on feroit quand on n'ha nullement  
Accès en droit, car lors on sollicite,  
Sans que faveur de quelque droit on cite.  
Mais outre plus, pour nous il interpelle  
Comme par droit, et sur cela appelle  
Sa dure croix et satisfaction,  
Son Testament ; tellement qu'action  
Nulle ne peult remonstrer du contraire,  
Quoy que la Loy ou Sathan puisse faire.  
Voilà comment il rapporte à bon droit  
En triomphant sur son chef bel et droit  
Ces tiltres hauls, excellens, heroïques,  
Ces tressaints Noms Royaux et Deïfiques.  
Pourtant tous ceux qui bien ce chef regardent,  
D'un humble aspect diligemment se gardent  
De blasphemer, ravissant cest honneur  
Au seul Agneau, de grace seul donneur,  
Pour en vestir creature qui soit.  
Car ce voyant, tresbien on apperçoit*



Que tel honneur n'a pas sy peu cousté  
Pour le bailler d'un et d'autre cousté.  
Mais congnoissant leur Sauveur pleinement  
D'un zele vray, qui ne fault ny ne ment,  
Ne peuvent voir souffrir ne supporter  
Aultre que luy ces hauls tiltres porter.  
D'autres aussi l'on trouveroit assez  
Assez (helas) autant qu'aux jours passez,  
Ou peu s'en fault, qui ne voyent que parmy  
Le voile espes, et non pas à demy,  
Ce beau Soleil et visage amoureux,  
Ce seul soulas des povres langoureux.  
Ainsi comment quand Moïse revint  
Du mont Sina, sa face luy convint  
A l'environ d'un voile tout couvrir,  
Car autrement nul ne povoit ouvrir  
Les yeux à plein, pour bien le contempler.  
Aussi de ceux qui cuydent accoupler  
Moïse et CHRIST en mesme qualité,  
C'est à sçavoir qu'ilz font equalité  
Du bien venant des œuvres de la Loy,  
Au fruit sortant de Christ et de la Foy.  
L'Agneau ne peult d'iceux estre congnu ;  
Pourtant ilz ont volontiers soustenu  
Ailleurs qu'en Christ ces tiltres estre mis ;  
Ce mal provient pour ne s'estre soubmis  
Du tout au vray de l'Escriture sainte,

*Et pour l'avoir depravée par feinte.  
Mais poursuyvons d'escire le surplus  
De nostre Agneau, sy verrons que tant plus  
L'on vient avant à le considerer,  
Tant plus se fait à chacun desirer  
Son œil tant doux, son regard tant piteux,  
Qu'onques ne feut homme sy despiteux,  
Qu'en le voyant ne devienne adoucy.  
Jamais Soleil en plein jour esclarcy,  
Tant bel ne feut que sa face argentine :  
Jamais ne feut l'estoille matutine  
Tant clere à voir en sa riche estincelle ;  
Jamais Ruby qui luist et estincelle  
Ne feut, qu'on sceust justement comparer  
A ses deux yeux. Parlons d'equiparer  
Le Lys des champs, ou la Rose vermeille,  
A son beau teint : ce n'est chose pareille ;  
Ses blanches mains comme Diamans fins,  
Qui sont trouvez aux estrangeres fins.  
Bref, de beauté il est tout absolu,  
Sans rien avoir de taché ne polu,  
Beau par sur tous, tant desirable à voir,  
Que plusieurs Saintz ont laissé leur avoir,  
Ravis et prins de sa grande beauté,  
Pour luy garder leur Foy et loyauté ;  
Son vestement de fin or labouré,  
Par le dessus de pourpre coulouré,*

Garry par tout de beaux Rubis luisans  
 Et de Sapphirs à son estat duisans.  
 L'or pour certain signifie sa gloire,  
 Le teint sanguin denote sa victoire,  
 Les beaux Rubis, riches, inestimables,  
 Monstrent assez les dons incomparables  
 De ses vertus haultes et heroïques,  
 A quoy jamais Anges ne Catholiques  
 N'ont arrivé : car chacun par mesure  
 En ont receu, fors luy, qui en mesure  
 Par son esprit jouxte sa volonté,  
 Comme en puisant du torrent de bonté  
 Pour disperser à suffisance aux siens,  
 Ainsi de luy nous tenons tous noz biens,  
 Car en luy sont tous les thresors encloz  
 Du treshault sens, de la gloire et du loz  
 De l'Eternel. Voilà de quels Sapphiz  
 Dieu a garny la robbe de son Filz.  
 Le tout estoit une riche brodure  
 En lettre d'or, portant telle esriture :  
 LE ROY DES ROYS, le supreme Monarque.  
 Voilà son nom, son enseigne, sa marque.  
 Ainsi l'Agneau, de gloire couronné,  
 Monta au lieu par son Pere ordonné,  
 Et luy servit, pour la pompe parfaire,  
 Soudainement la nue blanche et claire,  
 De sa splendeur tant richement parée,

Qu'estre pouvoit au Soleil comparée ;  
Tant que tous ceux qui en veirent le lustre,  
Esmerveillez de ce cas tant illustre,  
Disoyent entre eux, prins d'admiration :  
« Qui est la gent, cité ou nation,  
Qui tant a peu de bien faire et d'honneur,  
Tant d'allegresse à ceux qui par bonheur  
Sont retournes vainqueurs de leurs batailles?  
Quelz chariots entaillez d'antiquailles,  
D'or enrichiz et de Perles garniz,  
De pur' argent ou d'ivoire fourniz,  
Estre pourroyent comparez en beauté  
A la lueur et tant pure clarté  
Et aux rayons de ceste blanche nue,  
Qui devant nous des hauls cieux est venue?  
Tel chariot (disoyent ilz) convient bien  
A ce vainqueur qui tant a fait de bien  
A nous, d'avoir vaincu noz ennemis,  
Et d'avoir Mort combattant à mort mis.  
Vien (disoyent ilz), ô nue gratuite,  
Vien et reçois ceste chair tant heureuse,  
Qui a la Mort ruiné par main forte  
Et des tyrans les despouilles rapporte.  
Reçois celuy qui a saisy le fort  
Et butiné l'empire de la mort ;  
Reçois celuy qui des paluz ombreux  
Et des prisons du regne tenebreux

A delivré par sa vertu immense  
Tous ceux qui sont de sa race et semence.  
O Filz d'Adam, chantez tous de liesse,  
Par ghants nouveaux celebrez la promesse  
De vostre Roy; illustrez ses hauls faits,  
Puis que par luy tous libres estes faits :  
Chantez sy hault que partout on vous oye,  
Tant que les monts en tressaillent de joye,  
Que les Forests de vostre bruit redontent,  
Tant qu'après vous un mesme chant respondent.  
Fonts et ruisseaux, et vous arbres fueilluz,  
Jusques ici avez esté polluz,  
Polluz des noms d'un nombre de faux Dieux,  
A eux estans consacrez en maints lieux.  
Mais maintenant n'aurez plus ceste honte,  
Puis que l'Agneau en son hault throne monte.  
Voicy le temps, ô Monde, que luyra  
Le cler Soleil de Justice; et fuyra  
Devant ses rays la nuictée d'erreur,  
Et quant et quant les monstres pleins d'horreur  
Dont a esté par Idoles souillée,  
Et de tous biens la terre despouillée,  
O vous les Cieux, nous avons apperceu  
De ces bas lieux, et tous bien avons sceu  
Visiblement, clerement et à l'œil,  
Le noir habit, la tristesse et le dueil  
Qu'avez porté et les piteuses larmes,

Qu'avez jetté quand les rudes alarmes  
 De dure mort l'Agneau pur enduroit,  
 Quand le Soleil de noir vestu pleuroit,  
 Voyant l'effort de celle mort enorme ;  
 Nous vismes bien vostre maintien difforme,  
 Les clers flambeaux de voz palais esteints,  
 Et de noirceur voz vestemens tous teints.  
 Lors de pleurer aviez occasion,  
 Mais maintenant que le Roy de Zion  
 Va triompher en vostre Royal estre,  
 Voire s'asseoir à la divine dextre,  
 Prenez de joye la luisante couleur ;  
 Car vn Soleil d'autre prix et valeur  
 Que n'est celuy qui dedens vous flamboye  
 Prend devers vous son chemin et sa voye,  
 Duquel aurez plus d'honneur et de gloire  
 (Bien qu'il soit né en ce bas territoire)  
 Que n'avez eu quand feustes couronnez  
 Des Astres clers, dont estes tant ornez.<sup>77</sup>

Pendant qu'ainsi ces fideles propos  
 Tenoyent entre eux les pilliers et suppostz  
 De verité, ausquelz l'Agneau donna  
 Commission expresse, et ordonna  
 Porter par tout de Salut la nouvelle,  
 Soudainement la nue clere et belle,  
 Estincelant, et d'Estoilles semée,  
 De feux de joye plaisamment allumée,

Couvrit l'Agneau, et d'embas le tollut.

Ainsi monta nostre espoir et salut,  
Ainsi monta l'Agneau victorieux  
Triomphamment et trespassa les cieux;  
Les cieux, qui tous luy ont fait prompt hommage,  
Se congnoissans sa facture et ouvrage.

Lors le Soleil son chef doré baissa  
Reveremment et son Dieu confessa,  
Comme disant : O mon facteur, j'ay honte,  
Que les Mortelz m'ont tenu en tel compte  
Que d'avoir mis l'honneur de deité  
En moy, qui suis, pour dire verité,  
Au près de vous trop moins que l'estincelle :  
Souventefois pour impieté telle,  
J'ai retiré ma clarté et vigueur  
Et ay monstré indices de langueur ;  
Souventefois de noir me suis bruny,  
Et de palleur par ce forfait honny.  
Or maintenant que voy venir le temps,  
Lequel tousjours je desire et attens,  
Le temps heureux qu'à vous sera rendu  
L'honneur divin, vostre loz expandu,  
J'ay prins de joye mon vestement doré,  
J'ay mon palaiz de pourpre coloré,  
A fin que mieux je porte la figure,  
O vray Soleil, de vostre splendeur pure.  
J'auray plaisir de vous servir d'image,

*A fin qu'ainsi que tout l'humain lignage  
 Et tout vivant en nature mortelle  
 Me tient pour vray la lampe corporelle  
 De l'univers, et la force et le cœur,  
 En quoy avez assemblé la vigueur  
 Dont maintenez tout l'Estre de nature,  
 Ainsi soyez, ô haulte Geniture,  
 De tous tenu lampe perpetuelle,  
 Soleil vivant, vigueur, vie eternelle  
 Du siecle heureux et du monde tant beau  
 De voz Esluz, et du peuple nouveau.*

*Un mesme honneur luy feirent en leurs rengs  
 Tous les flambeaux parmy le Ciel courans;  
 Et quant et quant les douze regions  
 Du firmament, avec ses legions;  
 Les astres tous qu'on voit decheoir et naistre  
 L'ont recongnu pour vray Seigneur et maistre.  
 Semblablement les bendes hierarchiques  
 Des haults esprits, et ordres angeliques  
 Qui sans cesser le Saint des saints adorent,  
 Et en chantant ses merveilles l'honnorent,  
 Feirent honneur à cest Agneau tant munde,  
 Qui a tollu les forfaits du bas monde;  
 Tous esbahis de ceste nouveauté,  
 Voyans la chair sur la principauté  
 De l'univers; à qui l'hommage font  
 Terres et cieux, voire l'Enfer profond.*



Mais congnoissant en celle humanité  
Le hault penser de la divinité,  
Tous humblement, aussi la face ouverte,  
Ont contemplé la gloire descouverte  
Du Filz de Dieu, de l'Agneau Eternel,  
Et luy ont fait tous honneur solennel.  
Puis d'un accord en leur divine langue  
Ont prononcé la diserte harangue,  
Dont la teneur est sy haulte et le rolle,  
Qu'on ne peult pas par humaine parole  
Y arriver ; toutesfois quelque umbrage  
Ont peu suyvir de ce divin langage  
Ceux qui par Foy aux cieux feurent ravis ;  
Ausquelz estoit certainement advis  
Qu'ainsi parloyent ces merveilles oyans,  
Et nostre Agneau en tel honneur voyans :  
Verbe divin, sapience profonde,  
De Deïté plenitude seconde,  
En qui du tout gist l'Estre et la vigueur,  
En qui de vie est la veïne et le cœur ;  
Verbe par qui le luyant firmament,  
Par qui le Ciel et tout son ornement  
Feut acomply, estendu, compassé  
Et en son tour de toutes parts haulsé ;  
Qui as aussi de la terre asseuré  
Les fondemens, le Gouffre mesuré,  
La Mer emply et reiglé ses finages,

Formé les vents, tempestes et orages ;  
Verbe tressaint, vive Image du Pere,  
Splendeur, substance et expres caractere,  
Après avoir par la prolotion  
De ta vertu et vive expression  
Fait tout soudain de son Rien comparoir  
Le monde tout, et visible apparoir ;  
Par ton hault sens et conseil inscrutable  
L'homme tu feiz, de nature mirable :  
Non seulement créé à ton image ,  
Mais le formas comme tesmoing et gage  
De ceste tienne humanité heureuse,  
De ceste chair hostie precieuse ,  
Et le posas au Jardin de plaisance,  
Nud de peché, et vestu d'Innocence,  
Et luy donnas loisir de s'esjouyr  
Avecques nous, et povoir de jouyr,  
Comme Seigneur de la terre tant belle ;  
Mais puis après il te devint rebelle.  
Luy, non content de ta vive Parole ,  
S'alla renger où se tenoit l'eschole  
De faulseté, dont le premier docteur,  
Le fondateur, l'inventeur et aucteur  
Feut le Serpent dommageux, tortueux,  
Lequel tu feiz de ton bras vertueux  
Tresrudement de ce lieu tresbucher  
Et, tempestant comme fouldre, bruncher.

Là, l'homme apprint les premiers rudiments,  
Les fondements, principes, elements  
De vainement contre ton Nom forger  
Plusieurs faux Dieux, et maints abuz songer ;  
Dont tresbucha en telle cecité  
Qu'il s'addonna à toute enormité.  
Et, comme ceux qui de vin s'estourdissent,  
Brutalement et sans fin se remplissent.  
Tant plus Raison veulent suyvre et sçavoir,  
Tant plus leur sens insensé ils font voir,  
Ainsi estant humaine nature yre  
De faulseté, tant plus vouloit au livre  
De son fol sens, et sans toy se y fonder,  
Tant plus faisoit sa follie abonder.  
Or eust ainsi tousjours l'homme vescu,  
De cecité corrompu et vaincu,  
Si n'eust esté l'expresse volonté  
De l'Eternel, lequel, par la bonté  
Qu'avecques toy son seul Filz ha commune  
En Deïté, toutesfois seule et une,  
Voyant ainsi la Chair se fourvoyer,  
Determina au monde t'envoyer,  
Sermon divin, Parole magnifique.  
Mais ton parler treshault et mirifique  
A l'homme estant inconnu et estrange,  
L'Eternel dit pour sa gloire et louenge,  
Que toy qui es sa nayve diction,

Serois traduit par incarnation  
 En tel parler que le monde entendroit,  
 Et que par toy le secret comprendroit  
 Qui feut long temps en ton Livre celé,  
 Lequel tu as pleinement deseellé.  
 Qu'ainsi fust fait, ton Pere l'a voulu.  
 Dont tout soudain qu'a esté revolu  
 Le temps par luy prefix à ta naissance,  
 Chair as esté, sans muer ton essence.

Or attendant que le temps fust finy  
 Par l'Eternel à ce fait pefiny,  
 Par nous voulut que l'homme fust conduit  
 Dessoubz la Loy, et qu'ainsi il fut duit  
 Par mains decrets et rudes elements,  
 Pour mieux pover les divins sacrements  
 De ton parler tant elegant comprendre,  
 Et le vouloir du Saint des saints entendre ;  
 Donc feu la Loy par nous en la main mise  
 Du Moyenneur ; et par tel si commise  
 Que mot à mot au peuple l'escriroit  
 Et pleinement devant tous la liroit.  
 Aussi, avant qu'en chair humaine vinse,  
 Tu nous commis la charge et la province  
 Des filz d'Adam par sur la terre espars,  
 Lesquelz tu as semé de toutes parts,  
 Soubz maintes loix, langues et factions.  
 Et as voulu qu'en toutes regions

Fussent par nous les Gentilz gouvernez,  
 En attendant qu'ilz seroyent amenez  
 Comme Brebis au bienheureux troupeau  
 Duquel tu es le Pasteur et l'Agneau.  
 Or, maintenant que tu es heritier  
 Et possesseur legitime et entier  
 De l'univers par ton Pere ordonné,  
 Qui t'a expres le Royaume donné  
 Sur toutes gents comme Roy, Syre et Dieu,  
 Treshumblement nous te cedons le lieu,  
 Recongnoisans que tu es le vray Roy  
 D'eux et de nous, et qu'il fault que par toy  
 Soit des Esluz le peuple moderé,  
 Et toy par luy et par nous adoré.  
 Roy trespuissant et souverain Seigneur,  
 Agneau regnant, digne de tout honneur,  
 Gloire, vertu, de graces action,  
 Force, valeur et domination  
 A tousjoursmais tout le monde te rende,  
 Et que ton bruit sur la terre s'estende,  
 Tant que tu sois de toute chair tenu  
 Le Roy des Roys, et Sauveur recongnu.

Quand eurent dit, pour l'oraison conclure,  
 Les tieux ensemble et toute creature,  
 A haulte voix, AINSI SOIT, respondirent,  
 Tant qu'aux lieux bas les Enfers l'entendirent.  
 Alors le Ciel de liesse et chansons,

*De maints accords, et cantiques et sons,  
De tous costez clerement resonna.  
Lors Verité de sa harpe sonna  
Tresdoucement la sacrée Uranie;  
Semblablement la chaste compagnie,  
Le saint Convent des graces supernelles,  
Les Cherubins estendirent leurs aesles,  
Environnant le siege sumptueux  
Qu'estoit gardé au Roy victorieux ,  
Lequel, vestu de ses Royaux habits ,  
D'un glaive fort à deux trenchans fourbis  
Ceint au costé, le beau sceptre en la main,  
Non composé par artifice humain,  
S'est colloqué sur ce throne paré,  
Par l'Eternel long temps a préparé;  
Un siege estant de nature sy dure  
Qu'après les cieux encor fault il qu'il dure ,  
A fin qu'au Nom de sa principauté  
Toute vertu, en sa communauté,  
Comme un servant les deux genoux pliast,  
En toute chair sa face suppliast,  
Et que soudain la hauteur et largesse  
De tous les cieux aux abysmes s'abbaisse,  
Quand il aura seulement commandé.  
Car le Seigneur par expres a mandé  
Par tous les lieux de la ronde fabrique,  
Que promptement toute langue s'applique*

A confesser que l'Agneau glorieux,  
 Roy par sur tout, à sa dextre est aux cieux.  
 Pourtant convient que la terre l'adore,  
 Et que le ciel le revere et honnore,  
 Comprins en ce les celestes Espritz,  
 Les astres tous qui leurs sieges ont pris  
 Au firmament; rien n'en est excepté :  
 Car il est Roy du hault Sire accepté,  
 Et les Enfers à sa voix trembleront.  
 Ainsi faisant un compte plein et rond,  
 Il est Seigneur de l'Empire triforme,  
 De Terre et Cieux et de l'Enfer enorme.

Roys de la Terre, Empereurs et Primatz,  
 Qui possédez ces incertains climatz,  
 Vous defaudrez et voz ans periront,  
 Mesmes les Cieux comme un drap vieilliront;  
 Mais le Seigneur sur son throne sera  
 A tousjoursmais, et point ne cessera :  
 Car l'Eternel tant à vous qu'à voz Filz  
 A limité un terme tout prefix;  
 Mais à l'Agneau a dit qu'eternité  
 Conservera son throne en equité :  
 Quoy que tousjours cy bas s'acoupleront  
 Les grans tyrans, et se parforceront  
 A ruiner son regne et primauté,  
 Et que leurs cœurs yvres de cruauté  
 S'assembleront contre luy pour la Beste,

Si faudra il à tous baisser la teste.  
 Maugré leurs cœurs et forcenant outrage,  
 Au seul Agneau sera rendu l'hommage;  
 Et ne pourront par leur martyre et croix,  
 Soient Empereurs, ou Monarques, ou Roys,  
 Faire que paix ne se tienne au mylieu  
 De ses sujetz, comme en son propre lieu.  
 La paix je dy, non pas repos du corps,  
 Car l'on sçait bien que toi, Sathan, ne dors;  
 Mais je dys Paix, l'immobile seurté,  
 Le fondement d'invincible durté  
 Qu'ont les Esluz, voire emmy les assaultz,  
 Voire en prison et profond de leurs maux.  
 Ainsi fault il qu'il domine paisible  
 Dedens les siens, d'une paix impossible  
 Aux Reprouvez, et qu'en toute contrée  
 Soit son saint nom et sa gloire monstrée,  
 Qui veult par tout la terre environner  
 Et de son bruit faire le Ciel tonner.

Plusieurs païs Babylone rendit  
 Subjetz à soy, et son regne estendit  
 Jusques au cours du grand Nile fecond.  
 Puis succeda l'Empire en lieu second  
 Le grand Cyrus, dont le sceptre honoré  
 Feut quelque temps en Asie adoré.  
 Depuis survint la brefve Seigneurie  
 De Macedone; à qui Perse et Syrie,



*Pour du regner emplir l'affection  
Et pour assoir sa folle ambition,  
Sembloit avoir ses confins trop estroitz ;  
Pource, en passant maintz perilz et destroitz,  
Emplit encor l'Afrique sablonneuse,  
L'Egypte toute et Arabie heureuse ;  
Et puis, ayant l'Indie surmontée,  
Passa le mont glacé de Prométhée ;  
Mais morte et nulle en peu d'heure devint,  
Et en son lieu la majesté survint  
De la Cité qui feut edifiée  
Par Romulus, et par luy dediée  
Du propre sang de son frere Germain.  
Laquelle, ayant de sa sanglante main  
Du tout brisé la superbe Carthage  
Et des Gaulois affoibly le courage,  
Plusieurs païs et langages divers  
Qui sont espars en ce bas univers,  
Par longs efforts et par guerres mortelles,  
Tout d'un accord fait vivre sous ses æsles.  
Dont tellement sa puissance elle accreut  
Que par orgueil elle pensa et creut  
Estre fondée en fermesse immortelle,  
Et que jamais Seigneurie après elle  
L'on ne verroit au monde dominer,  
Ou qui la peust du tout exterminer.  
Mais en ce poinct que tant de gens vainquit,*

*De son mylieu sa ruine nasquist.  
Et tout ainsi que peu à peu la nue,  
Quand par vapeurs le temps se trouble et mue,  
Vient tellement à s'estendre et enfler  
Qu'elle ne craint le bruyre ne souffler  
De tous les vens qui à l'entour se meuvent ;  
Mais toutesfois dedens elles s'esmeuvent  
Certains debatz et intestines guerres,  
Bruitz et flambeaux, esclairs, aussi tonnerres ;  
Puis dedens soy d'elle mesme troublée,  
Et tellement de tumulte comblée,  
Soit par plouvoir ou gresler, se defait :  
Ainsi, estant l'Empire Rommain fait  
Sy grand, sy hault, sy puissant et sy fort  
Qu'il ne craignoit des estrangers l'effort,  
Secretement soubz ses æsles couvoit  
Sedition, et ainsi se mouvoit  
En peu de temps la tempeste civile  
Qui fait dechoir ceste superbe ville.  
Ainsi le nom et l'Empire Rommain,  
Jadis fondé par tant de sang humain,  
Après avoir le monde combatu,  
Feut à la fin de sa force abbatu :  
Le tout venant par divine ordonnance,  
Par le conseil et haulte Providence  
Du Souverain qui de rien aggrandist  
L'homme abaissé, et le grand amoindrist ;*

Qui fait regner l'homme povre et abject,  
 Et le regnant fait devenir subject.  
 Ainsi luy plaist que tous les Potentatz  
 Qui sont cy bas, Seigneuries, Estatz,  
 Principautez Royales, tyranniques,  
 Communautéz et toutes Republicques,  
 Facent leur temps, et puis la place cedent,  
 Et par momens et termes se succedent.  
 Mais de l'Agneau le Royaume estably  
 Ne peult dechoir ne venir en oubly.  
 Sy hault ne peult l'inconstante fortune  
 Lancer son bras ne jetter infortune.

Le Temps chanu, qui toujours envieillit,  
 Qui tant de faitz soubz soy ensevelit,  
 Plus hault que n'est ce hault regne demeure,  
 Plus bas il court se changeant d'heure en heure :  
 Parquoy l'Agneau tousjours triomphera,  
 Tousjours regnant sur son throne sera.  
 Ne dites plus, ô hommes insensez,  
 Ne dites plus ny en voz cœurs pensez  
 Que sur les cieux Necessité fatale  
 Tient par sur tout la dignité Royale.  
 Ne pensez plus l'immuable Atropos  
 Avec ses sœurs, sans sejour ne repos,  
 Faire et fournir la fatale filasse,  
 Ny obtenir sur les Astres la place.  
 Ne pensez plus que le cercle en quoy sont

Les feux luyans qui douze signes font,  
 Soient le Palais, le domicile et regne  
 Où seurement comme emperiere regne  
 Necessité, ny que d'elle ressort  
 De tous effectz l'Adventure et le Sort;  
 Mais rendez tous à cest Agneau l'honneur,  
 Et confessez qu'il est grand gouverneur,  
 Roy premier né sur toute creature,  
 Lequel regit tout l'Estre de nature.  
 Tenez le donc par Foy vive et entiere  
 Le chef vivant des enfans de lumiere,  
 Car l'Eternel ainsi l'a ordonné,  
 Et d'un honneur sy hault l'a couronné.  
 L'Agneau cy bas humblement s'abbaissa,  
 Sa majesté pour quelque temps mussa,  
 Et sous la Loy obedience apprint,  
 Tant que la mort execrable en gré print  
 Et endura la honte de la Croix,  
 Mourant, pendant comme infame en un bois.  
 Pourtant ainsi l'a exalté le Pere,  
 Et a tollu de la mort l'impropere,  
 En luy baillant planiere autorité,  
 Un nom aussi de telle dignité  
 A qui soit fait par tout le monde hommage,  
 A qui soit fait et d'œuvre et de courage  
 Par tous les saintz deue recongnissance,  
 Comme à celuy qui ha toute puissance,

*Qui tient la clef des celestes thresors,  
Et comme il veult les dispense et met hors.*

*Or, estant donc nostre Mediateur,  
Nostre Advocat et Sacrificateur,  
Par son pur sang au Sanctuaire entré,  
Après avoir le hault Ciel penetré  
En apportant le fruit de sa conquete,  
A ainsi fait sa tresdigne requeste :*

*Pere Eternel, puis qu'ainsi il t'a pleu  
Que dans le corps qu'à ce tu as esleu  
Fust acomplie entiere obedience  
Pour supplier à l'inobedience  
Dont soubs Peché feut le monde vendu,  
Je te requiers, à bon droit, entendu  
Qu'il t'a pleu de mal faire un grand meffait,  
Autant et plus de bien puisse un bienfait.  
Si par Adam le monde à mort feut mis,  
Si un Peché par un homme commis  
A toute chair vilainement tachée,  
Et pour cela la mort s'est attachée  
Sans nul esgard à l'humaine nature,  
Raison veult bien, par l'oblation pure  
Et par le bien de ma chair innocente  
(Sans qu'au contraire accusateur attente),  
Qu'aux hommes soit misericorde faite,  
Et que la Loy se tienne satisfaite;  
Je dy à ceux qui à moy se joindront*

*Par vive Foy, et qui mon nom prendront  
Pour t'invoquer comme Pere et Tuteur ;  
Qui me tiendront leur Frere et Protecteur .  
Puis que j'ay mis mon Ame et sang pour eux,  
Tant ay esté de leur bien desireux,  
Je te requiers que celle charité  
Que tu me porte en ferme verité,  
Ce tien amour invincible, eternel,  
Qu'as envers moy d'un zele paternel,  
Te fasse aussi les aymer, tellement  
Que dens leurs cœurs ilz sentent pleinement  
Que tu les as pour tes enfans receuz  
Comme de toy engendrez et conceuz  
Quand par erreur et foiblesse cherront,  
Et qu'en mon nom ta grace requerront,  
Souvienne toy qu'ils sont nés imparfaitz ,  
Et que de chair fragile tous sont faitz .  
Las ! ilz seront diversement tentez,  
Et d'ennemis maintefois affrontez ;  
De tous costez se verront assaillir ,  
Tant qu'ilz pourront assez de fois faillir :  
Donc pour eux tous ta faveur je demande,  
Pere tressaint, je les te recommande .  
Je sçay que c'est, j'ay les destroitiz passé,  
J'ay de la mort le dur pas trespasé ;  
Dont je ne puy en leur tentation  
Les contempler sans miseration .*

*Las ! c'est un cas qui de bien près me touche,  
Puis que leur suis tant allié et prouche.  
Ils sont ma chair, mes membres et mon corps :  
Raison veult donc que d'eux je sois recors.  
Pourtant te fais la requeste presente,  
Et devant toy pour eux tous me presente :  
Par ta bonté eternelle ilz sont tiens,  
Et d'abondant par achapt ils sont miens.  
Tu les as tous soubz ma tutelle mys,  
Et seurement par moy leur a promis  
Que leur seras gratieux et propice :  
Donc te requiers un paternel office,  
C'est qu'en leurs cœurs pleinement tu espandes  
Et vivement en leurs bouches estendes  
Le feu ardent de nostre Charité,  
L'esprit vital de nostre deïté,  
L'eau, l'onction qui de tous deux procede :  
Ainsi auront un soulas et remede  
Contre l'effort et pouvoir diabolique,  
Contre le glaive et vertu tyrannique.  
Ce leur sera un vray Consolateur,  
Un paraclet, un secret instructeur,  
Une seurté, un tesmoing et un gage,  
L'arre et le seau de ce hault heritage  
Lequel par moy leur a esté acquis,  
Lequel par toy, sans qu'ilz t'eussent requis,  
Leur a esté avant tout temps donné :*

*Ainsi tu l'as, ô mon Pere, ordonné.*

*Or feut ainsi ceste haulte oraison  
Faitte et fondée en divine raison,  
De l'Eternel franchement acceptée.  
Reveremment aussi feut escoutée  
Des saintz espritz qui habitent les Cieux.  
Et penetra ce parler precieux  
Jusques aux cœurs de ses feaux amys,  
Dont les pechés, par grace, sont remis.  
Ainsi l'Agneau en sa volonté eut  
Et pleinement entre ses mains receut  
Tous les thresors celestes et les dons  
Du hault esprit, et graces et pardons  
Pour despartir selon son bon plaisir  
A tous ceux là qu'il luy a pleu choisir  
Et appeller pour estre ses heraultz;  
A tous ceux là, tant nobles que ruraux,  
Qui en son corps et testament seront  
Par Foyz comprins et Seigneur l'advou'ront.*

*Puis, en monstrant sa divine largesse  
Et en faisant notoire sa grandesse,  
Feit tout acoup le luyant Ciel ouvrir,  
Et ses amys de la vertu couvrir  
De son esprit, lequel par maints flambeaux,  
Par feu parlant langages tous nouveaux,  
Visiblement en bruyant descendit  
Et sur chacun part à part s'estendit.*



*De quoy jadis le Monde s'estonna,  
Quand vivement de leur bouche tonna  
Celle vertu et puissance divine ;  
Quand de leurs cœurs la celeste doctrine  
Comme torrents abondamment sortit,  
Et du cerveau des ignorans partit.*

*Or est ainsi sur son throne Royal  
Triomphamment cest Advocat loyal,  
L'Agneau, le Roy, le Redempteur, le filz,  
En attendant que du tout desconfitz  
Ses ennemys soubz ses piedz mys seront,  
Et ruez juz, de scabeau serviront ;  
En attendant qu'une autre fois revienne  
Pour acomplir la promesse ancienne  
En ses Esluz, lesquelz suscitera :  
Ainsi tousjours sur tout triomphera.*





## COMPLAINTE

POUR

UN DETENU PRISONNIER

---

**S**'IL est ainsi, comme tresbien je croy,  
Que sans le sceu et bon vouloir de toy,  
Souverain Dieu, rien n'advient en ce Monde,  
Et que les vents qui ceste Mer profonde  
Font agiter sans ton vueil ne s'esmeuvent;  
S'il est ainsi que leurs forces ne peuvent  
Faire trembler une fueille des bois,  
Que paravant ilz n'entendent la voix  
Et contenu de son commandement,  
Certes je croy que par ton mandement  
Fortune a fait contre moy son effort.  
Donc si vers toy je cherche reconfort,  
Vers toy, mon Dieu, mon Tuteur et mon Pere,  
Par JESUS CHRIST, mon Seigneur et mon frere,

*Je n'ay pas tort. Car toy seul tu peux dire :*  
*Laissez mon Filz, laissez le, qu'il respire.*  
*Fortune, hola ! Toy seul peux tout acoup*  
*Mettre ta main pour empescher le coup,*  
*Le coup pesant de mon adversité.*  
*Si tu te diz fons de benignité,*  
*Secours, seurté, l'accès et le refuge*  
*De l'affligé, de l'orphelin le juge,*  
*Thresor entier de consolation,*  
*Doy je cercher, sentant l'affliction*  
*Et gref tourment de mon ame contrainte,*  
*Autre que toy à qui faire ma plainte ?*  
*Les huyz de fer, pontsleviz et barriere*  
*Où suis serré me tiennent bien arriere*  
*De mes prochains, freres, sœurs et amys ;*  
*Mais toutesfois, quelque part que sois mys,*  
*L'on ne sçauroit tellement fermer l'huyz*  
*Que tu ne sois tout soudain où je suis :*  
*Pourtant à toy qui congnois mon oppresse,*  
*O Dieu bening, ma priere t'adresse,*  
*Et si tu vois parmy mon larmoyer*  
*Que mon parler vienne à se desvoyer,*  
*Outrepasant quelque fois la mesure,*  
*Ne le prens pas, ô Pere, pour murmure.*  
*La Chair ne peult, quand son mal luy empire,*  
*Que quelque fois soubz le faix ne souspire.*  
*Congnois comment d'une masse d'argille*

*Tu m'as formé comme verre fragile ;  
Congnois comment la douleur qui m'opresse  
A soupirer amèrement me presse.  
Tu feiz jadis une vive fontaine  
Dedens mon cœur, qui tousjours estoit pleine ,  
Là où souvent par singuliere grace  
Resplendissoit le lustre de ta face ;  
Mais maintenant (qui me tient en malaise)  
Tu as mon cœur fait devenir fournaise.  
Las ! est ce point quelque brandon d'enfer ?  
Quand je serois non de chair, mais de fer,  
De diamant, ou d'acier affiné,  
Si faudroit il, estant ainsi miné  
Dedens ce feu embrasé de ta fouldre,  
Qu'en peu de temps me convertisse en pouldre.  
Se donc tu as la fournaise allumée,  
Et que tu vois en sortir la fumée,  
Supporte un peu, ô vray Dieu amyable,  
Supporte un peu ce mien cry lamentable.  
Las ! Monseigneur, je ne fais nulle doubte  
Que seulement s'il te plaist une goutte  
Sur moy chetif espandre de ton eau,  
En un moment esteindras ce fourneau.  
Lors de mon cœur ne sentiras fumer  
Un seul regret, un seul soupir amer.  
Et si tu veux tenir l'oreille close  
A mon gemir, qui suis tant vile chose,*

Au moins orras le pitoyable son  
De l'esperit, qui fait son oraison ;  
Et gemissant pour mon fait l'interpelle,  
Tu l'entendras, car c'est toy qu'il appelle.  
Et toy, mon Roy, mon Advocat, mon Prestre,  
De qui depend et ma Vie et mon Estre,  
Ma Chair, mon Sang, mon Frere et ma Nature,  
Bien que tu sois divine geniture,  
Parle pour moy à ton pere et au mien,  
Toy, Monseigneur, qui as sentu combien  
Est grand le mal de la tentation,  
Combien ardent le feu d'affliction ;  
Qui as gousté du temps de ton servage  
Comme est amer le doloireux breuvage  
Que m'a brassé maintenant mon malheur.  
O quel tourment, quelle grefve douleur  
M'a mys au cœur ceste mixture amere !  
Je croy pour vray que de sang de vipere,  
De fiel d'Aspic, de poison serpentin  
Quelque Megere a composé ce vin.  
Toy donc, Seigneur, qui premier en as beu,  
Qui sçais que c'est, si onc homme l'a sceu,  
Parle pour moy. Pour vray je me confie  
De toy, mon Roy ; et mettray sur ma vie  
Premierement, que pour ta grand clemence ;  
-Secondement, que pour l'experience  
Que tu as fait de ces espines dures,

*De ces buyssons, aussi de leurs piquures,  
Où mon malheur (me chassant) m'a fait rendre,  
En temps et lieu tu me viendras defendre,  
Et soustiendras là sus au Ciel ma cause.  
Et si Sathan mon adversaire cause  
Que mon peché a bien pis merité,  
Certes je dis que c'est la verité.  
Je ne veux pas alleguer du contraire,  
Mais, s'il te plaist bien tost le faire taire,  
De luy comment ta prompte obedience  
Allegera le faix de mon offence,  
Et qu'en ta court les dons et avantages  
Aux serviteurs valent mieux que les gages.  
Je congnois bien et humblement confesse  
Que, postposant ta divine promesse,  
Si tu voulois la peine mesurer  
Jouxte mes faitz, me faudroit endurer  
Non un enfer, mais mille millions,  
Pour tant de maux, delictz, rebellions  
Que j'ay commis en trespasant ta Loy.  
Mais toutesfois ma trescertaine foy  
Ne permet pas que te face ce tort  
De presumer le mien peché plus fort  
Que n'est le don et entier benefice  
De ta faveur et digne sacrifice.  
Si mon procès en toy feut ventillé,  
Si mon peché en toy feut flagellé,*

*En toy qui es le vray cœur de mon cœur,  
Chef de mon chef, vigueur de ma vigueur,  
Qu'est il besoing qu'une autre fois je sois  
Assubjetty de soustenir ce poix?  
Si tu as beu mon langoureux calice,  
Fault il encor que je le transgloutisse?  
Plustot, mon Roy, fais moy humer le tien,  
Le tien, Seigneur, pour eschange du mien,  
Que tu as beu, le tien tant savoureux.  
(Helas!) pourquoy suis je tant malheureux  
D'avoir fuy sy long temps à le boire?  
Ce grand honneur, ceste noble couronne,  
Las! ce regret double tourment me donne.  
Combien plus doux, plus honorable et digne  
Seroit souffrir pour ta sainte doctrine,  
Pour ton honneur, pour ta vive Parole!  
O mon penser, mon ame vaine et fole,  
Que cuydois tu? Qu'icy n'y eust du bois  
De quoy malheur te deust dresser ta croix?  
Ha, mon Adam, ha, ma chair infelice,  
Qu'as tu gagné à tant fuyr la lice,  
Et le combat pour un tant riche prix?  
Qu'as tu gagné? maintenant tu es pris,  
Et soubz la main des Juges arresté,  
Et si ne sçais comme y seras traité.  
Que si c'estoit pour illustrer le nom,  
Pour avancer le triomphe et renom*

*De Jesuchrist ton Seigneur et ton maistre,  
En ta prison assureé pourrois estre  
D'avoir pour toy un Seigneur souverain,  
Qui tient les cœurs des Princes en sa main.  
Mais quoy, hélas ! voudrois je donc conclure,  
Estant surpris de ce mal que j'endure,  
Que l'Eternel ne fust de mon cousté ?  
Nenny, mon Dieu : je t'ay trop cher cousté,  
Pour estre ainsi de ton cœur oublié.  
Et puis tu sçais que je t'ay deslié  
Mon entreprise, et mon cœur expandu.  
Tu sçais si j'ay en mon fait pretendu  
Chose qui soit contraire à ton honneur,  
Ou pour d'autruy empescher le bon heur.  
Si j'ay jetté la pierre emmy la voye,  
En espiant quand l'aveugle s'avoye,  
Tant seulement pour le faire bruncher,  
Je puisse ainsi lourdement rebucher ;  
Si j'ay voulu de l'homme sourd mesdire,  
De mon malheur puisse chacun se rire ;  
Si j'ay voulu mon ennemy blesser,  
Ou faulusement le faire renverser ;  
Si faulusement luy ay forgé diffame,  
Que l'ennemy persecute mon ame,  
A tousjours mais qu'il attrappe ma vie  
Et de mon sang qu'il passe son envie ;  
Si j'ay mon cœur aux clameurs endurey*



De l'affligé me requerant mercy,  
Ainsi me soit le cœur inexorable  
De qui me tient en ce cry lamentable :  
Soit contre moy son courage plus dur  
Que les chailloux de quoy feut fait ce mur  
Là où je suis contre mon gré venu,  
Et longuement prisonnier detenu ;  
Ainsi me soit desormais intraitable  
Comme autrefois m'a esté amyable.  
Mais quoy ? Mon Dieu, quelle est mon infortune,  
Quel est le sort de ma triste fortune ?  
Ha ! quel ennuy, las ! elle m'a gardé !  
De quel aspect m'a le Ciel regardé  
Quand suis yssu du ventre de ma Mere ?  
Certes je tiens que de cholere amere  
Estant alors empris et attiré,  
De tout malheur m'a nayssant faciné.  
Non, dit l'Esprit, ne croyez pas cela,  
Vostre malheur ne provient pas de là.  
Le Ciel n'ha pas sur nous telle puissance.  
C'est le Seigneur qui par sa sapience  
Preuve la Foy qu'avez en sa Parole :  
Contentez vous d'estre escrit en son rolle.  
Or sus, ma Chair, dy un peu qu'il t'en semble,  
Et raisonnons de mon malheur ensemble.  
L'Esprit maintient qu'estant tel le vouloir  
De l'Eternel, il ne s'en fault douloir.

Que responds tu, dy, ma Chair, tu soupire.  
Las ! je voy bien que n'as pas faim de rire.  
Les yeux ternis qui en larmes se fondent  
Assez pour toy ce que tu sens respondent,  
Et les souspirs font plus certain message  
De tes douleurs, que ne fait ton langage.  
Doy je pas bien (dit ceste Chair) maudire  
L'heure et le jour qu'à mon Pere on vint dire :  
L'enfant est né ; l'heure que par naissance  
Ma Mere fait de moy la delivrance ?  
Mere, pour vray, soudain que feuz conceu  
Dedens ton corps, si bien tu eusses sceu  
Le grand malheur que devois enfanter,  
Tu eusses peu vistement souhaiter  
Que dens ton corps mon sepulchre je feisse,  
Mourant chez toy avant que je nasquisse.  
Qui feut celuy, homme prudent et sage,  
Lequel disoit à tout l'humain lignage  
Qu'il seroit bon du tout ne naistre point,  
Ou bien mourir expressement au poinct  
De la naissance, et descendre en la fosse ?  
Quant est de moy, je croy ce paradoxe.  
Car dès le temps de mon adolescence,  
Fortune print de moy la maniance,  
Me conduisant par maintz aspres buyssons,  
Me travaillant en cent mille façons.  
Pour une fois qu'elle m'entretenoit

*De sa faveur, cent fois se mutinoit.  
Combien de jours, combien de longues nuitz  
Elle a mon cœur accompagné d'ennuys!  
Certes celuy qui plus d'elle doutoit,  
Quand en riant ses beaux habitz mettoit,  
N'avoit pas tort : car quand elle fait feste,  
Lors en secret quelque malheur appreste.  
Quant est à moy, ceste hostesse tant chere  
M'a bien tousjours vendu sa bonne chere.  
Te souvient il, Fortune, c'est à toi,  
Te souvient il du jour que contre moy  
Mortellement te courrouças à tort,  
Quand pour fuyr ton bras pesant et fort  
Tu me feis faire un million de pas?  
Tant de travail ne suffisoit il pas,  
Sans me venir sy fierement reprendre  
Au lieu sacré où m'estois venu rendre?  
J'estois venu pour obtenir franchise  
Au beau mylieu d'une petite Eglise,  
Où je trouvoy les Muses et les Graces,  
Minerve aussi, qui toutes de leurs graces  
Humainement sans delay me receurent,  
Et de leurs biens abondamment me peurent;  
Où je trouvoy la royale semence  
Qui m'accepta des siens, par sa clemence.  
Là arrivé, je me tenois bien seur  
Que tes assaultz ne me feront plus peur,*

*Et pensois bien qu'attenter n'oserois  
De violer ce saint lieu où la Croix  
De Jesuchrist nostre Seigneur est mise,  
Et la vertu de son Esprit assise.  
Mais toutesfois, sans y avoir respect,  
Tu as jetté ton rigoureux aspect  
Sur moy estant en ceste sauvegarde,  
Et as brisé cruellement ma garde.  
Comment as tu, ô Fortune cruelle,  
Tant de pouvoir, ou sur moy, ou sur celle  
Qui tant m'a fait et d'honneur et de grace,  
Que d'avoir sceu (ô Dieu, quelle disgrâce!)  
Faire son cœur vray marbre devenir,  
Et contre moy en rigueur se tenir?  
Comme as tu sceu son naturel changer?  
Si tu voulois contre moy te venger;  
Ne sçavois tu armer quelque Neron,  
Quelque tyran, quelque cruel Yeron,  
Et l'envoyer pour me faire la guerre?  
Ne sçavois tu faire yssir de la terre  
Tous les Geans, les monstres infernaux,  
Si tu voulois me faire tant de maux?  
N'y a il point quelque fier Julian,  
N'y a il point de Diocletian,  
Qui contre moy volontiers s'armeroient  
Et leur fureur soudain allumeroient?  
Si tu voulois en tes mains me saisir*

Et m'attrapper, te falloit il choisir  
 Celle qui ha par tout la renommée  
 D'estre sans fiel, celle qui est nommée  
 Entre plusieurs flambeau de charité,  
 Fons de douceur et de benignité?  
 O cruauté ! ô maligne Maratre,  
 As tu osé, pour me du tout abatre,  
 Armer d'acier le cœur de ma princesse ?  
 Et pour tenir mon povre cœur en presse,  
 Oses tu bien toucher à la couronne  
 Que bruit commun pour sa douceur luy donne !

Tays toy, tays toy, ô mon Adam charnel,  
 Car tout cecy est fait de l'Eternel,  
 Lequel tousjours regist tresjustement  
 Tout ce qui est dedens le firmament,  
 Et ce qui est cy bas dessous la Lune.  
 Luy seul fait tout, n'accuse point Fortune.  
 Sçais tu pourquoy il te tira de France,  
 Où tu vivois en repos, sans souffrance ?  
 Sçais tu pourquoy icy il t'envoya,  
 Quand povreté si loing te convoya ?  
 Dy, mon Adam, ne sçais tu point pourquoy  
 En ton dormir il mist le feu chez toy ?  
 C'estoit à fin qu'avecques maintz travaux,  
 Passant à pied les montz, plaines et vaux,  
 A ses Esluz portasses le thresor,  
 Le diamant, la riche perle et l'or,

*Le don heureux de la sainte Evangile,  
Que tu avois en ton vaisseau fragile.  
Il est bien vray qu'un tel don meritoit  
Que l'on traitast celuy qui le portoit  
Plus doucement : une telle nouvelle  
Meritoit bien que pour le respect d'elle,  
L'on traitast mieux le povre messenger.  
Chacun peult bien si je dis vray juger ;  
Mais toutesfois il n'en fault plaidoyer ;  
Car le Seigneur a voulu employer  
De ses servans l'honneur, vie et chevance  
Pour retirer les autres d'ignorance.  
Et si pourtant les hommes n'en font compte,  
Il ne fault pas que le serviteur compte  
Autant perdu : car celuy qui fait faire  
Cestuy labeur en rendra bon salaire.  
Pourtant, ma Chair, laisses à Dieu la cure  
De ton succès ; tu es sa creature.  
Que si tu veux me faire une replique,  
Disant que trop ceste espine te pique,  
Trop le regret te poingt, afflige et presse  
D'avoir perdu le gré de ta Princesse,  
Penses icy que le Seigneur te dit  
Que l'homme est fol, qui sur l'homme bastit ;  
Pense tousjours le cœur humain muable,  
Et que la chair n'ha rien de pardurable.  
Console toy, ton Pere ha le pouvoir*

*En peu de temps te faire appercevoir  
Son cœur royal plus gracieux, plus doux  
Que ne t'est dur maintenant son courroux.  
Console toy : certes sa conscience  
Un jour viendra luy fera remonstrance  
De ta douleur; un jour viendra sera  
Juge, tesmoing, advocate, et dira  
Que tousjours feuz fidele serviteur;  
Que n'as esté ne flatteur, ne menteur;  
Que n'as porté parole à son oreille  
Qu'un vray servant au maistre ne conseille.  
Si sa fureur obliquement expose  
Tes ditz, tes faitz, et autrement les glose  
Que ne voudrois concevoir ne penser,  
Laisse un peu ceste fureur passer.  
Car puis après conscience viendra  
Qui par la main la verité tiendra,  
Et lors fera droicte ment ton excuse,  
Quoy que fureur ou calomnie accuse.  
Las ! mon esprit, si tant estoit facile  
A ceste Chair caduque et imbecille  
De te suyvir comme à toy de voler,  
Cecy pourroit du tout me consoler.  
Mais si tu es leger, prompt et agile,  
Ma Chair n'en est d'un seul point moins fragile  
Las, mon malheur ! qui eust jamais pensé  
Que par ce lieu tu te feusses lancé*

*Pour me venir surprendre dens mon fort  
Où jè pensois bien estre le plus fort ?  
Qui eust pensé de ce serain visage  
Pouvoir venir un sy terrible orage ?  
Qui eust pensé qu'une telle tempeste  
De ce costé fust venu sur ma teste ?  
De ce climat un doux vent favorable,  
Un Zephyrus suave et amyable  
Faisoit tousjours mon jardinet flourir ;  
Et s'il sentoît contre moy accourir  
Par quelques fois l'impetueuse nue,  
La rechassoit avant que fust venue.  
Mais maintenant contre toute esperance  
De ce costé s'est levé à outrance  
Je ne sçay quel infelice Aquilon,  
Un Boreas, un fier estourbillon,  
Qui m'a gasté, ruiné, tempesté  
Ce que j'avois en ma vigne planté.  
O, si j'estois sur les grasses collines  
De toy, Juda, dont les eaues argentines  
Courent en bas par maintz petits ruyseaux !  
O, si j'estois dessus les arbrisseaux,  
Sur les coustaux d'Israël, là où sont  
Mes compaignons, qui tous la vigne font  
De l'Eternel ! certes à haulte voix  
Pour estre mieux entendu, je crierois,  
Et leur dirois en mon cry doloieux :*



*Je pry à Dieu que soyez plus heureux  
En voz labeurs, pleins de soucy et cure,  
Que n'ay esté en mon agriculture.  
Puissiez chacun meilleur fruit recevoir,  
Plusgrand plaisir, plusgrand soulas avoir  
Que n'est celuy que je sens à ceste heure.  
Le laboureur pour reposer labeure :  
Mais j'entends bien, si le Seigneur mon Dieu  
Ne permet point que sorte de ce lieu,  
A tout le moins ce mien petit escrit  
Yra vers vous au nom de JESUS CHRIST.  
Lors je suis seur que chacun larmoyra  
Sur mon malheur, puis après s'esmoyna  
Comment a peu ainsi m'estre contraire  
Celle envers qui le Seigneur m'a fait faire  
De son salut l'amyable message ;  
Comment aussi m'a fermé son courage  
Celle chez qui je feuz le laboureur  
De l'Eternel. Dira l'un : Quel erreur  
A jamais peu ce povre homme commettre ?  
L'autre dira : Non, j'oserois bien mettre  
Que c'est plustost quelque malevolence.  
Dites plustost que bonne patience.  
Me doit celuy qui fera jugement,  
Qui voit les cœurs et juge seurement.  
Et toy, François, de mon cœur la moitié,  
Amy entier, vray Patron d'amitié,*

Mon Jonathas, mon fidele Achates,  
Mon vray Pollux, mon syncere Orestes,  
En me voyant de malheur abbatu,  
Ainsi traité, mon frere, qu'en dis tu?  
Las! sans t'ouyr bien presumer je peux  
Que toy et moy n'ayans qu'un cœur tous deux,  
Si dens mon corps l'une moitié labeure,  
L'autre moitié dedens le tien en pleure.  
Te souvient il, las! fidele Amateur,  
Te souvient il de quand j'estois Pasteur?  
Veiz tu jamais que de tout le troupeau  
J'aye arraché seulement une peau?  
Ay je son sang cruellement succé?  
Me suis je aussi de sa gresse engressé?  
Ay je cherché luy donner nourriture  
Sinon tousjours de la sainte pasture?  
Je conduisois mes Agnelins exquis  
Non aux deserts, mais aux heureux pastiz  
Dont JESUS CHRIST luy seul en est la porte.  
Et si le Loup par quelque male sorte  
Parmy les bois forcé de faim hurloit,  
Ou que l'ardeur du Soleil les brusloit,  
Lors les faisois, soubz la fresche verdure  
De l'arbre saint dont le fruit toujours dure,  
Assurément à l'ombre se poser,  
Et là sans peur doucement reposer;  
Puis tous les jours ma vive fontenelle

*Les abbreuvoit ; mais son eau n'est plus telle  
Qu'elle souloit, quand les Nymphes des bois,  
Quand les Pasteurs mes amys plusieurs fois  
Venoyent la voir pour un peu s'esjouyr.*

*Desirez vous, ô mes amys, ouyr  
Qui est celuy qui l'a ainsi troublée ?  
Qui la honnie, et de bourbe comblée ?  
Certes je crains que vous le maudiriez,  
Et d'un accord tous ensemble diriez  
Que sa maison en bref temps soit deserte,  
Que le malheur, povreté et souffrette  
Puisse soudain sa famille encombrer ;  
Que le Seigneur le vienne desmembrer,  
Tant que l'enfant sa mere mescongnoisse,  
Son cœur soit paeu de tristesse et angoisse,  
Soit son esprit frappé de cecité,  
Puisse souffrir toute l'adversité  
Que le Seigneur sur le meschant prononce,  
Maudit celuy que bon heur luy annonce,  
Maudit soit il et dedens et dehors,  
Maudit soit il en son ame et son corps ;  
Jamais au Ciel son pensement ne tende,  
Jamais un bien son oreille n'entende,  
Et tout cela que son cœur determine  
Luy soit tourné en malheur et ruine.  
Non, mes Amys, ne dites pas ainsi.  
Priez plustost CHRIST, et le Pere aussi,*

Que pleinement son erreur luy pardonne :  
Le vray Chrestien ce faisant environne  
D'ardans charbons le chef de l'ennemy,  
Et le contraint de devenir amy.  
Je vous diray (comme Dieu sçait) sans hayne,  
Qui m'a ainsi degasté ma fontaine.  
C'est un torrent, Dieu sçait bien dont il vient,  
Et où il va, que c'est, et qu'il devient.  
Quand est de moy, certes je m'imagine  
Que des enfers vienne son origine.  
Mais l'auroit point quelque faulse Medée,  
Quelque Cyrcé sorciere deshontée  
Fait desborder des enfers par ses charmes?  
L'auroyent point fait les Parques par leurs larmes?  
Quoy que ce soit, je ne le puy songer,  
Mon sens ne peult sy avant se plonger.

Petits Agneaux vestuz de blanche laine,  
Ne venez plus pour boire à ma fontaine ;  
N'y venez plus, car son eau est amere :  
Mais faites tous pour elle une priere,  
Que tout ainsi que Moïse autresfois  
Feit adoucir par la vertu d'un bois  
Dens le desert les fontaines d'Helin,  
Le fiel aussi que ce torrent maling  
A espandu sur elle tost perisse,  
Par le vray bois où feut fait sacrifice  
Pour les pechés de l'humaine Nature :

*Priez le aussi en conscience pure  
 Qu'il vous envoie un plus heureux Pasteur  
 Que n'ay esté. Et si par negligence  
 Ou par mespris, ou bien par ignorance,  
 Je n'ay pas bien acompany mon office,  
 Pardonnez moy, car il n'est nul sans vice ;  
 Pardonnez moy, car j'en fais penitence.  
 Priez le aussi qu'il me doint patience  
 En tout le mal qui langoureux me tient.  
 Et si encor de moy il vous souvient,  
 Souviennne vous aussi de ma doctrine,  
 Et gardez bien la parole divine.*

*Or maintenant, en l'estat où je suis,  
 Petit troupeau, (helas!) si je ne puis  
 Comme voudrois autre office te faire,  
 Au moins feray oraison salutaire,  
 Et leveray au Ciel les mains pour toy,  
 Comme je croy qu'aussi feras pour moy.  
 Je prie à Dieu le Pere du Seigneur  
 CHRIST, de tout bien docteur et enseigneur,  
 Que de ses biens richement te remplisse,  
 Et que tousjours sa bouche te benisse ;  
 Face sur toy sa digne face luire,  
 Vueille tousjours en sa paix te conduire.  
 Je le requiers par sa misericorde  
 Te maintenir en amour et concorde,  
 Et que tousjours de celeste rousée*

Soit le matin ta pasture arrousée.  
 Mais je feray singuliere oraison  
 Pour la Brebis qui a de sa toison  
 Plusieurs Pasteurs vestuz en leur besoing,  
 Et qui a eu des vrays povres le soing.  
 N'entens tu pas, François mon trescher frere ?  
 C'est la Brebis que j'appellois ma mere.  
 Je pry à Dieu, Brebiette benigne,  
 Que les deux yeux de nostre Pasteur digne  
 Tousjours sur toy et aussi sur ton chef  
 Soyent regardans , à fin que nul meschef  
 Puisse jamais à tous deux survenir ;  
 Vueille en son soing doucement vous tenir,  
 Et vos Agneaux, et vos deux Brebiettes,  
 Le Seigneur doint qu'elles soyent tousjours nettes ;  
 Le Seigneur soit à jamais vostre garde.  
 Et s'il advient quelque fois par mesgarde  
 Qu'il y ayt rien en ce troupeau rompu,  
 Froissé, cassé, debile, corrompu,  
 Je pry à Dieu vray Pere de famille  
 Que de sa main tout soudain le rabille.  
 O vray Pasteur, escoute ma demande.  
 Escoute moy : de cœur te recommande  
 Tout ce troupeau ; prens en donc le soucy,  
 Car il est tien, c'est chose seure. Et si  
 Tu apperçois, de tout ce petit nombre  
 Que j'ay nourry et tenu soubz ton ombre

*Quelque Brebis follement s'esgarer  
Et çà et là par les forestz errer,  
Va la cetcher, et quand la trouveras,  
Suis je pas seur que tu la chargeras  
Dessus ton doz? O pasteur et pasture,  
Heureux bergeail de qui tu prens la cure!  
Ay je tout dit? me tayray je tout coy?  
Non, Monseigneur; je veux parler pour moy,  
Et te diray qu'à toy seul je me donne,  
Entre tes mains pleinement m'abandonne,  
Pour vif ou mort ta volonté suyvir;  
Et s'il te plait encores te servir  
De moy, Seigneur, je suis ton instrument.  
S'ainsi te plaist, diz le mot seulement,  
Et tout soudain ces portes s'ouvriront,  
Dont mes amys tousjours te beneiront.  
Mais si tu diz que plus je ne te plais,  
Fais ton vouloir, Monseigneur, je me tais;  
Tant seulement en mon grand vitupere,  
Souviennne toy quelque fois d'estre Pere.*





## CHANSONS SPIRITUELLES

---

PENSÉES DE LA ROYNE DE NAVARRE

ESTANT DENS SA LITIERE, DURANT  
LA MALADIE DU ROY,

Sur le chant de : *Ce qui m'est deu et ordonné.*

**S**i la douleur de mon esprit  
Je pouvois monstrier par parole  
Ou la declarer par escrit,  
Onques ne feut sy triste rolle;  
Car le mal qui plus fort m'affole  
Je le cache et couvre plus fort;  
Parquoy n'ay rien qui me console,  
Fors l'esperoir de la douce mort.

*Je sçay que je ne dois celer  
Mon ennuy, plus que raisonnable ;*



*Mais si ne sçauroit mon parler  
 Atteindre à mon dueil importable ;  
 A l'escriture veritable  
 Defaudroit la force à ma main.  
 Le taire me seroit louable,  
 S'il ne m'estoit tant inhumain.*

*Mes larmes, mes souspirs, mes criz,  
 Dont tant bien je sçay la pratique,  
 Sont mon parler et mes escritz,  
 Car je n'ay autre rhétorique.  
 Mais leurs effectz à Dieu j'applique  
 Devant son throne de pitié,  
 Monstrant par raison et replique  
 Mon cœur souffrant plein d'amitié.*

*O Dieu qui les vostres ayez,  
 J'adresse à vous seul ma complainte ;  
 Vous qui les amys estimez,  
 Voyez l'amour que j'ay sans feinte,  
 Où par vostre loy suis contrainte,  
 Et par nature, et par raison :  
 J'appelle chacun Saint et Sainte  
 Pour se joindre à mon oraison.*

*Las ! celuy que vous ayez tant  
 Est detenu par maladie,*

*Qui rend son peuple mal content,  
Et moy envers vous sy hardie  
Que j'obtiendray, quoy que l'on die,  
Pour luy tresparfaite santé :  
De vous seul ce bien je mendie,  
Pour rendre chacun contenté.*

*C'est celuy que vous avez oinct  
A Roy sur nous, par vostre grace ;  
C'est celuy qui ha son cœur joint  
A vous, quoy qu'il die ou qu'il face ;  
Qui vostre foy en toute place  
Soustient, laquelle le rend seur  
De voir à jamais vostre face :  
Oyez donc les criz de sa sœur.*

*Helas ! c'est vostre vray David,  
Qui en vous seul ha sa fiance ;  
Vous vivez en luy tant qu'il vit,  
Car de vous ha vraye science ;  
Vous regnez en sa conscience,  
Vous estes son Roy et son Dieu.  
En autre nul n'ha confiance,  
Ny n'ha son cœur en autre lieu.*

*Pour maladie et pour prison,  
Pour peine, douleur ou souffrance,*

*Pour envie ou pour trahison  
N'ha eu en vous moindre esperance.  
Par luy estes congnu en France  
Mieux que n'estiez le temps passé :  
Il est ennemy d'Ignorance,  
Son sçavoir tout autre a passé.*

*De toutes ses graces et dons  
A vous seul a rendu la gloire.  
Parquoy les mains à vous tendons,  
A fin qu'ayez de luy memoire.  
Puis qu'il vous plaist luy faire boire  
Vostre calice de douleur,  
Donnez à nature victoire  
Sur son mal, et nostre malheur.*

*O grand Medecin tout puissant,  
Redonnez luy santé parfaite,  
Et des ans vivre jusqu'à cent,  
Et à son cœur ce qu'il souhaite ;  
Lors sera la joye refaite,  
Que douleur brise dens noz cœurs ;  
Dont louenge vous sera faite  
De femme, enfans et serviteurs.*

*Par Jesus Christ nostre Sauveur,  
En ce temps de sa mort cruelle,*

Seigneur, j'attens vostre faveur,  
Pour en ouyr bonne nouvelle.  
J'en suis loing, dont j'ay douleur telle  
Que nul ne la peult estimer.  
O que la lettre sera belle  
Qui le pourra sain affermer !

Le desir du bien que j'attens  
Me donne de travail matiere ;  
Un heure me dure cent ans,  
Et me semble que ma litiere  
Ne bouge, ou retourne en arriere :  
Tant j'ay de m'avancer desir.  
O qu'elle est longue la carriere  
Où à la fin gist mon plaisir !

Je regarde de tous costez  
Pour voir s'il arrive personne,  
Priant sans cesser, n'en doutez,  
Dieu, que santé à mon Roy donne.  
Quand nul ne voy, l'œil j'abandonne  
A pleurer ; puis sur le papier  
Un peu de ma douleur j'ordonne :  
Voila mon douloureux mestier.

O qu'il sera le bien venu  
Celuy qui, frappant à ma porte,

*Dira : Le roy est revenu  
 En sa santé tresbonne et forte !  
 Alors sa sœur plus mal que morte  
 Courra baiser le messenger  
 Qui telles nouvelles apporte,  
 Que son frere est hors de danger.*

*Avancez vous, homme et chevaux,  
 Asseurez moy, je vous supplie,  
 Que nostre Roy pour ses grands maux  
 A receu santé accomplie.  
 Lors seray de joye remplie.  
 Las ! Seigneur Dieu, esveillez vous,  
 Et vostre œil sa douceur desplie,  
 Sauvant vostre Christ et nous tous !*

*Sauvez, Seigneur, Royaume et Roy,  
 Et ceux qui vivent en sa vie !  
 Voyez son espoir et sa Foy,  
 Qui à le sauver vous convie.  
 Son cœur, son desir, son envie  
 A tousjours offert à voz yeux :  
 Rendez nostre joye assouvie,  
 Le nous donnant sain et joyeux.*

*Vous le voulez et le povez :  
 Aussi, mon Dieu, à vous m'adresse ;*

*Car le moyen vous seul sçavez  
De m'oster hors de la destresse  
De peur de pis, qui tant me presse  
Que je ne sçay là où j'en suis.  
Changez en joye ma tristesse,  
Las! hastez vous, car plus n'en puis.*

---

### AUTRES PENSÉES

FAITES UN MOIS APRÈS LA MORT DU ROY,

Sur le chant de : *Jouyssance vous donneray.*

**L**AS! tant malheureuse je suis,  
Que mon malheur dire ne puy,  
Sinon qu'il est sans esperance:  
Desespoir est desja à l'huys  
Pour me jeter au fond du puits  
Où n'a d'en saillir apparence.

*Tant de larmes jettent mes yeux  
Qu'ilz ne voyent terre ne cieus,  
Telle est de leur pleur abondance.*

*Ma bouche se plaint en tous lieux,  
De mon cœur ne peult saillir mieux  
Que souspirs, sans nulle allegeance.*

*Tristesse par ses grans efforts  
A rendu si foible mon corps  
Qu'il n'ha ny vertu ny puissance.  
Il est semblable à l'un des morts,  
Tant que le voyant par dehors,  
L'on perd de luy la congnoissance.*

*Je n'ay plus que la triste voix  
De laquelle crier m'en vois,  
En lamentant la dure absence.  
Las ! de celuy pour qui vivois,  
Que de si bon cœur je voyois,  
J'ay perdu l'heureuse presence !*

*Seure je suis que son esprit  
Regne avec son chef Jesus Christ,  
Contemplant la divine essence.  
Combien que son corps soit prescript,  
Les promesses du saint Escrit  
Le font vivre au ciel sans doutance.*

*Tandis qu'il estoit sain et fort,  
La foy estoit son reconfort,  
Son Dieu possedoit par creance. .  
En ceste Foy vive il est mort,  
Qui l'a conduit au tresseur port,  
Où il ha de Dieu jouyssance.*

*Mais, hélas ! mon corps est banny  
 Du sien, auquel il feut uny  
 Depuis le temps de nostre enfance !  
 Mon espoir aussi est puny,  
 Quand il se trouve desgarny  
 Du sien plein de toute science.*

*Esprit et corps de dueil sont pleins,  
 Tant qu'ilz sont convertiz en plains;  
 Seul pleurer est ma contenance.  
 Je crie par bois et par plains,  
 Au ciel et terre me complains;  
 A rien fors à mon dueil ne pense.*

*Mort, qui m'as fait sy mauvais tour,  
 D'abattre ma force et ma tour,  
 Tout mon refuge et ma defense,  
 N'as sceu ruyner mon amour  
 Que je sens croistre nuict et jour,  
 Qui ma douleur croist et avance.*

*Mon mal ne se peut reveler,  
 Et m'est si dur à l'avaller,  
 Que j'en perds toute patience.  
 Il ne m'en fault donc plus parler,  
 Mais penser de bien tost aller  
 Où Dieu l'a mis par sa clemence.*



*O Mort, qui le frere as domté,  
Vien donc par ta grande bonté  
Transpercer la sœur de ta lance.*

*Mon dueil par toy soit surmonté;  
Car quand j'ay bien le tout compté,  
Combatre te veux à outrance.*

*Vien doncques, ne retardes pas;  
Mais cours la poste à bien grands pas,  
Je t'envoye ma deffiance.*

*Puis que mon frere est en tes laz,  
Prens moy, à fin qu'un seul soulas  
Donne à tous deux esjouyssance.*

---

## RONDEAU

FAIT AU MESME TEMPS.

**L'**ODEUR de mort est de telle vigueur  
Que desirer doit faire la liqueur  
De ce morceau, que ne veult avaller  
L'homme ignorant, lequel ne peut aller  
Que par la Mort au lieu de tout honneur.  
La mort du Frere a changé dens la Sœur

*(En grand desir de mort) la crainte et peur;  
Et la rend prompte avec luy d'avaller  
L'odeur de mort.*

*Sa grand' douleur elle estime douceur.  
Sachant que c'est la porte et chemin seur  
Par où il fault au Createur voler,  
En attendant, de la mort veult parler;  
Car en a bien resuscité son cœur  
L'odeur de mort.*

---

CHANSON.

**V**RAY Dieu du Ciel, reconfortez mon ame,  
Et la bruslez de vostre ardente flamme;  
Puis la prenez pour espouse et pour femme :  
Par vostre Filz vous le m'avez promis.

*Par peché est povre, vile et petite,  
Qui vous, Seigneur, à la hair incite;  
Mais regardez de Christ le grand merite,  
Qui a prié pour tous ses ennemis.*

*Las ! par sa mort elle est perie et morte,  
Par sa vertu resuscitée et forte :*

*Voyez que Christ, qui les siens reconforte,  
Pour les sauver à tous maux s'est soubmis.*

*Ce Christ a fait pour nous sy bien l'office  
Qu'en nous lavant par sa mort de tout vice,  
A satisfait à divine Justice ;  
Car un seul point de la Loy n'a obmis.*

*Voyez, Seigneur, sa grande obeïssance  
Depuis le jour de son humble naissance  
Jusqu'à sa mort : par sa grande puissance  
Sauvez à ceux que luy avez commis.*

*Las! c'est pour nous qu'il a fait cest ouvrage  
Et merité nous a vostre heritage :  
Mon ame, donc, par Foy prens bon courage,  
En resveillant tes esprits endormis.*

*Faites la voir en soy morte et confuse,  
En vous vivant pleine de grace infuse ;  
Vostre bonté ce don point ne refuse  
A qui pour vous de son cœur s'est demis.*

*Moins elle peult se laver de sa fange,  
Et il vous plaïst la blanchir comme un Ange,  
Plus en aurez de gloire et de louenge ;  
Car en vous seul son espoir est remis.*

*Ne desprisez vostre humble creature,  
Mais voyez y l'image et pourtraiture  
Du Christ, qui est vostre essence et nature,  
Lequel par grace dedens elle avez mis.*

*Et, par le Nom de ce Filz amiable,  
Recevez la pour espouse agreable  
En l'union du corps tant desirable  
Où vous voulez mettre en un voz amis.*

---

AUTRE CHANSON.

**A** DIEU, m'amy,  
Car je m'en vois  
Cercher la vie  
Dedens la croix.

*Si par la priere  
Tirer t'y pouvois,  
Certes en arriere  
Tu ne demourrois.  
Ne tarde mye,  
Viens et me crois,*

*Cercher la vie  
Dedens la Croix.*

*Desprise du monde  
Ce dont il te tente,  
Comme chose immunde ;  
Et metz ta pretente  
Non endormie  
Par tous endroits  
Cercher la vie  
Dedens la Croix.*

*Si de ces delices  
Tu te laisses prendre,  
Subjette à tous vices  
Il te faudra rendre,  
De Dieu haïe :  
Dont ne pourrois  
Cercher la vie  
Dedens la Croix.*

*Mais si par sa grace  
Te donne courage,  
Sans en estre lasse  
Feras le voyage ;  
Courant d'envie  
Par monts et bois*

*Cercher la vie  
Dedens la Croix.*

*Or vien donc sans crainte,  
D'une amour naïve  
Ayant la Mort sainte,  
Par qui seras vive,  
Voire et unie  
Au Roy des Roys,  
Cercher la vie  
Dedens la Croix.*

---

AUTRE CHANSON.

*Si quelque injure l'on vous dit,  
Endurez le joyeusement ;  
Et si chacun de vous mesdit,  
N'y mettez vostre pensement.  
Ce n'est chose nouvelle  
D'ouyr ainsi parler souvent :  
Autant en emporte le vent.*

*Si quelcun parle de la Foy,  
En la mettant quasi à riens*

*Au prix des œuvres de la Loy,  
Les estimant les plus grans biens,  
Sa doctrine est nouvelle,  
Laissez le la, passez avant :  
Autant en emporte le vent.*

*Et si pour vostre Foy gaster,  
Vous vient louer de voz beaux faits,  
En vous disant (pour vous flatter)  
Qu'il vous tient du reng des parfaitz,  
Fuyez parole telle,  
Qui ameine orgueil decevant :  
Autant en emporte le vent.*

*Si le monde vous vient tenter  
De richesse, honneur, et plaisir,  
Et le vous vient tous presenter,  
N'y mettez ny cœur ni desir :  
Car chose temporelle  
Retourne où estoit par avant :  
Autant en emporte le vent.*

*Si l'on vous dit qu'en autre lieu  
L'on puisse trouver reconfort  
Et vray salut qu'en un seul Dieu,  
C'est pour mettre vostre ame à mort ;  
Monstrez vous lors rebelle,*

*Et desmentez le plus sçavant :  
Autant en emporte le vent.*

---

### AUTRE CHANSON.

**U**N jeune Veneur demandoit  
A une femme heureuse et sage,  
Si la chasse qu'il pretendoit  
Pourroit trouver, n'en quel Bocage;  
Et qu'il avoit bien bon courage  
De gagner ceste venaison  
Par douleur, merite et Raison.  
Elle lui a dit : « Monseigneur,  
De la prendre il est bien saison,  
Mais vous estes mauvais chasseur.

« Elle ne se prend par courir,  
Ne par vouloir d'homme du monde,  
Ne pour tourment, ne pour mourir,  
Et si ne fault point que l'on fonde  
Son salut, fors qu'au Createur :  
Vertu peut vault s'il n'y abonde  
Par son Esprit force et valeur.  
Las ! vous en seriez possesseur



*Si de David aviez la fonde,  
Mais vous estes mauvais chasseur.*

« *Ce que cherchez est dens le bois  
Où ne va personne infidele;  
C'est l'aspre buysson de la Croix,  
Qui est chose au meschant cruelle.  
Les bons Veneurs la treuvent belle,  
Son tourment leur est vray plaisir.  
Or si vous aviez le desir  
D'oublier tout, pour cest honneur,  
Autre bien ne voudriez choisir :  
Mais vous estes mauvais chasseur. »*

*Lors quand le Veneur l'entendit,  
Il mua toute contenance,  
Et comme courroucé luy dit :*  
« *Vous parlez par grand ignorance :  
Il fault que je destourne et lance  
Le cerf, et que je coure après ;  
Et vous me dites par exprès  
Qu'il ne s'acquiert par mon labeur.  
— Seigneur, le cerf est de vous près,  
Mais vous estes mauvais chasseur.*

« *S'il vous plaisoit seoir et poser  
Dessus le bort d'une fontaine,*

*Et corps et Esprit reposer,  
 Puisant de l'eau tresvive et saine,  
 Certes sans y prendre autre peine,  
 Le cerf viendrait tout droit à vous ;  
 Et pour l'arrester ne faudroit  
 Que la retz de vostre humble cœur,  
 Où par Charité se prendroit ;  
 Mais vous estes mauvais chasseur.*

— Or, ma Dame, je ne croy pas  
 Que l'on acquiere ou bien ou gloire  
 Sans travailler ne faire un pas,  
 Seulement par aymer et croire.  
 De l'eau vive ne veux point boire,  
 Pour travailler le vin vault mieux.  
 La Dame a dit : De Terre et Cieux  
 Serez Seigneur et possesseur,  
 Si la Foy vous ouvre les yeux ;  
 Mais vous estes mauvais chasseur.

« Le cerf est sy humain et doux,  
 Que si vostre cœur voulez tendre  
 Par amour, il viendra à vous ;  
 En vous prenant, se lairra prendre,  
 Et alors vous pourra apprendre  
 De manger sa chair et son sang  
 A ceste curée par reng ;

*Pour estre remplis de douceur  
Voz desirs courront à ce blanc ;  
Mais vous estes mauvais chasseur.*

« *En ceste delicate chair  
La vostre sera transmuée.  
O bien heureux qui peult toucher  
A ceste grand teste muée,  
A la chair courue et huée,  
Mise à mort, rostie pour nous,  
Sur la croix pendue à trois cloux !  
Helas ! elle est vostre, ô pecheur,  
Si vous croyez ces saints propous ;  
Mais vous estes mauvais chasseur. »*

*Le Veneur entendit la game,  
Et descouvrit la Poësie,  
Et soudain luy a dit : « ma Dame,  
J'abandonne ma fantaisie,  
De la Foy mon ame est saisie,  
Qui trompe et corps me fait casser.  
Colliers, coubles et laisses laisser,  
Croyant la voix de mon Sauveur ;  
Autre cerf je ne veux chasser,  
Pour n'estre plus mauvais chasseur.*

« *Empereurs, Roys, Princes, Seigneurs,*

*A vous ma parole j'adresse ;  
Vous tous Piqueurs, Chasseurs, Veneurs,  
Renoncez travail et destresse,  
Dont en lieu de plaisir tristesse  
Vous rapportez le plus souvent :  
Las ! votre plaisir n'est que vent.  
Laissez comme moy ce malheur :  
Autre je suis qu'auparavant  
Pour n'estre plus mauvais chasseur.*

*« Venez Veneurs, venez, venez  
A la salutare curée ;  
A laisser le monde apprenez,  
Qui est de si courte durée ;  
Car charité immesurée  
De son Tout vous fait le present,  
Par lequel Rien est fait plaisant,  
Remply de divine liqueur :  
De moy, je m'y rens à present,  
Pour n'estre plus mauvais chasseur. »*

---

## AUTRE CHANSON.

Sus : *Sur le Pont d'Avignon, j'ouys chanter la belle.*

**S**UR l'arbre de la Croix d'une voix clere et belle  
J'ay bien ouy chanter une chanson nouvelle.

L'oyseau qui la chantoit esmouvoit le courage  
De tout vray Pelerin, disant en doux langage :

« Je suis le Pelican qui donne et santé et vie  
Pour faire vivre ceux que sauver j'ay envie.

La Mort, qui eux et moy pensoit ses subjez rendre  
J'ay prise et mise à mort, me laissant d'elle prendre.

Mais estant en ses laz n'a pas esté sy forte  
Que n'en soye eschappé en rendant la Mort morte.

Parquoy sur mes enfans n'ha plus nulle puissance,  
Qui par mort de vie ont parfaite jouyssance.

Où est ton aiguillon, ô Mort tant redoutée?  
Ta puissance par moy de ta force est ostée.

Je suis la Verité et la Vie et la Voye,  
Mort n'ha plus de povoir en quelque part que soye.

Les pecheurs seulement la trouveront cruelle,  
Mais les miens l'aymeront, et la trouveront belle.

Par moy l'horrible Mort est belle devenue,  
Et les portes d'Enfer n'ont contre moy tenue.

Car au mylieu d'Enfer me trouve le Fidele,

*Qui suis son Paradis et sa joye éternelle.*

*Mes enfans sont en moy sy tresunys par grace,  
Qu'Enfer, Peché ny Mort n'ha plus en eux de place.*

*Adam plein de pechés j'ay mis en croix austere,  
Je l'ay crucifié en jouant son mystere.*

*J'ay prins ce vieil Adam et sa concupiscence,  
Lequel j'ay mis à rien par Foy et congnoissance.*

*J'ay gousté le morceau de Mort en patience ;  
Nul ne le gousterà qui ayt en moy fiance.*

*J'ay entré en Enfer, sentant ses douleurs fortes ;  
Pour en tirer les miens j'en ay rompu les portes.*

*Nully ne demourra plus en ces trois limites  
Si bien se fie en moy, recevant mes merites ;*

*Mais s'il se veult fier en son labour et peine,  
Estimant mon tourment et ma passion vaine,*

*Il congnoistra qu'Enfer, Mort et Peché, et Vice  
Vaincre ne pourra pas par sa propre justice :*

*De pechés se verra chargé à sy grand somme  
Qu'à la fin pourra voir ce que peult sans moy l'Homme.*

*Mais l'Homme au cœur contrit, petit, humble et infime  
Qui ne sent rien de soy, et nul bien n'en estime ;*

*Qui tout en ma bonté se confie, et s'arreste,  
A luy tousjours ma main de secourir est preste.*

*Je le metz en Enfer luy montrant son ordure,  
Et qu'il a merité par Peché, mort tresdure ;*

*Je le metz tout à rien, luy montrant que son Estre  
Et sa Vie je suis, son seigneur et son maistre.*

*Mais quand le Trespetit du tout Rien se confesse,  
Je le retire à moy, luy montrant ma promesse ;*

*De ma chair, de mon sang, luy fais present encore,  
En moy le reunis, l'embrasse et l'incorpore :*

*Luy transformé en moy hors son peché immunde,  
Rien que grace ne voit, qui en son lieu abonde.*

*En moy il voit la Mort sy tresbien acoustrée,  
Qu'il la desire voir comme de Vie entrée ;*

*Par moy de son Enfer voit les portes brisées,  
Là congnoit Paradis et les joyes prisées.*

*Povreté, faim et soif, travail, peine et tristesse,  
Trouve vivant en moy tout repos et liesse.*

*Or venez donc, Pecheurs, escouter ma doctrine ;  
Apprenez ma chanson pleine de discipline.*

*Je suis monté en hault à fin que chacun m'oye,  
Et qu'escoutant mon chant, soyez remplis de joye.*

*Par Charité j'ay soif du salut de toute ame,  
Pour la faire brusler de l'amoureuse flamme.*

*Las ! donnez moy de l'eau de vraye amour à boire,  
Au vaisseau de voz cœurs par fermement me croire !*

*De n'avoir fait nul bien, ne craingnez ce langage,  
Car tout est consommé : j'ay gagné l'heritage.*

*J'ay acomply la Loy, j'ay gagné la partie :  
Tout est pour vous, Pecheurs, pour lesquelz Eli crie.*

*J'ay du Pere prié l'indicible clemence  
A vous tous ignorans pardonner vostre offence.*

*J'ay pour vous delaissé ma vie à mort amere,*

*Et en tresgrand douleur ma tresaymée Mere,  
Pour vous monstrier que chair, tant soit elle estimée,  
Ne doit sinon pour Dieu et en Dieu estre aymée.*

*Puys j'ay recommandé entre les mains du Pere  
Mon esprit, pour monstrier qu'en luy fault qu'on espere.*

*Or ay je le salut de chacun fait sy ample,  
Et pour y parvenir me suis mis pour exemple.*

*Venez, venez trestous chargez, outre mesure,  
De labeurs et travaux : voyez ma peine dure,*

*Voyez ma croix, mes cloux, mes douleurs non petites,  
Mon cœur d'amour ouvert et trestous mes merites.*

*Tous ses biens sont à vous ; par grace je les donne  
A qui par ferme Foy tout à moy s'abandonne.*

*Venez, embrassez moy, mon troupeau, mon église,  
Mes Esluz humbles et doux, desquelz fais à ma guise,*

*Car vous uniz en moy estes la mesme chouse :*

*Je seray vostre Espoux ; vous tous un, mon Espouse :*

*Venez au vray repos où sera endormie*

*Entre mes bras toujours mon Espouse et amy.»*

---



## AUTRE CHANSON

**V**OICY nouvelle joye,  
La nuict pleine d'obscurité  
Est passée ; et voicy le jour,  
Auquel marchons en seureté,  
Chassans toute peur par-amour,  
Sans que nul se desvoye :  
Voicy nouvelle joye.

L'hyver plein de froid et de pleurs  
Est passé tremblant et glacé ;  
L'æsté plein de verdure et fleurs  
Nous vient plus beau que l'an passé ;  
Or chacun le voye :  
Voicy nouvelle joye.

L'arbre sec et facheux à voir,  
Raboteux, et dur à toucher,  
Que nul ne desiroit avoir,  
Maintenant povons le toucher :  
Il fleurit et verdoye,  
Voicy nouvelle joye.

*Le rossignol qui s'est fâché  
 Pour la rigueur de l'hyver froid,  
 Maintenant il n'est plus caché,  
 Mais sur la branche se tient droit :  
 Il gergonne et verboye,  
 Voicy nouvelle joye.*

*Le Fidele dedens la Loy  
 Tout caché, tremblant, et peureux,  
 Par la lumiere de la Foy  
 Voit cler, et devient amoureux  
 De Dieu, qui le convoie :  
 Voicy nouvelle joye.*

*Il se congnoit tout delivré  
 De peché et damnation ;  
 Il se sent de joye enyvré  
 Par la divine Election  
 Qui tout bien luy ottroye :  
 Voicy nouvelle joye.*

*L'arbre de Croix, de peine et mort,  
 Que tant avoit eu en horreur,  
 Maintenant c'est le reconfort  
 Où il a attaché son cœur  
 A fin qu'il ne desvoie :  
 Voicy nouvelle joye.*

*Luy qui craingnoit les gens hanter  
 Et cachoit par crainte sa voix,  
 Maintenant ne fait que hanter  
 Dessus l'espine de la Croix;  
 Il faut que l'on le croye :  
 Voicy nouvelle joye.*

*Il est dehors d'hiver et nuict,  
 Il n'est plus sec, mais florissant;  
 Mort et Peché plus ne luy nuist;  
 Il est content dens le Puissant,  
 Verité, Vie et Voye :  
 Voicy nouvelle joye.*

---

 AUTRE CHANSON.

*L*AS! pas n'avois apperceu  
 Que le Monde à mon desceu  
 M'eust tant deceu!  
 Mais quand j'ay JESUS receu,  
 Par Foy conceu,  
 Me suis du malheur non sceu  
 Bien apperceu.

*En oyant les amoureux,  
 Je les tenois bienheureux ;  
 Ilz ne parlent que des Dames,  
 De joustes et de tournois,  
 De chiens, d'oyseaux et de harnois,  
 Oubliant leurs povres ames :  
 Las ! pas n'avois apperceu.*

*En voyant les riches gens  
 D'amasser biens diligens,  
 Je pensois que l'homme riche  
 Fust de ce monde content ;  
 Car je n'allois point doutant  
 La damnation du chiche :  
 Las ! pas n'avois apperceu.*

*Voyant les Roys et Empereurs  
 Tous environnez d'honneurs,  
 En moymesmes je disoye :  
 Ces hommes icy sont Dieux,  
 Ilz ne peuvent avoir mieux ;  
 Mais leur enfer ne sçavoye :  
 Las ! pas n'avois apperceu.*

*Voyant par ces trois moyens  
 Que le monde en ces liens  
 Tue toute creature*

*Soubz le voile de la Loy,  
Hors des termes de la Foy,  
Où nous meine l'Escriture.  
Las ! pas n'avois apperceu.*

*Mais par elle j'ay appris  
Qu'il y a un autre prix  
Que le Pere eternel donne,  
Où gist nostre parfait bien,  
Au regard duquel n'est rien  
Le Monde que j'abandonne.  
Las ! pas n'avois apperceu.*

*Si ce bien j'eusse entendu  
Tant de temps n'eusse perdu ;  
Mais là où Peché abonde  
Grace a superabondé ;  
Là mon espoir j'ay fondé  
En disant Adieu au monde.  
Las ! pas n'avois apperceu.*

---

## AUTRE CHANSON.

**P**ERE, je viens à vous de loing,  
 Car nécessité et besoing  
 Me font demander vostre grace ;  
 Le demourant du porchin groing  
 D'amasser par faim j'avois soing,  
 Estant privé de vostre face.

En moymesmes, plein de douleurs,  
 J'ay dit : Combien de serviteurs  
 Sont saoulez de pain chez mon Pere !  
 A luy j'iray en cris de pleurs,  
 Il exaucera mes clameurs,  
 Car par sa bonté je l'espere.

Parquoy, Pere piteux et doux,  
 En ferme Foy se rend à vous  
 L'indigne enfant pecheur, prodigue ;  
 La larme à l'œil, à deux genoux,  
 Mercy vous crie, devant tous,  
 Renonçant peché et sa ligue.

Pere, devant vous j'ay peché,  
 Ny devant le Ciel n'est caché,

*Dont indigne filz me confesse,  
J'en suis tout saly et taché;  
De moy ne peult estre arraché  
Si vous ne me tenez promesse.*

*C'est qu'il n'y a si grand Pecheur  
S'il revient à vous de bon cœur,  
Qu'il n'ayt pardon de son offense.  
Helas! regardez ma douleur,  
Qui de vostre juste rigueur,  
Pere, appelle à vostre Clemence.*

*Las! donnez vertu à mon doy  
Pour recevoir l'anneau de Foy,  
Par lequel vous soye agreable :  
Couvrez ce corps d'Adam tout nu  
Du vestement sy cher tenu  
De vostre Charité louable.*

*Je suis venu pour demander  
Grace qui me peult amender,  
Et faire aymer vostre service,  
Et ce qu'il vous plaist commander,  
Et Adieu aux vices mander,  
M'offrant à vous en sacrifice.*

*Pere, par le sang de l'Agneau*

*Refaites moy homme nouveau ;  
Et que je puisse en vostre table  
Manger la chair du tendre veau,  
Qui moy laid fera venir beau  
Par mutation admirable.*

*Si mon Frere qui est dehors,  
Oyant la musique et accordz  
Du festin de Paix et concorde,  
Se confiant en ses bras forts,  
Murmure et se courrouce alors  
De vostre grand misericorde,*

*Laissez le louer ses biensfaitz :  
Mais moy qui voy les miens infectz,  
Et que par bonté paternelle  
M'avez tiré dessoubs ce faix  
Avecques tous les saintz parfaitz,  
Je vous en rends gloire éternelle.*

---

AUTRE CHANSON.

**P**AR faux Cuyder j'ay bien esté deceu,  
Lequel m'a fait ignorer mon vray Estre,  
Voire mon Rien sy tresfort mescongnoistre,  
Que tard me suis de son mal apperceu.



*Il m'a tenu sy fort fermez les yeux,  
 Que je ne puy voir mon ame vivante :  
 Je l'estimois sy tresbelle et plaisante,  
 Que pour l'aymer j'en oublois les cieux.*

*De l'union de ceste ame et du corps  
 Pensois tenir entierement ma vie,  
 Que confermer j'avois parfaite envie,  
 Ne voyant pas qui ma Vie estoit lors.*

*Las! qui vous a contraint en charité  
 D'illuminer l'aveugle de naissance,  
 Et luy donner parfaite congnoissance  
 Que c'est de luy et de la verité?*

*Quelle bonté, Seigneur, nous monstrez vous,  
 Nous declarant ainsi qu'un corps sans ame?  
 Nostre ame meurt, sans la divine flamme  
 De vostre feu, qui la Vie est de tous.*

*Vous estes donc la Vie d'un chacun,  
 Mais sans vous morts et moins que pouldre et cendre,  
 Et vous en nous par grace voulez rendre  
 Ce qui n'est Rien estre fait Tout en un.*

*En nous faisant congnoistre nostre Rien  
 Et vostre Tout par grace et par puissance,*

*Nous renonçant avons la jouissance  
De vous, Seigneur, seul bon et seul bien.*

*Dont seul aymé soyez sans si ne MAIS,  
Seul adoré de toute creature,  
Par vive Foy et de charité pure  
Loué sans fin de nous à tout jamais.*

---

AUTRE CHANSON.

**P**UIS que Dieu par pure grace  
M'a tiré à soy,  
Et qu'en tous en toute place  
Luy tout seul je voy,  
Je suis remply de plaisir,  
Veu que mon ame est s'ame,  
Qu'il a d'Amour endormie :  
Hé, laissez la dormir ! Hé, laissez la dormir !

*Allez dehors, Scrupule  
Et piquant Remord,  
Qui trop de peur m'accumule  
Sans nul reconfort.*

*Vous n'engendrez que soupir,  
Et peine à la conscience.  
Mon ame ha en Dieu fiance :  
Hé, laissez la dormir ! Hé, laissez la dormir !*

*Las ! cessez, Raison humaine,  
De la travailler ;  
Car povoir n'ha vostre peine  
De me reveiller.  
Tout vostre sens à loisir  
Ne me peult plus rien apprendre,  
Qui me fait vray repos prendre :  
Hé, laissez la dormir ! Hé, laissez la dormir !*

*Or taisez vous, criart Monde,  
Qui tousjours taschez  
De rendre mon ame immunde ;  
Car vous la faschez :  
Ne luy offrez à choisir  
Plaisir, honneur ny richesse ;  
Pleine elle est d'autre liesse :  
Hé ! laissez la dormir ! Hé ! laissez la dormir !*

*Petit Dieu, qui par tout vole,  
Te disant vainqueur,  
Finez cy vostre rolle ;  
Rien n'avez au cœur*

Qui la fin de son desir  
 Tourne à contempler la face,  
 Que par Foy mon ame embrasse.  
 Hé! laissez la dormir! Hé, laissez la dormir!

Maugré tout bruyt et tonnerre  
 Elle dormira;  
 Et au mylieu de la guerre  
 Se resjouyra,  
 Sans plus sentir desplaisir :  
 Mais soubz la divine tente,  
 Repose seure et contente.  
 Hé! laissez la dormir! Hé! laissez la dormir!

---

#### AUTRE CHANSON.

**J**E n'ay plus ny Pere ny Mere,  
 Ny Seur, ny Frere,  
 Sinon Dieu seul, auquel j'espere,  
 Qui sus le Ciel et Terre impere;  
 Là hault, là bas,  
 Tout par compas :  
 Compere, Commere,  
 Voicy vie prospere.

*Je suis amoureux non en Ville,  
 Ny en Maison, ny en Chasteau ;  
 Ce n'est de femme ny de fille,  
 Mais du seul Bon, puissant, et beau ;  
     C'est mon Sauveur,  
     Qui est vainqueur  
 De peché, mal, peine, et douleur ;  
 Et a ravy à soy mon cœur.  
     Je n'ay plus, etc.*

*J'ay mis du tout en oubliance  
 Le monde, et parens, et amys,  
 Biens et honneurs en abondance,  
 Je les tiens pour mes ennemis :  
     Fy de telz biens,  
     Dont les lyens  
 Par Jesuchrist sont mis à riens,  
 A fin que nous soyons des siens.  
     Je n'ay plus, etc.*

*Je parle, je ris, et je chante  
 Sans avoir nul soucy ny tourment ;  
 Amys et ennemis je hante,  
 Trouvant par tout contentement :  
     Car par la Foy  
     En tous je voy  
 Leur vie, qui est, je le croy,*

*Tout en Tout, mon Dieu et mon Roy.  
Je n'ay plus, etc.*

*Or puis donc que Dieu est leur vie,  
Et que je le croy Tout en tous,  
Il est mon Amy et m'amy,  
Pere, Mere, Frere et Espoux;  
C'est mon Espoir,  
Mon seur sçavoir,  
Mon Estre, ma force, povoir,  
Qui m'a sauvé par son vouloir.  
Je n'ay plus, etc.*

*Las! que fault il plus à mon ame  
Qui est tirée en sy bon lieu,  
Sinon se laisser en la flame  
Brusler de ceste amour de Dieu?  
Et en bruslant,  
Le consolant  
D'amour, qui rend le cœur volant,  
Et sans fin la bouche parlant.  
Je n'ay plus, etc.*

*Amys, contemplez quelle joye  
J'ay, estant delivre de moy  
Et remis en la seure voye  
Hors des tenebres de la Loy.*

*Ce reconfort  
Est sy tresfort  
Que rien plus ne desire, au fort,  
Qu'estre uny à luy par ma Mort.  
Je n'ay plus, etc.*

---

## AUTRE CHANSON.

*A la clere Fontenelle,  
Qui est l'eau vive et d'enhault le parfait don,  
Tous povres pecheurs appelle  
Dieu tout seul bon,  
Pour vray pardon  
Recevoir en abandon.*

*Mon amy, si vous voulez  
Boire de ceste eau Vive,  
Des maux dont vous vous dolez,  
Aurez santé naïve :  
Ne soyez point empesché  
Par la crainte de peché;  
Courez au prix attaché,  
D'une amour non craintive,  
A la clere Fontenelle.*

*Ne craingnez que refusé  
 Soyez d'amour sy ample ;  
 Voyez comme en ont usé  
 Ceux qui sont vostre exemple :  
 Paul, Pierre, et le bon Larron,  
 Mille autres que nous lison,  
 Publicain, Pecheur, Marion,  
 Ne refuse en son temple,  
 A la clere Fontenelle.*

*Voyez qu'en luy a trouvé  
 Marie Magdeleine,  
 Et ce qu'en a esprouvé  
 La povre Egyptienne ;  
 Mesmement le faux Judas  
 Il ne refusa pas,  
 Ny André, ny Matthias,  
 Ny la Samaritaine,  
 A la clere Fontenelle.*

*Venez tous boire de l'eau  
 Qui à tous maux est saine :  
 C'est un breuvage nouveau,  
 De nouvelle fontaine.  
 Le sang de l'Agneau occis,  
 Qui blanchist tous les noircis ;  
 Et ne veult qu'un grand mercis*



*Dit d'amour, pour sa peine,  
A la clere Fontenelle.*

*Sans or, argent ny avoir,  
L'eau donne en abondance,  
Non par labeur ne devoir,  
Par merite ou puissance;  
Mais par pure Election  
D'une grande affection,  
Nous donne fruition  
De l'eau de congnoissance,  
A la clere Fontenelle.*

*Qui le congnoit tel qu'il est,  
Plein de misericorde,  
De le chercher est tout prest,  
Et humblement s'accorde  
De boire l'eau sans cesser,  
Et jamais ne s'en lasser;  
Et tout outre bien laisser,  
Dont plus ne se recorde,  
A la clere Fontenelle.*

*Il n'y a grand ne petit  
Beuvant l'eau delectable,  
Qui ne perde l'appetit  
Et tout soifdammable;*

*Dont le Monde boire fait  
De cisterne ou puits infect,  
Ceste cy le satisfait  
De tout bien desirable,  
A la clere Fontenelle.*

*Or courez viste, pecheurs,  
, A ceste Eau pure et belle;  
Remplissez en tant voz cœurs  
Que vous puissiez par elle,  
Bien lavez de tous pechez  
Dont vous estes tachez,  
Saillir d'amour destachez  
A la vie eternelle,  
A la clere Fontenelle.*

---

AUTRE CHANSON.

**R**ESVEILLE toy, Seigneur Dieu,  
Fais ton effort  
De venger en chacun lieu  
Des tiens la Mort.

*Tu veux que ton Evangile  
Soit preschée par les tiens,*

*En Chasteau, Bourgade et Ville,  
Sans que l'on en cele riens :  
Donne donc à tes servans  
Cœur ferme et fort ;  
Et que d'amour tous fervents,  
Aiment la Mort.  
Resveille toy, etc.*

*Donne leur telle parole  
Qu'ilz tirent à toy les cœurs,  
Et que de doctrine folle  
A la fin soient vainqueurs ;  
Et que par la vive Foy  
Viennent au port  
Du salut promis de toy,  
Après la Mort.  
Resveille toy, etc.*

*Mais si leurs cœurs tu obstines  
En cachant ton cler Soleil  
De tes obscures courtines,  
Et qu'ilz facent appareil  
De tes enfans tourmenter,  
Pour reconfort,  
Plaise toy les contenter  
Dedens la Mort.  
Resveille toy, etc.*

*Tu es leur Vie et leur Estrc,  
 Sans toy n'ont sens ny pouvoir :  
 Si avec eux te plaist estre  
 Douleur ne peuvent avoir :  
 Car tant qu'en vous ilz seront,  
     Auront reconfort,  
 De joye qu'ilz sentiront,  
     Dedens la Mort.  
 Resveille toy, etc.*

*La Mort, qui à l'infidele  
 Est horrible à regarder,  
 A ton Enfant est sy belle  
 Qu'il ne craint s'y hazarder,  
 Pour passer de ceste Mort  
     Le fascheux bort,  
 Pour à toy (qu'il doit aymer)  
     Aller par Mort.  
 Resveille toy, etc.*

*O que la Mort est heureuse  
 Qui les meine en sy beau lieu !  
 Helas ! qu'elle est glorieuse  
 De les faire enfans de Dieu !  
 Avance donc, Seigneur,  
     Tant doux support,  
 Leur donnant pour tout honneur,*

*Joyeuse Mort.  
Resveille toy, etc.*

---

## AUTRE CHANSON.

**M**AUDIT soit le cruel chien  
Qui abbaye, abbaye, abbaye,  
Et si n'ha povoir de rien !

*Son passetemps et sa joye  
C'est de nous venir tenter,  
Et qui de Dieu se fourvoye  
Par desespoir tourmenter,  
S'il le tient en son lien :  
Maudit soit le cruel chien !*

*S'il voit que suyvons la voye  
Où la Foy nous meine droit,  
A fin que mieux y pourvoye,  
Sa robbe tourne à l'endroit  
Et se monstre homme de bien :  
Maudit soit le cruel chien !*

*Il parle doux comme soye,  
Pour oster de nostre esprit  
La Croix, ta seure montjoye,  
Qui nous meine à Jesus Christ ;  
Car il craint que l'on soit sien :  
Maudit soit le cruel chien !*

*Nouvelle invention vraye,  
Pour en remplir nostre cœur,  
Et de voir ne nous effraye  
La parole du Seigneur,  
Qui est tout nostre soutien :  
Maudit soit le cruel chien !*

*Il ne craint fors que l'on croye  
En Dieu seul parfaitement ;  
Car par la Foy Dieu fourvoye  
Son Royaume entierement,  
Avec Adam l'ancien :  
Maudit soit le cruel chien !*

*D'une ypocrisie vraye  
Ce chien se sçait revestir,  
Pour lier de sa courraye  
Ceux qui l'escoutent mentir,  
Croyant son devot maintien :  
Maudit soit le cruel chien !*

*Il n'espargne or ny monnoye,  
 Royaumes, biens ny honneurs,  
 Mais qu'il puisse pour sa proye  
 Arracher la Foy des cœurs ;  
 A chacun il dit : Tien, Tien :  
 Maudit soit le cruel chien !*

*Dire je ne vous pourroye  
 Ce qu'il fait pour decevoir,  
 Et moins celer ne pourroye  
 Qu'il n'ha force ny pouvoir  
 De nuyre à un Chrestien :  
 Maudit soit le cruel chien !*

---

AUTRE CHANSON.

Sus : *Trop penser m'y font amours.*

**P**ENSER en la passion  
 De Jesuchrist,  
 C'est la consolation  
 De mon esprit.

*Seigneur, quand viendra le jour  
 Tant désiré,*

*Que je seray par amour  
 A vous tiré,  
 Et que l'union sera  
 Telle entre nous  
 Que l'espouse on nommera  
 Comme l'espoux ?  
 Penser, etc.*

*Ce jour des nopces, Seigneur,  
 Me tarde tant,  
 Que de nul bien ny honneur  
 Ne suis content ;  
 Du monde ne puy avoir  
 Plaisir ny bien :  
 Si je ne vous y puy voir,  
 Las ! je n'ay rien.  
 Penser, etc.*

*Si de vostre bouche puy  
 Estre baisé,  
 Je seray de tous ennuys  
 Bien appaisé.  
 Baisez moy, acolez moy,  
 Mon Tout en tous,  
 Unissez moy par la Foy  
 Du tout à vous.  
 Penser, etc.*



*Essuyez des tristes yeux  
Le long gemir,  
Et me donnez pour le mieux  
Un doux dormir.  
Car d'ouyr incessamment  
Voz saints propos,  
C'est parfait contentement,  
Et seur repos.  
Penser, etc.*

---

## AUTRE CHANSON.

**C**HRIST a fait trembler l'Enfer,  
Du pis jusques à la simette.

*Il a bridé Lucifer,  
Christ a fait trembler l'Enfer,  
Il a bridé Lucifer  
D'une éternelle gourmette,  
Du pis jusques à la simette.*

*C'est pour plus nous eschauffer,  
Christ a fait trembler l'Enfer;  
C'est pour plus nous eschauffer*

*D'amour par Foy clere et nette,  
Du pis jusques à la simette.*

*Son bras est plus dur que fer,  
Christ a fait trembler l'Enfer.  
Son bras est plus dur que fer ;  
Nul contre luy ne se mette,  
Du pis jusques à la simette.*

*Les mauvais fera chauffer,  
Christ a fait trembler l'Enfer,  
Les mauvais fera chauffer,  
Au feu où le Diable il jette,  
Du pis jusques à la simette.*

*Dens les siens fera estouffer,  
Christ a fait trembler l'Enfer,  
Dens les siens fera estouffer  
De Lucifer la tempeste  
Du pis jusques à la simette.*

*Pour plus beau les estoffer  
Christ a fait trembler l'Enfer,  
Pour plus beau les estoffer  
En sa parée chambrette  
Du pis jusques à la simette.*

---

## AUTRE CHANSON.

Sus : *O l'espinette du bois,  
Mon amour la desire.*

**O** Toutpuissant, oy la voix  
Du cœur plein de martyre.

Par toy peché congnois,  
Qui à peché m'attire ;  
A grand' perdition vois  
Si tu ne m'en retire.  
O Toutpuissant, etc.

Defens moy par ton bois  
De l'infernal empire ;  
Car Pere te recongnois  
Meilleur que ne puis dire.  
O Toutpuissant, etc.

En ta parole crois,  
Je l'ayme et la veux lire ;  
Mais casse moy ceste noix,  
Pour la douceur eslire.  
O Toutpuissant, etc.

*Si par toy je pouvois  
Gouster ce que desire  
Je trouverois en la Croix  
Un triomphant empire.  
O Toutpuissant, etc.*

*De moy je ne sçaurois,  
Car je suis enfant d'ire;  
Cours vistement ceste fois  
A mon secours, beau sire.  
O Toutpuissant, etc.*

*O Roy de tous les Roys  
Devant qui je souspire,  
Rien que crier je ne fois :  
Ne me vueille esconduire.  
O Toutpuissant, etc.*

---

AUTRE CHANSON.

**A** DIEU, pour tout jamais A Dieu !  
En l'ignorance du matin,  
Sans voir du vray Soleil le jeu,  
De plaisir j'entre au Jardin

*Flein d'honneur et biens, à l'entour,  
 Pour jamais n'en fais retour.  
 Mais j'ay trouvé mort pour jeu.  
 A Dieu !*

*A Dieu pour tout jamais, A Dieu,  
 A Dieu pour tout jamais plaisir,  
 Qui met l'ame à damnation ;  
 A Dieu de tout bien le desir,  
 Qui donne tribulation ;  
 A Dieu d'honneur l'ambition,  
 Qui brusle le cœur comme un feu :  
 A Dieu !*

*A Dieu pour tout jamais, A Dieu !  
 A Dieu, je ne veux plus de vous,  
 N'autre plaisir ne veux avoir  
 Que l'union de mon Espoux ;  
 Car mon honneur et mon avoir,  
 C'est par Foy mon Tout recevoir,  
 Que ne dois laisser pour le peu.  
 A Dieu !*

*A Dieu pour tout jamais, A Dieu !  
 L'ame qui gouste le repous,  
 Le plaisir, le bien, et l'honneur  
 D'avoir pour Pere et pour Espoux*

*Son Dieu, son Christ et son Seigneur,  
Meurt en Adam ; et de bon cœur  
Luy dit, le chassant en tout lieu :  
A Dieu !*

*A Dieu, pour tout jamais, A Dieu !  
A Dieu, ne pensez revenir  
Dedens vostre vieille maison,  
Car il plaist à Christ s'y tenir,  
Sans la laisser nulle saison ;  
Il en est Seigneur par raison,  
Et vous a chassé du mylieu :  
A Dieu !*

---

#### AUTRE CHANSON.

**D**ESCENDONS *bas en nostre ame,  
Pour monter plus hautement.*

*Nous la verrons toute infame,  
Sibjette à mort et tourment ;  
Mettre la fault soubz la lame,  
Par aneantissement :  
Descendons.*

*Brulée soit dans la flamme  
Du saint Esprit purement,  
Qui tout son peché et blasme  
Couvrira d'un vestement.*

*Descendons.*

*De Christ duquel sera femme  
Jointe inseparablement,  
L'ame estant Rien, sera dame  
De Tout par son Tout, vrayment.*

*Descendons.*

*Car Tout en Rien crie et clame,  
Voire inenarrablement;  
Dieu par Foy Pere reclame,  
Qui l'exauce promptement.*

*Descendons.*

*Unissant le Rien qu'il ame  
En son Tout divinement,  
L'espouse se perd et pasme  
En son Tout joyeusement.*

*Descendons.*

*Dont gloire, honneur, bruit et fame  
Rend à Dieu incessamment.*

*Descendons.*

## AUTRE CHANSON.

**E**T courons sans esmoy,  
Où tant de biens l'on donne ;  
Et courons sans esmoy,  
Remplis de pure Foy :  
Nostre Pere celeste et hault  
A envoyé Christ son herault.  
Et courons.  
Crier, A l'assault, A l'assault !  
Armer de la Foy il nous fault.  
Et courons.  
Le cœur d'amour ardent est chauld,  
Pour prendre Paradis d'un sault ;  
Car sa mort plus que le ciel vault,  
Qui a couvert nostre default ;  
Rendant le Diable fin et caut,  
Impuissant comme un mort Crapaut,  
Au moins si Foy ne nous default.

---



## AUTRE CHANSON.

**A**ME tu n'es au chemin  
 Ny en la voye  
 De vraye felicité :  
 Dieu t'y convoye !

Ame, où vas tu sy soudain ? bis.  
 Je cours à plaisir mondain. bis.  
 C'est en vain ;  
 Car plaisir mondain est faux,  
 Tu te fourvoye,  
 Qui en tristesse et tous maux  
 Fine sa joye.

Ame, hélas, quel chemin tiens ? bis.  
 Tout droit aux terriens biens. bis.  
 Ce n'est riens.  
 Mais avarice le cœur  
 Sy fort guerroye,  
 Qu'elle le fait en douleur  
 Du Diable proye.

Où vas tu à grand roideur ? bis.  
 A l'ambition d'honneur ; bis.

*C'est erreur.  
Ambition trop blasmer  
Ne te pourroye :  
Son feu, en lieu d'allumer,  
Brusle et foudroye.*

*Ame, où vas par ces deserts? bis.  
Vois sçavoir par gens experts; bis.  
Tu te perds :  
Sçavoir aux lettres trouver  
Bien tost sçauroye,  
Si l'esprit bien esprouver  
En toy pourroye.*

*Où vas tu à sy grand pas? bis.  
Avec ces gens de là bas; bis.  
N'y va pas :  
Combien qu'ilz soyent merchez  
De noire croye,  
Orgueil les tient attachez  
De sa courroye.*

*Ame où vas tu, par ta foy? bis.  
Je vois à l'amour de moy : bis.  
Garde toy  
D'aymer ce que rien ne vault :  
Si tu sçavoye*

*L'amour et le don d'enhault,  
Seul l'aymeroye.*

---

## AUTRE CHANSON.

**V**RAY Dieu, qui reconfortera  
Ma povre ame, et qui l'ostera  
De la peur d'estre condamnée?

*Si son Enfer elle peult voir,  
Et son peché appercevoir,  
Justement se tiendra damnée.*

*Car se trouvant en chacun lieu,  
Comme un juge verra son Dieu,  
Qui la rendra plus estonnée.*

*Elle verra que ses bienfaits  
Devant Dieu sont ords et infects,  
Et la vie qu'elle a menée.*

*Pleine de mal, vuyde de bien,  
Souhaittera de n'estre rien,  
Et n'avoir jamais esté née.*

*Qui la delivrera du corps  
De ceste mort, où sera lors  
En trouble et douleur amenée?*

*Ce ne sera pas son bon sens,  
Ne sa raison ny ses cinq sens,  
Quand elle sera adjournée.*

*Ce sera Grace purement  
De Dieu par Christ, son vray amant,  
Qui pour luy l'a predestinée.*

*Cestuy seul la delivrera,  
Et sa Grace luy livrera  
Pour de tous biens estre estrenée.*

*Par Grace de calamité  
Sera mise en sublimité,  
Ainsi que Royne couronnée.*

*La douceur gousterá d'aymer  
Après avoir gousté l'amer.  
O heureuse et digne journée!*

---

## AUTRE CHANSON.

**A**SSEMBLONS nous, Chrestiens,  
 Creés de riens,  
 Esluz de Dieu par sa grace;  
 Reconnoissons ses grans biens  
 Qui sommes siens;  
 Et le louons sans fallace  
 En toute place,  
 Helas ! par tous moyens.

Louons nostre Createur,  
 Qui est dateur  
 De tous biens en abondance :  
 Louons nostre Redempteur  
 Et servateur,  
 Qui en nous fait residence ;  
 Que chacun dance,  
 Helas ! d'un joyeux cœur.

Toute la terre est à nous ;  
 Le ciel tant doux  
 Est nostre eternel repaire :  
 Tout est vostre entre vous  
 Puis que nous tous

*Avons Dieu pour nostre Pere ;  
Et Christ pour Frere,  
Helas ! vivant en nous.*

*Peché, Mort, Enfer, jadis  
Feurent hardis  
De nous assaillir et prendre ;  
Or sont ilz acouardis :  
Car Paradis  
Nous est donné, pour le prendre :  
Mais par entendre,  
Helas ! ses divins dits.*

*Par la Foy du Filz croyons  
En ce qu'oyons,  
Que dit la sainte Esriture.  
Par Foy Dieu en tous voyons,  
Où que soyons.  
Car chacune creature  
Est couverture,  
Helas ! de ses rayons.*

*Puis qu'en luy nous sommes un,  
Tout est commun ;  
Nous sommes son heritage :  
Voicy le temps oportun.  
Où tout chacun*

*Doit eslever son ouvrage  
A n'estre sage,  
Helas ! mais importun.*

*Or chantons matin et soir,  
Sans nous asseoir ;  
Dançons par joye immortelle ;  
Changeons en verd nostre noir,  
Et pour le voir  
Saillons en vie eternelle ;  
Car par son zele,  
Helas ! avons povoir.*

---

## AUTRE CHANSON.

**D**IEU, de son celeste creneau  
Regardant çà bas son troupeau,  
A dit à chacun Pastoureau ;  
Nul ne fourvoye,  
Pour mener Brebis au chasteau  
Je suis la Voye.

*Mes Brebis par nom je congnois,  
Qui tresbien entendent ma voix,*

*Merchées les ay de ma Croix,  
Douleur et peine :  
Et quand il me plaist quelque fois,  
J'en prens la laine.*

*Mais pour un povre habillement  
Je les revetz plus chaudement :  
Mon divin Soleil promptement  
Fais apparôistre ;  
Et les fais soubz ce vestement  
Nourrir et croistre.*

*De pluye et gresle en lieux tous  
Les garde, et des ravissans Loups ;  
Pour elles j'abandonne aux coups  
Mon ame et vie,  
Car de les mettre en repous  
C'est mon envie.*

*Si quelque mal ont à porter.  
Je les sçay bien reconforter :  
Si j'en voy nulle transporter,  
Qui se desvoye,  
Sus mon col la viens rapporter  
A bien grand' joye,*

*Je sçay bien mener mes brebis*



Aux fontaines et beaux herbis ;  
De mon pain, qui est blanc, non bis,  
    Les fais repaistre :  
Les agneaux sauve en mes habitz,  
    Les voyant naistre.

Mortes je les voy escorcher,  
Pour les reunir en ma chair :  
Je les fais menu destrencher,  
    Lors sont vivantes :  
Et en moy qui les ayme cher,  
    Sont triomphantes.

Amour me fait troupeaux garder,  
Et de tous maux contregarder,  
Amour les me fait regarder  
    D'un œil de frere ;  
Pour les conduire sans tarder,  
    A Dieu mon Pere.

Pastoureaux, mes bons serviteurs,  
Du troupeau soyez visiteurs,  
Et de ma Parole amateurs  
    Si douce et ample :  
Car des brebis et des Pasteurs  
    Je suis l'exemple.

---

## AUTRE CHANSON.

**M**AUDIT soit le Cuyder,  
Qui semble peu de chose,  
Et fait de nous vuyder  
La senteur de la Rose.  
Helas!

Tant se vient avancer  
En nous ignorans hommes,  
Qu'il nous donne à penser  
Que quelque chose sommes.  
Helas!

Ce Cuyder Estre là  
Fait en nom desir naistre  
De cecy et cela  
Vouloir, avoir, ou estre.  
Helas!

Cest aveuglé desir  
Par mensonge et promesse  
Engendre en nous plaisir,  
Qui se fine en tristesse.  
Helas!

*Biens, plaisirs, et honneurs,  
Qui sont les fruitz de terre,  
Desirons en noz cœurs ;  
Et voyla nostre guerre.  
Helas !*

*Et pour y parvenir  
Nous souffrons mainte peine ;  
Quand les cuydons tenir,  
Ce n'est que chose vaine.  
Helas !*

*Et ceste vanité  
Sy fort l'Esprit tourmente,  
Que la mondanité  
Mon ame mal contente.  
Helas !*

*Lors ne voyant en nous  
De nul bien apparence,  
Nous en courons trestous  
Après desesperance.  
Helas !*

*Sy cruel n'est le lieu,  
Ne sy grand le martyre,  
Que la bonté de Dieu*

*Soudain ne nous en tire.  
Helas!*

*Nous redonnant l'odeur  
De la Rose vermeille,  
Bruslant par son ardeur  
Cuyder, qui nous conseille.  
Helas!*

*Rose de Charité  
Confondz Cuyder damnable ;  
Unis par Verité  
L'image à son semblable.  
Helas!*

---

#### AUTRE CHANSON.

**H**ELAS! je languis d'Amours  
Pour Jesuchrist mon espoux :  
Filles, ames bien heureuses,  
De Jesuchrist amoureuses,  
Oyez mes piteux propous.  
Helas!

*Dites à l'Amy de mon ame,  
Que de sa divine Flamme  
La vueille brusler tousjours.  
Helas!*

*Et que rien ne veult pretendre,  
Que d'estre bruslée en cendre  
Par ce feu qui est sy doux.  
Helas!*

*Car l'ame en cendre brisée,  
N'est pas de luy desprisée,  
Mais receue à tous les coups.  
Helas!*

*Avancez, heureuses ames,  
Que par ces divines flammes  
Me face semblable à vous.  
Helas!*

*Dites luy qu'en sa presence  
Gist ma joye et ma plaisance,  
Mon espoir et mon secours.  
Helas!*

*Mon salut c'est voir sa face,  
Je ne vis que de sa grace ;*

*Pour Dieu avancez le cours.  
Helas !*

*Si j'ay après longue absence  
De sa veue jouyssance,  
Lors je seray en repouz.  
Helas !*

*Lors diray, d'Amour esprise,  
La chanson que j'ay apprise,  
Filles de Hierusalem.  
Helas !*

---

#### AUTRE CHANSON.

**P**OUR estre bien vray Chrestien,  
Il fault à Christ estre semblable,  
Renoncer tout bien terrien,  
Et tout honneur qui est damnable,  
Et la Dame belle et jolye,  
Et plaisir qui la chair esmeult ;  
Laisser biens, honneurs et amye :  
Il ne fait pas le tour qui veult.

*Ses biens aux povres fault donner  
 D'un cœur joyeux et volontaire,  
 Et les injures pardonner,  
 Et à ses ennemis bien faire ;  
 Laisser vengeance, ire et envie,  
 Aymer l'ennemy si l'on peult,  
 Aymer celle qui n'ayme mye :  
 Il ne fait pas le tour qui veult.*

*De la mort fault estre vainqueur,  
 En la trouvant plaisante et belle,  
 Voire et l'aymer d'aussi bon cœur,  
 Que l'on fait la vie mortelle ;  
 S'esjouyr en melancolie,  
 Et tourment, dont la Chair se deult ;  
 Aymer la mort, comme la vie :  
 Il ne fait pas le tour qui veult.*

---

AUTRE CHANSON.

**M**ON ame n'ha plus autre esgard,  
 Autre desir ny autre envie,  
 Fors de jouyr du doux regard  
 De la Verité, Voye et Vie,

*Car de son amour est ravie ;  
C'est son heritage et sa part,  
Dont nul bien ne cherche autre part.*

*Comme le cerf qui va courant,  
Mordz de la couleuvre vilaine,  
Au chauld du jour est desirant  
De trouver une eaue vive et saine,  
Ainsi à toy, vraye Fontaine,  
Qui tous bons cœurs vas attirant,  
Mon ame court en esperant.*

*Comme la nef fait son effort,  
Preste à perir par grand tourmente,  
De trouver le désiré port  
Où est le bien de son attente,  
Ainsi par amour vehemente,  
Mon ame desire la mort  
Pour jouyr du seur reconfort.*

*Comme le prisonnier captif,  
Qui n'ha que de mort apparence,  
Est par grand desir ententif  
De pourchasser sa delivrance ;  
Moy ainsi que n'ay esperance  
De vivre, que par le pain vif,  
Le desire d'un cœur naïf.*



*O Fontaine de Charité,  
 Rassasie de ton serf l'Ame ;  
 O port de salut, Verité,  
 Sauve la nef qui te reclame ;  
 O voye de tout homme et femme,  
 Donne au captif ta liberté ;  
 Par CHRIST qui seul l'a mérité.*

*Le doux regard de ton amour  
 Est un bien sur tous desirable :  
 Il tue l'Ame sans sejour ;  
 Et morte, à CHRIST la fait semblable.  
 O mutation delectable,  
 Quand Rien en son Tout fait retour !  
 Las ! avancez donc ce bon jour.*

---

AUTRE CHANSON.

**L**E grand desir d'aymer me tient ;  
 Quand de mon Dieu il me souvient,  
 Assez aymer ne le pourroye.

*Luy qui de tous est Createur,  
 Nous a donné le Redempteur,  
 Qui est la Verité et Voye.*

*Sa Verité nous monstre Dieu  
Tel qu'il est, Tout, et en tout lieu ;  
A fin qu'en luy sans doute on croye.*

*Sa Verité nous monstre à tous  
Que c'est moins que rien que de nous,  
Enfans d'Ire, et du diable proye.*

*Il est la Voye et seur chemin  
Droit et plein, plus qu'un parchemin,  
Où jamais nul ne se fourvoye.*

*Par ce chemin nous fault passer  
Et tous autres chemins laisser ;  
Sa croix nous y sert de montjoye.*

*Il est la Vie, qui la Mort  
Rend morte par puissant effort ;  
Et Enfer quant et quant foudroye.*

*Il fait en nous Adam perir  
Et l'Ame vivante mourir ;  
Puis nous resuscite à grand joye.*

*Et ceste Resurrection  
C'est nostre consolation ;  
Plus que dire je ne sçauroye.*

*Autre desir ne veux avoir,  
Fors que de gouster et sçavoir,  
Qu'il soit en moy, et qu'en luy soye.*

---

## CHANSON DE NOEL.

*Sur : Last qu'en dit-on en France  
Des gents de Luxembourg?*

**C**HANGEONS tristesse en joye  
Et en chant nostre dueil;  
A fin que mieux on croye,  
Ouvrons de l'esprit l'œil.  
Laissons ceste chaire morte,  
Qui tant nous desconforte  
Avec son vieil Adam :  
De vive voix et forte,  
Chantons à chasque porte  
Noël pour fin de l'an.

*Pour la fin de l'année  
A tous ceux qui ont Foy,  
Grace leur est donnée ;  
Car le tout puissant Roy  
En montrant sa largesse*

*Pour tenir sa promesse,  
A son peuple est venu :  
Laissons donques tristesse,  
Car chanter de liesse  
Tout fidele est tenu.*

*Resjouys toy, Nature,  
En ce jour tant heureux,  
Car de sa creature  
Dieu se monstre amoureux.  
Il luy donne sa grace,  
Et luy monstre sa face  
Soubz forme d'un enfant.  
Nature morte et lasse  
Sentant ceste efficace,  
Contre Mort se defend.*

*De prendre nostre cendre  
Le Filz n'a desdaigné ;  
Et pour tous blancs nous rendre,  
En sang il est baigné.  
En ce sang là nous sommes,  
Autant femmes comme hommes,  
Du tout renduz parfaitz ;  
Du peché et ses sommes,  
Nous en ostant les sommes  
Il a porté le faix.*

*Soubz la forme d'enfance  
Il nous vient visiter,  
Pour la morte innocence  
Et nous resusciter.  
Voyons sa petitesse,  
Suyvons le en sa bassesse,  
Ne nous estimans riens  
Fuyons orgueil, hauteesse;  
Prenons le pour adresse,  
Et nous serons des siens.*

*Si nous povons bien croire  
Ceste Nativité,  
Toute nuict laide et noire,  
Toute lascivité,  
Toute chose charnelle,  
Ainsi qu'une estincelle  
En rien retournera ;  
Et la lumiere belle  
D'une clarté nouvelle,  
Nous illuminera.*

*Et prenons pour exemple  
De luy porter honneur  
Celle qui est le temple,  
Du souverain Seigneur :  
Pas n'est la vierge folle*

Qui tout le monde affolle :  
 Car ceste cy a creu  
 En la sainte Parole  
 Du grand maistre d'eschole  
 Qu'elle a par Foy conceu.

Suyvons sa Foy parfaite  
 Aymant la verité,  
 Et prenons sans deffaite  
 Sa pure Charité.  
 Sa tresseure esperance,  
 Sa vierge continence,  
 Sa grand' humilité,  
 Sa tressage abstinence,  
 Sa prudence et constance,  
 Douceur, humanité.

Mettons donc sy grand peine  
 Que des grandes vertus  
 De ceste Souveraine  
 Nous soyons revestuz.  
 Mais mettons en memoire  
 D'en rendre à Dieu la gloire,  
 Ainsi comme elle a fait.  
 Il est nostre victoire ;  
 Car par luy nous fault croire,  
 Nostre ennemy deffait.

## SONNET.

*L'Esprit de Vie en corps de Mort mussé,  
Jette partout maintenant sa splendeur  
Par docte main de Royale grandeur  
En ce Thresor heureusement dressé.*

*Mon grand renom de long temps amassé,  
De mes beaux vers l'agreable rondeur,  
Et tout leur son semble à tous vain et dur  
Près de celuy qui est cy compassé.*

*Ainsi disoit Phœbus en s'esmayant,  
Et d'aise grand hautement s'esgayant,  
Voyant d'Esprit la Chair aneantir.*

*Peuple François, telles choses oyant,  
Et tout bon cœur de joye larmoyant,  
Font après luy la France retentir.*

*Amour demourra le maistre.*







SVYTE DES  
MARGVERITES  
DE LA MARGVERITE  
DES PRINCESSES,  
TRESILLVSTRE  
ROYNE  
DE  
NAVARRE.



A LYON,  
PAR IEAN DE TOURNES.

M. D. XLVII.

*Avec Priuilege pour six ans*

A TRESILLUSTRE ET TRESVERTUEUSE  
PRINCESSE

MADAME JANE, INFANTE DE NAVARRE,

M. SC.

*La Marguerite, où la celeste Aurore  
De ses couleurs print l'imitation,  
S'esclot icy en la perfection,  
Qui saintement ce Monde emperle et dore :*

*Et de la France ainsi le nom decore,  
Que par Chrestienne, et rare invention,  
Discours divins, et haulte affection  
Avec le Ciel la Terre en Dieu l'adore.*

*Dont du Soleil de ses vertus le lustre,  
Maugré le temps, illustrera tout aage  
Par eterneile et heureuse memoire,*

*A celle fin que vous, Princesse illustre,  
Estant Miroir de sa Royale image,  
Soyez aussi image de sa gloire.*



L'HISTOIRE  
DES  
SATYRES ET NYMPHES  
DE DYANE.

---

**L**E mal qui est l'absence de tout bien,  
Et qui se peult hors de tout nommer rien,  
Qui n'est créé ne fait : car le facteur  
De tout n'est point de mal et vice autheur ;  
Ce rien, lequel hors de tout fault vuyder,  
N'est plus qu'un vain menteur, et Faux Cuyder,  
Lequel produit un depravé desir  
Dessous l'esperoir d'un incongnu plaisir.  
Et n'ont Cuyder, Desir, ny esperance,  
Nul fondement, qu'aveuglée Ignorance.  
Ce mal icy, receu au cœur des hommes,  
Au plus profond ha engendré grands sommes  
D'inventions, moyens, subtilitez,  
Deceptions, feintes, habilitiez,

Pour parvenir au poinct jà pretendu,  
 Du bien, non bien, si bien feust entendu.  
 Dont le desir, par espoir, sans propos  
 Oste la paix de l'homme, et le repos.  
 Et si travail ha du commencement,  
 Ne pensez pas moindre en fin le tourment :  
 Car arrivé à la fin, où il pense  
 De tous ses maux avoir la recompense,  
 Son espoir vain, sans congé l'abandonne ;  
 Son fol desir tant de travail luy donne,  
 Qu'en lieu d'avoir grand' joye de sa prise,  
 Maudit le jour, l'espoir, et l'entreprise,  
 Comme verrez en la presente histoire :  
 Où je pretens paindre en vostre memoire  
 (Dames d'honneur) des hommes la malice,  
 Et leurs regrets, quand par vertu, leur vice  
 Est surmonté : joint aussi qu'ignorance  
 Du mal, couvert soubz honneste apparence,  
 Souvent deçoit celles qui n'ont appris,  
 Que prendre peult celuy, que l'on ha pris,  
 Et que vertu d'ignorance guydée,  
 En fin, des Dieux est bien souvent aydée.

Un jour trescler, que le Soleil luysoit,  
 Et sa clarté un chacun induysoit  
 Chercher les boys, hauls, fueilluz, et espais,  
 Pour reposer à la frescheur, en paix.



*Faunes des boys, Satyres, Demydieux,  
 Sceurent pour eux tresbien choisir les lieux  
 Si bien couverts que le chault en rien nuire  
 Ne leur pouvoit, tant sceult le Soleil luyre.  
 Sur le lict mol, d'herbette, espesse et verte,  
 Se sont couchez, ayans pour leur couverte  
 Une espesseur de branchettes, yssues,  
 Des arbres verds, jointes comme tyssues,  
 Et auprès d'eux (pour leur soif estancher)  
 Sailloit dehors d'un cristallin rocher  
 Douce et claire eau, tresagreable à voir,  
 Qui d'arroser le lieu faisoit devoir ;  
 Mais en voulant courir par les prairies,*

Gros Dyamans et riches pierreries  
 Luy faisoient tort, et à son cours injure,  
 Dont il sailloit d'entre eux si doux murmure,  
 Que les lassez du chault, par terre mis,  
 Furent soudain d'un tel somme endormis,  
 Que long repos, sous Cedres et Cyprès,  
 Leur amena un tel resveil après,  
 Que riz et jeux, dont ilz feirent assez,  
 Monstrerent bien qu'ilz estoyent delassez.  
 A ce resveil leur faim point ne tenterent,  
 Ne de l'eau pure ilz ne se contenterent,  
 Mais de fort vin, du far de Silenus,  
 Lors se sont paints ces Satyres cornus,  
 Dont la chaleur, qui brusloit leurs entrailles,  
 Entrepreneurs les feit de grands batailles :  
 Non contre Mars, pas n'ont la hardiesse,  
 Mais ouy bien contre la grand'Deesse  
 Dyane chaste, et contre ses pucelles.  
 Parquoy l'un dit qu'estre separé d'elles  
 En ces beaux lieux, en ce temps gracieux,  
 Pleins de plaisirs et biens delicieux,  
 Leur estoit mort et tourment importable.  
 Mais que nous est (disoyent ilz) profitable  
 D'estre sains, forts, abondans en tous biens,  
 Quand celuy seul sans lequel ne sont riens  
 Les autres tous nous default maintenant ?  
 A ce mot là, chacun incontinent

Cria : Il fault sans plus de temps attendre,  
 Ou par amour ou bien par force, en prendre.  
 Mais un vieillard tout gris, bien entendu,  
 Les ha fait taire, et leur ha respondu :  
 Enfans, amys, pensez à cest affaire,  
 Et ne cuydez chose legere à faire  
 De force user sur celle qui commande :  
 Car vous sçavez que Dyane la grande  
 Ha tel pouvoir que, si vous approchez  
 De son tropeau et la moindre touchez,  
 Son coup divin vous fera tost sentir,  
 Tant que trop tard viendra le repentir.  
 De les penser par voz vives raisons,  
 Par long servir, prieres, oraisons,  
 En fin gaigner jusqu'à mettre en oubly  
 L'honneur duquel leur cœur est anobly,  
 Vous perdez temps, car si bien sont apprises  
 Que par parole elles ne seront prises.  
 Mais il y ha une seule science  
 Pour decevoir, c'est d'avoir patience,  
 Dissimulant du tout l'affection  
 Que vous portez, et, par grand' fiction,  
 Fuir les boys ausquelz elles se tiennent,  
 Prez et ruisseaux où elles vont et viennent,  
 Sans plus les voir ne plus les pourchasser,  
 Et les laissant sans crainte prou chasser.  
 De voz costez, prenez voz passetemps

*A mille jeux, ainsi que gens contens ;  
 Et si de loing vous viennent regarder,  
 Reculez vous, laissez les hazarder  
 De s'approcher du lieu où, sous le jeu,  
 Pourront trouver (sans y penser) le feu  
 Qui peu à peu, par un desir d'ouyr,  
 Vous pourra bien d'elles faire jouyr.  
 Plus tost ne fut ce conseil recité,  
 Que chacun dit : Il ha dit verité.  
 Alors ont fait leur conjuration,  
 Mettans à fin leur conspiration,  
 Qu'un chacun d'eux feroit tout son devoir,  
 Par trahison, de vaincre et decevoir  
 Celles par qui leur force est impuissance  
 Et leur raison trop congne ignorance.  
 Or ont leurs cœurs (ce semble) contentez  
 D'estre remplis de faulses voluntez.  
 Le desespoir de jamais n'estre aymez  
 Les ha ainsi de fureur enflammez.  
 Il ne leur chault de faillir à leurs esmes,  
 Ayans du tout satisfait à eux mesmes ;  
 Et vont disant : Qui ne peut faire ainye  
 Jouysse donc de l'aymée ennemye.  
 Courans s'en vont, en remplissant les boys  
 De leurs chansons et tresplaisantes voix,  
 Que l'on oyoit jusques dela la préee  
 Où la Deesse estoit sur la vesprée*



*Venue au bort, et sous les verds Sapins,  
 Sous cabinets de flouris Aubepins,  
 Pour reposer son corps laz, s'estoit mise,  
 Et au mylieu de ses vierges assise,  
 En leur faisant de la chasse records,  
 Et du grand Cerf portant dixhuit cors,  
 Qu'elle avoit pris, leur disant qu'exercice  
 Estoit la mort de tout peché et vice ;  
 Les exhortant de si bien se garder,  
 Que le Soleil peussent bien regarder :  
 Car, sans rougir ny honte recevoir,  
 L'œil chaste et pur ne craint point de le voir,  
 Ny d'estre veu ny de luy ny du monde ;  
 Mais l'œil meschant dont le cœur est immunde,  
 Quand il se fault au cler Soleil monstrier,  
 Ne se peult tant couvrir ny acoustrer  
 Que verité ne luy paingne en la face  
 Le meschant cas qui son honneur efface.  
 En ce disant la main sous son chef mit,  
 Et en dormant les Vierges endormit.  
 Le grand travail leur causa un sommeil  
 Auquel nul bruit n'apporte le resveil ;  
 Car si profond estoit et si pesant  
 Que bruit ou son, feust il triste ou plaisant,  
 Ne l'empeschoit ; dont la plus travaillée  
 Estoit plus forte à estre resveillée.  
 Celles qui moins de labeur avoyent pris*

Furent plus prompts au resveil les esprits ;  
 Parquoy de cinq sur l'herbette estendues  
 Furent les voix plaisantes entendues  
 Des Dieux cornus, qui, rompans leur dormir,  
 Feirent leurs cœurs soudainement fremir,  
 Tant de la peur d'estre par eux surprises  
 Que du plaisir. Lors (comme mal apprises),  
 Le lieu heureux pour reposer laisserent,  
 Et au travail malheureux s'avanserent.  
 Du bout des boys les doux chants escoutans,  
 Veirent près d'eux les Satyres chantans,  
 D'elles si près que de peur s'arresterent.  
 Eux, les voyans, à fuyr s'appresterent,  
 Disans tout hault : Fuyons, Dyane est là.  
 Elles, ryans en entendant cela,  
 Creurent pour vray qu'auprès de leur maistresse  
 N'eussent osé leur faire ennuy ou presse,  
 Qui fait leurs pas en silence mouvoir,  
 Pour les cuyder tromper et decevoir.  
 Ce cuyder là fut d'eux mieux apperceu  
 Que ne fut pas d'elles le cœur deceu,  
 Dont en cuydant decevoir, les deceües  
 Dedens le pré bien avant sont yssues.  
 Eux, les voyans peu à peu approcher,  
 Se vont asseoir et les cordes toucher  
 Des instrumens et les Fleustes sonner.  
 Doubles Flageolz faisoient lors raisonner

Avec les voix, et, sans faire semblant  
 Des derobeurs, ilz vont les cœurs emblant.  
 Les cœurs, saisis de si plaisans accords,  
 Sans y penser approcherent les corps  
 De celles qui paravant eussent craint  
 De regarder un de ces Cornus paint.  
 Mais le plaisir, usant de sa puissance,  
 De leur danger leur osta congnoissance.  
 L'une disoit à l'autre : Retournez.  
 Où fuyez vous? Ilz ont le doz tournez;  
 Regardez les, nul d'eux ne nous regarde.  
 Approchons nous, d'avoir mal n'avons garde :  
 A leurs doux chants ilz sont trop amusez,  
 Et ne sont pas si folz, ny abusez  
 De nous toucher, car croyez qu'ilz ont crainte  
 De courroucer notre Dyane sainte.  
 Ilz sont meilleurs que nous ne les pensons.  
 Or escoutons leurs plaisantes chansons,  
 Oyez leurs voix, leurs diminutions;  
 Oyez des gens les fortes passions,  
 Oyez leurs voix, leurs accords, leur mesure.  
 Un jour icy un moment ne nous dure.  
 Pour mieux ouyr, chacune s'est assise  
 Dessus le pré, estimant à sottise  
 D'avoir tant craint et si long temps eu peur  
 D'un tel plaisir, qui ressuscite un cœur.  
 Et faisoit bien là chacune son compte

De ne laisser jamais plaisir pour honte.  
 Après avoir les chansons bien ditées  
 Sur le verd pré longuement escoutées,  
 Ces Dieux chantans, pensans leur gaing certain,  
 Dirent un son plus plaisant et hautain,  
 Et si treshault ilz ont sonné un bransle  
 Qu'une chacune en s'eslevant s'esbransle,  
 Et à danser toutes mettre se vont,  
 Montrans que point d'effroy ne crainte n'ont.  
 Sautans, dansans par excessive joye,  
 Nulle n'y ha qui son ennemy voye.  
 Eux qui n'ont rien perdu, pour leurs doux chants,  
 Des faux desirs de leurs cœurs tant meschants,  
 En les voyant plus près d'eux approcher,  
 Moins font semblant de les voir ny chercher.  
 O la douceur, ô la sagesse feinte !  
 O l'abstinence et bonté de contrainte !  
 O faux semblant, destruction des ames,  
 Qui sçavez bien seduire simples femmes !  
 Simplicité, d'ignorance conduite,  
 Souvent avez (sans y penser) seduite.  
 Où allez vous (povres vierges), hélas !  
 Voyez vous point que vous tombez ès laz  
 De ceux qui n'ont autre soing dens leurs cœurs  
 Qu'estre de vous et voz honneurs vainqueurs ?  
 Hélas ! où est Dyane vostre dame ?  
 Où est la peur d'acquérir d'elle blasme ?

*Levez en hault ceste veüe abaissée ;  
Voyez le lieu où vous l'avez laissée  
Des ennemys bien près et d'elle loing,  
Tard vous pourra secourir au besoing.  
Considerez comme à ce plaisant jeu  
Plaisir vous ha tirées peu à peu.  
Où est la peur des Satyres cornus ?  
Osez vous bien regarder leurs corps nuds ?  
Osez vous bien approcher leur repaire ,  
Ce que jadis vous n'eussiez osé faire ?  
Est mort en vous le chaste enseignement  
De vous garder solíciteusement  
De ces trompeurs, tant seulement d'ouyr  
Leurs plaisans sons, ne vous en resjouyr,  
Que si souvent Dyane la divine  
Vous exhortoit, et que d'œil ny de mine,  
Ne vous advinst de leur donner attrait ?  
Car dangereux en estoit le retrait.  
Tant bien vous ha d'Amour dit les merveilles,  
Et que plus tost ha gagné les oreilles  
Par un plaisir couvert d'honnesteté,  
Que l'œil n'estoit à l'oreille arresté,  
Et qu'en ayant l'œil et l'oreille ensemble,  
Il n'y ha cœur si chaste qui ne tremble.  
Que pensez vous ? irez vous plus avant ?  
Avez vous mis ainsi l'honneur au vent ?  
Las ! retournez et plus cy n'attendez,*

Et ceste voix de Dyane entendez,  
 De qui l'Esprit (en songeant) bien fort crie :  
 Las! retournez, mes filles, je vous prie.  
 Mais, tout ainsi qu'un corps yvré de vin  
 Ne peult juger rien qui soit de divin,  
 Ayant perdu voix, ouye et parole,  
 Ainsi advint à ceste bende folle,  
 Qui, sans ouyr ne penser rien de bien,  
 Ont approché de leur mortel lien.  
 Ces Dieux, voyans desja l'heure venue  
 Que chacun pense avoir s'amyé nue,  
 Cessans leur voix, ont tous jetté par terre  
 Leurs instrumens pour commencer la guerre.  
 Elles saultans n'ouyrent plus nul son,  
 Mais aux Cornus veirent changer façon,  
 Car leur douceur en rigueur fut tournée.  
 O la cruelle et piteuse journée!  
 Pour evader leurs mains pensent fuyr,  
 Eux en courant pensent d'elles jouyr.  
 Courir les fait le mal qui se doit craindre,  
 Suyvre les fait l'amour qui peult contraindre.  
 Crainte et amour font chacune leur course.  
 Helas! venez, Dyane, à leur recourse.  
 Vous estes loing, leurs ennemys sont près;  
 Despechez vous, venez y tout exprès.  
 Tous courent bien pour le commencement,  
 Mais la force est de durer longuement.

L'herbe trop haulte et la longue distance  
 Ayans perdu faveur et assistance  
 De vous, en qui ont mis tout leur espoir,  
 Leur ha osté toute force et povoir.  
 Ainsi s'en vont courantes et criantes,  
 Celles qui sont de Dyane priantes,  
 Et congnoissans leur corps n'estre assez fort.  
 Chacune crie au secours de la mort.  
 Droit au torrent grand et inevitable,  
 Où finissoit ce pré tant delectable,  
 S'en vont courant pour abreger leurs vies  
 Et n'estre point des ennemys ravies.  
 Venans au bort, gueres ne sejournerent,  
 Que bras et yeux vers le Soleil tournerent,  
 Luy presentant en lamentation  
 Et treshaults cris leur desolation;  
 Car leur courir, leur travail et leur peine  
 N'empeschoit point, ny leur faute d'alaine,  
 De dire au long à Dyane en plourant,  
 Ainsi que font femmes qui vont mourant :  
 Si nous eussions (ô Deesse sans vice)  
 Faily vers toy par certaine malice ;  
 Si dens noz cœurs fut le consentement  
 De n'obeïr à ton commandement ;  
 Si ceste amour de toy tant defendue ;  
 Y fust par nous contre toy descendue,  
 Si nous avons ce grand crime commis,

De nous renger devant tes ennemys ;  
 Si nostre cœur n'estoit de chasteté  
 Plein, net et pur, ainsi qu'il ha esté,  
 Les yeux vers toy nous craindrions de lever,  
 Sans te prier de nous vouloir sauver.  
 Mais, congnoissans que ta chaste rigueur  
 De ta douceur n'empesche la vigueur,  
 Nous t'appellons à ceste heure à nostre ayde,  
 Ne voyans plus en terre nul remede.  
 Si nous t'avons par folie offensée,  
 Qui fut plus tost mise en fin que pensée,  
 En eslongnant la place trop heureuse  
 D'auprès de toy (ô Dame vertueuse),  
 Nous confessons ce peché estre tel  
 Que meritons de toy tourment mortel ;  
 Duquel tourment ne te demandons grace :  
 Nous le voulons recevoir sur la place,  
 Ce que de toy voulons avant mourir.  
 Las ! ce n'est pas de noz corps secourir  
 De l'aspre Mort où les sacrifions ;  
 Mais c'est que toy, en qui nous nous fions,  
 Par ton honneur vueilles sauver le nostre,  
 Ne permettant que nostre mal plus oultre  
 Face son cours, mais arrester les pas  
 De ces meschans, qu'ilz ne nous prennent pas :  
 Dix mille mortz nous sont plus agreables  
 Que de tomber en leurs mains redoutables.



A ta bonté (dont sans cesse tu uses)  
 Nous supplions faire à toy noz excuses,  
 Et regarder que sommes ignorantes,  
 Icy, sans toy, comme brebis errantes.  
 En abaissant l'œil de ta grand'haultesse,  
 Voy qu'il n'y a en nous nulle finesse,  
 Et que le mal que n'avions esprouvé,  
 Avons plustot que bien pensé trouvé.  
 Las! comment peult un chaste cœur douter  
 Que soubz un chant plaisant à escouter  
 Soit tant de mal et de vice caché?  
 Qui penseroit que le cœur fust taché  
 D'aspre rigueur, ne voyant apparence  
 Que de douceur? Qui n'auroit esperance  
 De se garder et l'honneur et la vie  
 Devant ceux là où l'on ne void envie,  
 Ne signe aucun d'amour et de poursuite,  
 Plustot monstrans grand' nonchalance et fuite?  
 Qui eust cuydé l'amour au cœur de ceux  
 Qui de hanter Dames sont paresseux?  
 Qui eust douté avoir en leur cœur part,  
 Quand nous voyans s'enfuyoient autre part?  
 On dit que l'œil est du cœur messenger,  
 Et qu'au parler est le plus grand danger.  
 Ceste leçon avons bien retenue,  
 Et n'est jamais leur parole venue  
 Jusques à nous; et de nous regarder

*Se sont tresbien les traytres sceu garder.  
 Doit on fuyr n'estant point assailly?  
 Doit on juger un homme estre sailly  
 Hors de raison, sans avoir apparence?  
 Que peult juger innocente ignorance,  
 Quand le rebours de leur cruelle fin  
 Monstré nous ont? Et nostre cœur peu fin,  
 Pensant trouver auprès d'eux seureté,  
 Acquis n'ha rien que malheureuseté.  
 Cecy disant, ne nous voulons fier  
 Que noz raisons puissent justifier  
 Nostre piteux et malheureux affaire :  
 Car envers toy ne pretendons que faire  
 Humilier le regard de ton œil,  
 Et regarder par pitié nostre dueil,  
 Qui est si grand, si extreme et si fort  
 Que plus ne peult. O divin reconfort,  
 Nous sçavons bien qu'ignorance n'est digne  
 De nous couvrir ; mais ta bonté divine,  
 Par charité qui toutes autres cœuvre,  
 Effacera le mal de ton chef d'œuvre.  
 Nous ne voulons compter pour tous merites,  
 Sinon qu'à toy (encores trespetites  
 Et du tout riens) avons esté vouées.  
 Tu nous retins, dont nous fusmes louées :  
 Souviennetoy qu'à ce commencement  
 Tu nous nourris du laict tant doucement ;*

Et puis, ainsi que la force croissoit,  
 Ta douce main chacune repaissoit  
 D'herbe, de pain et chair viande forte,  
 En nous donnant tous habitz à ta sorte.  
 Si à noz corps tu as pourveu si bien,  
 Donnant travail et repos sans moyen,  
 Sans nous laisser par grand repos tomber,  
 Ny au travail extreme succomber,  
 A noz espritz as donné nourriture,  
 Bien congnoissant de chacun la nature :  
 Car des vertus que l'on doit adorer  
 Par toy n'avons nulle peu ignorer.  
 Toutes vertus sont peintes dens ton Temple;  
 En toy se peult de tout ce prendre exemple.  
 Bref nous avons de toy tout bien appris,  
 En qui tous biens sont encloz et compris.  
 Appris? Las! non; mais, ainsi qu'un festu  
 Retire à soy l'Ambre, ta grand' vertu,  
 Nous unissant à toy, nous rendoit telles  
 Que nous estions par ta grand' beauté belles,  
 Promptes à bien par ta grand' diligence,  
 Prudence ayant aussi par ta prudence;  
 Fortes en cœur, par le tien invincible,  
 Et tout pouvant par ton puissant Possible.  
 Ceste union de ta sainte presence,  
 Où tout honneur et richesse et plaisance  
 Trouvé avons, nous satisfaisoit tant,

Que de chacune estoit l'esprit contant.  
 O le malheur qui nous a separées  
 De la vertu dont tant fusmes parées,  
 Nous separans de ceste grand clarté,  
 Avons ainsi, comme un cœur escarté  
 Par un desert tenebreux et sans voye,  
 En te perdant, perdu repos et joye.  
 Las! les vertus que de toy recevions,  
 Et que de nous, comme de nous n'avions,  
 Nous feirent voir la separation,  
 Que rien, sinon participation  
 De ta bonté et grace tant requise,  
 Ne nous donnoit cette vertu exquise;  
 Et tout ainsi que lampe sans lumiere  
 On voit tourner en sa laideur premiere,  
 Ainsi de toy l'eslongnement nous fait  
 Voir que de toy venoit nostre proufit.  
 Avecques toy fusmes tresacomplis,  
 Hors d'avec toy sommes toutes remplies  
 Et de malheurs et d'imperfections;  
 Rien plus n'avons que les affections  
 De conserver le chaste et le pur nom  
 Dont nous, par toy, avons eu le renom.  
 Vueille nos piedz et noz corps secourir,  
 En nous donnant la force de courir  
 Jusques au lieu auquel chacune tasche,  
 Par dure mort, sauver son blanc de tache.

Nostre peché soit par toy pardonné,  
 Et prompt secours aux povres corps donné  
 Qui vont mourir pour observer ta Loy,  
 Car en toy gist nostre esperance et Foy.  
 Envoye (las!) ton bon et prompt secours,  
 En retardant leur impetueux cours!  
 Les voicy près, leurs haleines sentons;  
 Quasi leurs mains nous tiennent, que doutons,  
 Leurs boutz de pieds touchent à noz talons;  
 Ilz vont cent fois plus fort que nous n'allons.  
 Voyci le point, las! Dyane, venez,  
 Et en voz mains noz chastes corps prenez.  
 Tel fut leur cry, et si forte leur plainte  
 Que jusqu'au cœur de Dyane la sainte  
 Frappa le traict de miseration  
 Que luy tira leur desolation.  
 Parquoy son œil retourna promptement  
 Pour regarder leur peine et leur tourment.  
 Et, tout ainsi que la mere offensée  
 A chastier l'enfant s'est avancée  
 Et par fureur frappe sur luy grands coups,  
 Quand son enfant se vient mettre à genoux,  
 En confessant sa faulte sans excuse,  
 De grand' douceur après grand' rigueur use,  
 Tout ainsi feit Dyane : car soudain  
 De la fureur que Cerf, Sanglier ou Dain  
 Souloit chasser jusqu'au bout de leurs vies,

Voyant du Loup les cinq brebis ravies,  
 Ne peult souffrir aux ennemis la gloire  
 D'avoir sur rien du sien eu la victoire.  
 Premièrement sa colere s'esmeut  
 Dessus les cinq, que chastié elle eust  
 Bien asprement, si leur necessité  
 N'eust surmonté leur grande cecité :  
 Car en voyant leur orgueilleuse audace,  
 Qui leur avoit fait eslongner la place  
 Où commandé leur estoit le sejour,  
 Pour le travail pris le long de ce jour,  
 Ainsi parla : O Cuyder, tu affoles  
 Par ton orgueil le cœur des povres folles.  
 Las ! en pensant, sans moy quelque chose estre,  
 Pensent leur cœur de toute vertu maistre;  
 Cuydans sans moy avoir telle puissance,  
 Et de tout bien et mal la congnoissance;  
 Cuydans avoir de resister pouvoir,  
 Cuydans avoir la prudence et sçavoir  
 Pour se garder. et seules cheminer ;  
 Cuydans les maux advenir deviner;  
 Les devinant, cuydans y mettre l'ordre  
 Se bien que nul n'y peust trouver que mordre ;  
 Cuydans sans moy estres bonnes et sages  
 Et se garder de tous mauvais passages,  
 En ignorant qu'elles sont moins que rien,  
 Et que leur sens, leur grace et leur maintien

N'estoit, sinon qu'une chacune unie  
Estoit à moy, et que ma compaignie  
Je remplissois des biens qui sont en moy;  
En elles non, fors quand amour et foy  
Avecques moy les rendoit toutes unes,  
Participans en toutes mes fortunes,  
En tous mes biens, en toutes mes vertus,  
Tant que jamais ne furent abbatuz  
De mon fort arc Cerf, Ours ne Leopard,  
Que comme moy elles n'y eussent part :  
Car tout mon bien, mes vertus; ma puissance,  
Tant qu'ell' ont eu à moy obeissance,  
Sans rien sentir d'elles, vivre voulu,  
Sans rien avoir refusé ny tollu,  
Leur ay donné et rendu sy commun  
Qu'elles et moy par amour n'estions qu'un.  
Par ce Cuyder, par qui se sont senties  
Telles que moy, hors de moy sont sorties.  
Il n'a tenu à leur dire souvent  
Que ce Cuyder estoit moins que le vent;  
Il n'a tenu à faulte de doctrine,  
De bons propos, d'exemple et discipline,  
Qu'avecques moy demeurées ne sont;  
Mais mon parler retenu elles n'ont.  
Ce Cuyder là semble un mal sy petit  
Que ce n'est riens; mais petit à petit  
Se fait sy grand que l'on congnoit à l'œil

*Que c'est le chef de tout peché qu'Orgueil,  
 Par ce Cuyder estre vierges parfaites,  
 En s'eslongnant de moy se sont defaictes,  
 Non entendans que leur perfection  
 Ne venoit pas de leur condition.  
 Helas ! pensez quelle melancolie  
 Je pensois lors, regardant leur folie,  
 De loing les voir Cuyder les pourmener  
 Parmi ce pré et peu à peu mener  
 Dedens les laz jà tenduz pour les prendre,  
 Soubs un plaisir d'escouter et apprendre  
 Les plaisans chants et les mots gracieux  
 Dont le desir meschant et vicieux  
 Des ennemys estoit si bien caché  
 Qu'on estimoit à vertu le peché.  
 Quel tremblement soudainement m'esprit,  
 Quelle fureur dedens mon cœur se prist,  
 Voyant faillir ainsi ma nourriture,  
 Voyant perir ainsi ma creature !  
 Mon cœur esmeu par elle et par amour  
 Me cuyda lors forcer de faire un tour,  
 C'est de tirer de mes flesches contre elles,  
 Rendant mes mains maternelles cruelles,  
 Les preservant par un soudain trespas  
 Du prochain mal couvert de doux appas.  
 Mais mon amour tant vertueuse et haulte,  
 Qui ne se rend subjette à nulle faulte,*



Me retiroit la main qui jà la flesche  
 En l'arc tenoit pour faire en leur cœur bresche,  
 Considerans qu'il n'estoit pas mestier  
 De promptement ainsi les chastier  
 Et que trop mieux valoit dissimuler,  
 En les laissant à leur vouloir aller,  
 A celle fin que par experience  
 Peussent venir à la vraye science  
 De voir que peult un Cuyder vain et faux,  
 Par aucun temps de malheur et de maux,  
 Deliberant priver ces malheureuses  
 De leur malheur, les laissant langouereuses,  
 Leur deniant toute faveur de moy.  
 Ce que n'ay fait; mais, voyant leur esmoy,  
 Leur dueil, leur plaint, leurs soupirs et leurs larmes,  
 Leur grand douleur, leurs crys, leurs piteux termes,  
 Leur seul espoir en ma grande puissance,  
 Et de leurs maux la vraye congnoissance,  
 J'oy que chacune en m'invoquant m'adjure,  
 Par ma bonté. Je ferois donc injure  
 A la bonté qui se fait appeller,  
 Si au secours je l'empeschois d'aller.  
 Ceste bonté par moy d'elles congneue,  
 Voire par moy dens leurs cœurs retenue,  
 Leur fait sentir qu'en moy est leur recours.  
 Ceste bonté m'esmeult à leur secours,  
 Recongnossant en elles mon ouvrage

Que j'ay tousiours de parfaire courage :  
 Car mon honneur est mon don couronner  
 En quelque lieu qu'il m'ayt pleu m'adonner.  
 Donné leur ay ce que garder je veux.  
 Si elles ont osé faillir leurs vœux,  
 Faillir ne veux à ma grande bonté,  
 Par qui tout mal par le bien est dompté.  
 Je voy leurs piedz de courir agravez,  
 D'elles si près les meschants despravez,  
 Que les cheveux d'elles souvent ils touchent,  
 Las! peu à peu qu'à terre ne se couchent.  
 Leur cœur leur fault, leur alaine se pert,  
 Le poulx leur bat, la sueur leur appert  
 Comme ruisseaux tout le long de leur corps.  
 Rien plus ne font, fors qu'en piteux records,  
 Crier à moy, qui ne puis plus porter  
 Ceste douleur sans les reconforter.  
 Si je permets qu'elles meurent en l'eau,  
 Tant est le corps d'une chacune beau  
 Que j'aurois peur qu'après mort abusassent  
 De leur beauté, et que d'elles usassent  
 Mes ennemys, dont la fureur est telle  
 Que par la Mort ne peult estre mortelle.  
 Je ne veux point que corps à moy vouez  
 Soient prestez aux meschans, ni louez.  
 Si chastes sont vivantes preservées,  
 Chastes seront après mort conservées.

Souffrir ne veux pour nulle passion  
 Ce qui est mien souffrir corruption.  
 Par quoy je veux, et arreste, et ordonne,  
 Que pour jamais cette grace leur donne  
 Que leur esprit avec le mien uny  
 Soit à toujours sans en estre banny.  
 Ce qui est un ne se peult diviser,  
 Quoy que l'œil sot ayt cuydé adviser.  
 Ce qui estoit en elles immortel  
 Aussi en moy à jamais sera tel.  
 Mais pour donner au corps punition,  
 Sauvans l'honneur pour leur contrition,  
 Soudain les veux en saules transformer,  
 Sans porter fruit qui soit doux ou amer,  
 Auprès des eaux et au bout des prairies  
 Où elles ont eu tant de fascheries.  
 Si leur beauté a fait les sots pecher,  
 Ilz la verront devant leurs yeux cacher.  
 Si leur desir les a fait inconstantes,  
 Je les feray pour jamais demeurantes  
 En un seul lieu, regardant les rivieres,  
 Comme pleurans leurs façons trop legeres.  
 Ainsi sera leur peché satisfait,  
 Et le Cuyder des ennemys deffait.  
 Ainsi sera pour toutes ceste exemple.  
 Ainsi feray punition tresample  
 Des ennemys, qui point ne jouyront

De leur desir et ne s'esjouyront  
 D'avoir de moy ne des miennes rien eu,  
 Fors le Cuyder dont chascun est deceu.  
 Arbres tresdurs pour dames trouveront,  
 Voire et du fruit jamais ne gousteront :  
 Car vierges sont sans porter fruit d'enfans.  
 De porter fruit à jamais leur defens,  
 A celle fin que leur virginité  
 Soit en memoire : elles l'ont merité.  
 Et cest honneur, qu'en nul temps ne mourra,  
 En moy tousjours par elles demourra.  
 Sy tost n'eut dit la Divine Puissance  
 Le dernier mot de sa juste sentence,  
 Que trouvé ont les cinq Nymphes le bort  
 Du grand torrent pour recevoir la Mort ;  
 Ayans les bras levez pour s'y jetter,  
 Desirans biens et plaisirs rejeter  
 Pour eviter par Mort toute infamie.  
 Des Dieux ardans chacun d'eux tient s'amyé,  
 Bien les cuydans de la Mort engarder,  
 Et avec eux les tenir et garder,  
 Pour en jouyr comme de preis acquis  
 Par grand labeur, tant aymé, tant requis,  
 Tant désiré, et par si longue espace  
 Qu'à bien peu près chacun d'eux n'en trespasse.  
 Entre leurs bras cuydent ferme tenir  
 Le plus grand bien qui leur peust advenir.

Elles contre eux se mettent en defence ;  
 Eux , ne craignans faire à leurs corps offense ,  
 Prendre les vont, et si fort embrasser  
 Que d'embrasser ne se pouvoient lasser.  
 Ilz sont transis et quasi morts de joye,  
 Il ne leur chault qui les oye ou les voye :  
 Or ont ilz bien la fin de leur desir,  
 La voix leur pert par excessif plaisir.  
 Mais, tout soudain bruslans par grand chaleur,  
 A la blancheur virent changer couleur ;  
 Et la douceur de la chair en rudesse  
 Tournée fut, dont soudaine tristesse  
 Leurs cœurs saisit, voyant la blanche chair  
 Perdre couleur, s'endurcir et seicher.  
 Si que, cuydans les mener hors de là,  
 Feirent effort les tirer; mais cela  
 Rien ne servit, car leurs piedz arrestez  
 A cheminer ne furent apprestez :  
 Les convertir en racine sentirent,  
 Les bras aussi en branches tourner virent.  
 Lors de serrer et redoubler leurs forces ;  
 Mais dens leurs bras ne tindrent rien qu'escorces.  
 Dont vers le hault, pour le cœur appaiser,  
 Cherchent leur face et les cuydent baiser.  
 Ce fut le pis : car pour la bouche douce  
 Et les yeux verds ilz ne trouvent que mousse,  
 Dont il saillit une voix foible et lente,

*Telle que peult de personne dolente,  
 Disant : Meschans importuns amoureux,  
 Or demeurez à jamais malheureux,  
 Nous en allons à Dyane contentes,  
 De noz vainqueurs en la fin triomphantes.  
 Et, crians hault, luy dirent grans mercis.  
 La voix cessa. Eux, demeurans transis  
 Et demy morts, ont changé leurs esbas  
 En pleurs et cris, regardans hault et bas  
 S'il se peult rien en elles voir d'humain.  
 Las! trouvé n'ont teste, corps, pied ne main,  
 Qui encontre eux ne se soit endurcy.  
 O leur Cuyder, secourez les icy,  
 Qui, sur le poinct de recevoir loyer  
 De leur travail, ne les povez payer  
 Que du rebours de toute leur entente,  
 Après si longue et si penible attente.  
 Où est, Cuyder, vostre ferme promesse  
 Qui leur causa ce trop de hardiesse?  
 Où est, Cuyder, l'amy que pensoit  
 Avoir chacun si tost? Quoy que ce soit,  
 De toy ne peult sinon Cuyder saillir,  
 Qui fait les folz en qui tu es faillir.  
 Cuyder avoir leur donne grand repos,  
 Cuyder n'avoir leur fait changer propos.  
 Cuyder tenir les faisoit hault chanter,  
 Cuyder laisser les fait mal contenter.*

Cuyder en fin acquerir leur amy  
 Leur fait sonner Flageolz et Chalemye,  
 Cuyder avoir leurs amyes perdues  
 Fait que ruisseaux de larmes espandues  
 Jettent leurs yeux, et leurs crys font tel vent  
 Que renverser font leur arbre souvent.  
 O fol Cuyder, on voit bien vostre effect,  
 Que de rien rien est engendré et fait!  
 Que ferez vous, Satyres importuns,  
 Qui desprisez les sages oportuns,  
 Qui par amour gaignent l'amour des cœurs,  
 Dont par amour ilz en sont les vaincqueurs?  
 Las! apprenez que, si leur cœur n'est pris,  
 Et par amour mis en un les espritz,  
 Il perd le temps qui le corps pense avoir.  
 Ce Cuyder là ne fait que decevoir,  
 Et là ou plus pense trouver le fol  
 Le corps aisé et le cœur foible et mol,  
 C'est là où plus le cœur et le corps pur  
 Par chasteté s'endurcit comme un mur.  
 C'est le vray point où l'amour de la gloire  
 Fait acquerir à la vertu victoire:  
 Car chasteté n'est jamais approuvée,  
 Si elle n'est du contraire esprouvée.  
 Cherchez l'amour vertueux et honneste,  
 Et vous ferez honorable conquete,  
 Ou autrement tousjours vous adviendra,

Comme il ha fait, quand Cuyder vous prendra.  
 Pourquoi icy, Satyres, sejournez?  
 Pourquoi ainsi honteux ne retournez?  
 Je sçay que c'est, vous craingnez les moqueurs,  
 Qui vous diront : Où vont les gens sans cœurs?  
 Où est la peau du Lyon? où la teste  
 De ce grand Cerf dont on fait si grand feste?  
 Où est de l'Ours la redoutée patte?  
 Du Léopart, du Chat sauvage ou Chatte,  
 Qui vous faisoit courir si promptement,  
 Pour n'apporter un seul enseignement?  
 Si celle là que chacun loue et prise  
 Chassée avez, monstrez nous vostre prise.  
 Et si le corps n'en rapportez tout nud,  
 Monstrez au moins comme à vous n'ha tenu.  
 Apportez nous la guymple ou la seinture,  
 Que nous puissions juger par conjecture  
 Qu'il n'ha tenu à faire bon devoir  
 Que n'ayez eu ce que vouliez avoir.  
 Mais vous n'avez riens de quoy vous vanter,  
 Dont conseiller veux, pour vous contenter,  
 Voz corps jeter en ce ruyseau courant,  
 Pour effacer voz hontes en mourant.  
 Las! de noz ditz ilz ont fait peu de compte.  
 Cuyder par mort ne veult couvrir sa honte,  
 Elle promet qu'en fin auront honneur.  
 Le prometteur n'est icy le donneur.



Lors par orgueil dirent : A qui tient-il?  
Avons-nous eu faute de cœur gentil?  
Si nous avons failly quand à les prendre,  
Failly n'avons au moins à l'entreprendre,  
Failly n'avons à force et diligence :  
Car, sans avoir aucune intelligence  
A elles cinq, ne pouvons faire plus.  
Or sommes nous de nostre espoir forcluz ,  
Chacun n'a pas eu le bien qu'il cuydoit ,  
Puisque fureur sans amour nous guidoit.  
Bien facile est de prendre reconfort,  
Femmes assez nous trouverons au fort ;  
Mais, si l'amour noz cœurs eust contentez,  
Plustost à mort se fussent presentez  
Que vivre après perte si desplaisante.  
Mort ou amour à l'avant est duysante.  
Nous qui n'avions riens que nostre plaisir,  
N'avons tourment, fors que nostre desir  
N'est mis à fin, dont la fureur portons  
Dedens noz cœurs, que si fort nous sentons  
Que du despît qui tant les vient grever  
Bien peu s'en fault qu'on ne les voit crever.  
Mais nonobstant semblant nous n'en ferons,  
Et leurs rameaux par force arracherons  
Pour emporter chapeaux à noz amys,  
Qui, les voyant dessus noz testes mis,  
Nous cuyderont dignes de quelque gloire,

Et qu'ayons eu honorable victoire.  
 Par ce Cuyder, nous cuydons satisfait  
 Le tresgrand tort que Cuyder nous ha fait.  
 Et si dirons tout hault et en tous lieux :  
 Mieux eussions fait, n'eussent esté les Dieux.  
 Mais si par eux l'un de nous est contraint  
 De dire vray, et n'estre fin ne feint,  
 Dire povons : Cuyder nous fait pretendre  
 Chasse honorable, et sur le point de prendre  
 Corps, corne, pied, dents, ongle, chair et peau,  
 Rien n'avons eu que ce povre chapeau.  
 C'est tout le bien qu'avons pu acquerir  
 Du fol Cuyder qui nous ha fait querir  
 L'amour du cœur par tourmenter le corps ;  
 Mais cest amour qui ne gist qu'au dehors  
 Avons si mal requise et pourchassée,  
 Veu qu'elle estoit par Dyane enchassée,  
 En corps mortelz si pleins d'honesteté,  
 Que nous n'avoñs d'elles rien conquesté  
 Fors temps perdu et rigoureux reffuz,  
 Parquoy portons, ainsi que gens confuz,  
 Ces chapeaux verds, dont à jamais prendront  
 Nostre façon les amans qui perdront  
 Soit par courroux, par mariage ou mort,  
 Leur belle amye ou à droit ou à tort.  
 Et la couleur, qui en est grise et verte,  
 Demonstrera le travail de leur perte,

Et le despit qui fait travail durer.  
 Or nous faut il ceste honte endurer,  
 De noz labeurs n'emportans seulement  
 Fors le loyer d'un importun amant.  
 Lors (comme gens qui desesperez sont)  
 S'en vont cherchant l'obscur et le profond  
 De la forest, et leur dueil lamentable  
 Parachever en lieu inhabitable,  
 Entre rochers, cavernes, baricaves,  
 Ceux qui jadis feirent si fort les braves,  
 Cuydans cacher leur cuyder et leur honte,  
 Tant qu'oncques puis d'eux n'ouys un seul compte ;  
 Mais tout ainsi comme je l'entendis,  
 De mot à mot, ma Dame, le vous dis,  
 Et vous sçavez que lors vous pleut me dire  
 Et me prier de la vouloir escrire :  
 Ce prier là, qui m'est comma ndement,  
 Ha fait la fin et le commencement.  
 Puis que je sens d'obeïr satisfait  
 Le mien desir, je dy que j'ay bien fait.  
 Si faulte y ha, qui payera l'amende,  
 Ou celle là qui telle œuvre commande,  
 Ou celle qui obeït sans excuse ?  
 Vous donc, ma Dame, envers laquelle j'use  
 Tant seulement de vraye obeïssance,  
 Et qui sçavez quelle est mon impuissance,  
 Devez porter le mal que je merite,

*Et Marguerite excuse Marguerite.  
Il me suffit et seray bien contente,  
Mais que croyez vostre treshumble tante  
N'estre jamais de vous obeïr lasse,  
Et la tenir en vostre bonne grace.*





EPISTRE  
DE LA ROYNE DE NAVARRE  
AU ROY FRANÇOYS SON FRERE

---

**L**E serviteur, fidele renommé,  
Des anciens Pere de Foy nommé,  
Avant qu'il eust de son obeïssance  
Donné à tous exemple et congnoissance,  
Trois hommes vit, et un seul adora ;  
Car Dieu en tous congnut et honora ,  
Croyant pour vray son Dieu trespuissant estre  
De l'Ange et l'homme la substance et l'estre.  
Avant ces deux grans effectz de sa Foy,  
Dieu le tira à luy et hors de soy,  
En luy monstrant du Ciel les choses belles,  
Luy commandant de nombrer les estoilles,  
S'il luy estoit possible de ce faire.  
Mais sachant bien que c'estoit un affaire

Où l'œil et sens de l'homme est impuissant,  
Il luy jura, non que par mille ou cent  
Multipliroit sur terre sa semence,  
Mais par sa grande et puissance et clemence  
Aux estoilles que l'on peult au Ciel voir,  
Et dont le nombre nully ne peult sçavoir,  
Feroit ainsi sa semence semblable,  
Et comme aux grains du petit menu sable  
Qui est aux borts de ceste Mer tant grande.  
Abraam lors, sans luy faire demande  
Comme se peult faire chose impossible  
Ny concevoir ce qui est insensible,  
Creut fermement à sa seule parole,  
Par vive Foy, qui n'est vaine ny fole,  
Et il luy feut réputé à justice.  
Par ceste Foy fait à Dieu sacrifice  
Non de son filz, de son corps, de ses biens,  
Mais de son cœur, mettant du tout à riens  
Sa volonté, son sçavoir, sa raison,  
Les captivant soubz divine prison,  
Sacrifiant Cuyder, desir, envie,  
Ne congnoissant avoir Estre ne vie,  
Sinon Dieu seul, lequel, en se voyant  
Image vif dens le cœur du croyant,  
Dit et promet qu'il vouloit estre amy  
De ses amys, et aussi ennemy  
Des ennemys de luy et de sa race,

Qu'il avoit prins en son amour et grace ;  
Et beniroit ceux qui le beniroient,  
Et maudiroit ceux qui le maudiroient ;  
Mettant à riens les ennemys par guerre,  
Luy donneroit leur desirable terre.  
Voila l'accord du puissant Createur  
Avec un bon fidele serviteur,  
Que je lisois dedens mon Hermitage,  
Pensant en moy le bien et l'avantage  
Qui par la Foy est donné au croyant.  
Puis d'autrepart, en mon Esprit voyant  
De mon Seigneur et mon Roy la Foy vive,  
Envers son Dieu sa charité naïve,  
Me sembla voir le second Abraam,  
Qui vray David s'estoit monstré l'autre an,  
Executant les batailles de Dieu,  
Et Dieu pour luy bataillant en tout lieu ;  
En maudissant par ruine et par honte  
Ses ennemis, tant que nul n'en tient compte.  
Ce que l'on voit par le compte Guillaume,  
Lequel servant le Roy et son Royaume  
S'estoit fait riche, craint et fort estimé ;  
Mais maintenant fuitif, povre et blasmé,  
Peult bien penser dont son honneur venoit,  
Qui riche, heureux et craint le maintenoit.  
Voila comment du Dieu de Paradis  
Les ennemis du Roy sont tous mauditz ;

*Dessus lesquelz il luy donne puissance,  
Et de leurs biens et terre jouissance.  
Que ses amys sont beneis ! je pensois,  
Qui ce peult veoir ? veu que les Ecossois  
Contre un tel Roy que le Roy d'Angleterre  
Ont eu povoir de soustenir la guerre,  
Et sont unis tous soubz l'obeïssance  
De celle là qu'est venue de France,  
Congnoissans bien qu'estans au Roy uniz,  
Seront de Dieu et gardez et beneiz.  
Puis je faisois par ce Royaume un tour,  
Pensant à ceux qui ont au Roy amour ;  
A ceux aussi qui, par ingratitude,  
A bien l'aymer n'ont mise leur estude.  
Les uns voyois contens, sans cesser rire,  
Autre crever d'ennuy, d'envie et d'ire :  
Qui me fait lors juger pour tout certain  
Que vous, mon Roy et Seigneur souverain,  
Estiez de Dieu le Christ, l'aymé, l'eslu,  
Comme Abraam et David, que j'ay leu.  
Je m'arrestay contemplant ce passage ;  
Mais tout soudain viz venir un message  
Qui confirma ma contemplation,  
Me declarant la consolation  
De vous, de nous, du royaume et de tous,  
Par nouveau fruit désiré de nous.  
Soudainement autre chose ne fiz*



*Que vostre lettre ouvrir, et quant un Filz  
Je viz escrit, je convertis le lire  
A louer Dieu, à plourer et à rire.  
Un Filz, un Filz! ô nom dont sur tous noms  
Tresobligez à Dieu nous nous tenons,  
Le Filz du Filz du Pere tresheureux,  
Enfant qui rend les ennemys paoureux,  
Filz qui apporte en France un double cœur,  
Pour estre Filz du Filz du grand Vainqueur,  
Filz beaucoup plus désiré qu'esperé,  
Le reconfort du cœur desesperé;  
Felicité du grand Pere qui voit  
Filz de son Filz, que désiré avoit;  
Filz apportant au grand Pere jeunesse,  
En retardant par joye sa vieillesse :  
Car aussi tost que devant ses yeux vint,  
Ses quarante ans retournerent à vingt.  
O Filz heureux, joye du jeune Pere,  
Souverain bien de la contente Mere;  
Heureuse Foy qui, après longue attente,  
Leur as donné le fruit de leur pretente;  
Filz en noz cœurs receu et embrassé,  
Dont l'œil de Corps et d'Esprit n'est lassé  
Te regarder en ce monde naissant.  
Filz que chacun François va benissant,  
Le bien venu tu es, car tu apporte  
A nostre Roy le bien qui le conforte*

*Des grans ennuis qu'il a euz plus qu'assez,  
Qu'en te voyant il tient pour tout passez,  
Car sy grand est ce don de Dieu donné,  
Que tout ennuy doit estre abandonné.  
Et quant à moy, Monseigneur, en voyant  
Vostre esriture et vostre voix oyant,  
Qui me promet que parfait le tenez  
Quant à beauté, et qu'il ha bien grand nés,  
J'ay tel plaisir et telle aise receue,  
Que si plus grande en le voyant j'eusse eue,  
La vie m'eust failly à ce besoing,  
Dont mon malheur m'est heur d'en estre loing.  
Si de beauté et du nés vous ressemble,  
Si fera il de voz vertus ensemble;  
Et sera tel, qu'en vivant vostre vie  
Allongera : et quand, par sainte envie,  
Après cent ans donnerez vostre esprit  
A l'union de Dieu par JESUS CHRIST,  
Dedens ce Filz tout fait à vostre image  
Demourrez vif, vivant vostre lignage;  
Et Dieu vivant en vous, qu'il aymera,  
Dieu de François tousjours se nommera,  
Dieu de Henry et Dieu du petit Tiers,  
Lequel François nommerez volontiers :  
Car vostre Foy en leurs deux cœurs empreinte  
Fera leur ame à vostre exemple sainte.  
Ce Dieu tout bon de sa condition,*

*Multiplira sa benediction  
En accroissant par sa grande clemence  
En peu de temps sy fort voire semence,  
Que seulement le Royaume de France  
N'en sera plein, comme j'ay esperance,  
Mais en sera toute terre couverte,  
Et par leurs mains la Sainte recouverte.  
Alors sera la Foy toute plantée,  
Et sainte Eglise saintement augmentée ;  
Un seul Pasteur et seule bergerie  
Sera lors veu en vraye confrairie.  
Le Seigneur Dieu, qui ainsy l'ha promis,  
Y a desja bon commencement mis.  
En vous il a commencé l'edifice,  
Et ne fera aux vostres moindre office.  
Assez peuvent juger tous bons espritz,  
Veue que par vous a tel fondement pris  
Qu'aussi de vous, voire infaliblement,  
Rendra parfait son tressaint bastiment,  
Auquel il veult à jamais regner Roy,  
Ainsi qu'il fait en vostre cœur par Foy.  
Et s'il vous plaist, Monseigneur, de sçavoir  
Plus largement il vous plaira de voir  
Et d'escouter celuy qui le m'a dit,  
En luy donnant, s'il vous plaist, tout credit.  
Il estoit Roy ainsy comme vous estes,  
Fidele à Dieu, plein de vertuz honnestes ;*

*Il vous fera present de seize Estoilles,  
Vous assurant que seize enfans fideles  
De vostre chair sailliront sy luyans  
Et par la Foy à leur Dieu sy plaisans  
Que leur vertu gouvernera le monde,  
En commandant sur Terre et Mer profonde  
Il vous dira les secretz de son maistre,  
Et en quel lieu à la fin promet mettre  
Celuy qui ha en luy sa confiance.  
Il en a fait tresseure esperance.  
Pour le laisser parler je me tairay,  
Mais par grand joye encores ne lairray  
Dire, ô Seigneur, tout bon et tout puissant,  
Ce povre esprit en vieil corps languissant,  
Laisse l'aller maintenant en ta paix,  
Car de tel bien et grace me repais  
Qu'il me suffist; et de toy suis contente  
De voir mon Roy grand Pere, et moy grand tante,  
Rien plus ça bas ne veux, ne n'ay envie,  
Fors de sa bonne, heureuse et longue vie.*





## EPISTRE II

ENVOYÉE

PAR LA ROYNE DE NAVARRE

*Avec un David*

AU ROY FRANÇOYS, SON FRERE

POUR SES ESTREINES

---

**D**AVID voyant que par Mer et par Terre  
Les Philistins vous veulent faire guerre,  
M'a dit qu'il veut secourir par sa fonde  
Le Roy, qui est digne de tout le monde.  
Mais le voyant desarmé et tout nud,  
Je l'ay enquis dont luy estoit venu  
Ce desir là, que j'estimois peu sage.  
Luy remonstrant que selon le courage  
L'homme ne doit mesurer sa puissance ;  
Qu'il eust de luy premier la congnoissance,  
Qu'il se veit nud et seul, sans nulles armes.

*Il m'a soudain dit : Voz paoureux alarmes  
Ne me feront du service arrester,  
Où corps et biens j'ay voulu apprester :  
Si j'ay deffait un Lion de mes mains,  
Peu je craindray Lyepards inhumains.  
J'ay deffait l'Ours, qui est cruelle beste,  
Sans espieu, espée ou arbaleste ;  
Moins n'en feray de ceux qui se tiendront  
En ses haults montz, quand contre moy viendront.  
Ce Goliatz, geant espoventable,  
D'un tout seul coup, cela est veritable,  
Je mis à mort, au temps de mon enfance,  
Estant tout nud ; et n'avois pour defense  
Qu'un tel chaillou qu'en ma fonde je tiens.  
Et le vilain qui ne m'estimoit riens  
Je mis à mort : moins donques n'en feray  
Du grand Geant, lequel je defferay.  
Je dis Geant tout homme qui veult estre  
Du Roy François ou ennemy ou maistre.  
Des Philistins j'ai eu maintes victoires,  
Qu'à mon honneur on en list les histoires.  
Croyez aussi que l'homme incirconcy  
Ne trouvera jamais de moy mercy.  
Incirconciz je tiens ceux qui conspirent  
Contre Dieu seul, et tous les jours empirent  
Leurs volontés a lencontre du Roy,  
Qui est de Dieu le CHRIST, et je le croy.*

*Du Filz de Dieu vray CHRIST je suis figure,  
Duquel le Roy est vraye pourtraicture.  
Bien que n'ayons au CHRIST nulle semblance  
Quant aux vertuz, de sa grande puissance  
Le Roy et moy semblables à luy sommes  
En ce qu'il veult, de nous qu'il congnoit hommes.  
Car il a dit que de luy apprenons  
D'estre humble et doux, ce que bien retenons.  
Je me tairay de racompter ma vie,  
Lire la peult qui en aura envie,  
Donnant l'honneur à Dieu mon seul vainqueur,  
Qui nommé m'a l'homme selon son cœur,  
Et parleray de François le vray CHRIST,  
Du CHRIST duquel povez voir par escrit  
Qu'honneur, grandeur, triomphe ny victoire  
N'ont jamais sceu mettre son cœur en gloire.  
Car de Dieu seul a recongnu ses biens,  
Et devant luy ne s'est estimé riens;  
Mais a toujours, de fortune prospere,  
Donné l'honneur à son Dieu et vray Pere.  
S'il a esté privé de sa santé,  
Jamais ne s'est de Dieu mal contenté;  
Mais à luy plaingt, faisant du CHRIST l'office,  
Qui cœur et corps offroit en sacrifice,  
Ne demandant pour toute guarison  
Que son vouloir. Voyez comme en prison,  
Iniquement detenu à grand tort,*

*En son Dieu seul a eu son reconfort,  
En remettant à son divin plaisir  
Sa liberté, sa santé, son desir :  
Dont Dieu donna, regardant sa grand Foy,  
A luy santé et aux François leur Roy.  
Son tresgrand mal monstra sa patience,  
Et sa santé sa bonne conscience :  
Car en ayant sa vie recouverte  
Et sa prison par liberté ouverte,  
Pas n'en donna aux Medecins l'honneur,  
Mais à Dieu seul de sa vie donneur.  
Il ne dit pas que luy ne ses amys  
En liberté par leur sens l'eussent mis.  
Pas n'en donna la gloire à sa prudence,  
Force et conseil, fors à la Providence  
De son seul Dieu, lequel en tous moyens  
Voyoit ouvrer pour rompre ses liens,  
Reconnoissant tous les moyens de luy,  
Et luy en eux sa force et son appuy.  
Sa ferme Foy monstra par tel effect,  
Qu'il estoit Roy treschrestien parfait.  
En luy l'on voit signe d'affliction,  
Il se console en tribulation,  
Et fait par foy de patience armure,  
Se confiant en son Dieu sans murmure.  
Il s'humilie en sa prospérité,  
Ne congnoissant riens avoir merité,*



*Mais tout receu par don et pure grace.  
A l'on jamais veu sa volonté lasse  
De faire bien pour l'amour de son Dieu?  
Y a y nul qui ayt veu en nul lieu  
Qu'il ayt usé de rigueur ou vengeance  
Encontre ceux qui ont fait diligence  
De luy oster enfans, honneur et vie?  
Par ses effectz l'on peult juger l'envie  
Que son cœur ha d'une paix juste et bonne;  
Non telle paix comme le monde donne,  
Mais d'une paix en Dieu si fraternelle  
Qu'à tout jamais peult durer immortelle.  
Las! qu'a il fait pour acquerir ce bien?  
Son interest tresgrand a mis à rien,  
En oubliant son injure passée,  
Pensant par là vaincre et rendre lassée  
L'inimitié de son grand ennemy,  
Duquel le cœur devoit fendre parmy,  
Voyant le Roy plein de sy grand douceur,  
De deux telz Filz, d'une sy digne sœur,  
Avoir receu tant de signes d'Amour  
Durant le temps qu'en France feit sejour.  
De quel honneur et de quel traitement  
Depuis la fin jusqu'au commencement  
Le festoya le Roy, chacun l'ha veu.  
L'Italien à grand peine l'ha creu:  
Car la bonté qui de Dieu est venue*

*De l'infidele est-tousjours incongnuc.  
Celuy qui est de la Foy devestu  
Ne peut louer en autre sa vertu.  
Car, dites moy, qu'est ce que Dieu demande?  
Qu'est ce que tant il loue et recommande?  
C'est rendre bien pour mal, voire et aymer  
Son ennemy; qui est le plus amer  
Et dur morceau qui soit en l'Escriture,  
D'autant qu'il est contre nostre nature.  
Le Roy l'ha fait. Or s'il a acomply  
Ce, dont le cœur (s'il n'est de Dieu remply)  
Plustost mourroit que de s'y accorder,  
Je me tairay du surplus recorder.  
Qui fait le plus, il fera bien le moins;  
Son cœur est pur et nettes sont ses mains,  
Onques aux deux ne toucha cruauté.  
De garder Foy, de tenir loyauté  
Aux estrangers, la chose est toute aperte,  
Dont maintesfois il a receu grand perte.  
Mais en son cœur ha le contentement  
D'avoir gardé sa Foy fidelement  
Envers chacun, tant amys qu'ennemys,  
Qu'à ses subjects soubz sa puissance mis.  
D'avoir usé par tout de la bonté,  
Dont en la fin le mal est surmonté,  
Demandez en à ceux de la Rochelle,  
Desquelz le pied estoit ja sus l'eschelle;*

Ceux des Marays, aussi ceux de Bretagne :  
Y a y nul que de ce Roy se pleigne ?  
Non : mais chacun à mon dire s'accorde,  
En le louant de sa misericorde ;  
Sa grand douceur par tout preschent et crient,  
Et sans cesser, Dieu pour sa santé prient.  
Lequel oyant leurs voix, m'a dit : Allez  
Servir ce Roy : je sçay que vous valez.  
Prenez pour vous la fonde de la Foy,  
Reconnoissant toute vertu de moy.  
Car puis qu'en vous j'ay mise ma vertu,  
Faites que soit le Geant abbattu.  
Or secourez le Roy et son Royaume,  
Qui honorer fait Cantique et Pseaume,  
Que mon Esprit par vous a composé,  
Et s'est sus luy par grace-reposé.  
Ainsi tous deux d'un Esprit, d'un sçavoir,  
Uniz en moy ferez par mon povoir  
Ce que ne peult toute l'humaine force.  
Or allez tost sans repos ne sans torse.  
Puis donc que Dieu devers le Roy m'envoie,  
Pouvoir n'avez de m'empescher la voye.  
Ces mots ouys, j'euz claire congnoissance  
Qu'avecque luy vous portoit la puissance  
Que par la Foy vous donne le grand maistre,  
Qui son second David vous a fait naistre.  
Sa pierre print, sa fonde, et me feist part

*De son Psautier, me disant au depart :*  
*Garde toy bien que jamais tu ne failles*  
*Tant que le Roy aura guerre ou batailles,*  
*Lire en plorant incessamment ce livre*  
*Jusques qu'il soit de l'ennemy delivre.*  
*Ainsi s'en va vous offrir son service,*  
*En me laissant de priere l'office,*  
*Ce que je fais, Monseigneur, de tel cœur*  
*Que faire puis que vous soyez vainqueur*  
*De tous malheurs qui peuvent advenir,*  
*Et en santé prospere vous tenir ;*  
*Tant que ce cœur, qui sans cesser souspire,*  
*Soit satisfait du bien qu'il vous desire :*  
*Croyez que mieux nul ne sçauroit avoir.*  
*Je me tairay, donnant lieu au sçavoir*  
*Du second vous. Car ma lettre n'est digne*  
*De destourber sa parole divine.*






## RESPONSE

ENVOYÉE

PAR LE ROY FRANÇOYS A LADITE DAME

Avec une Sainte Catherine pour ses estreines.

---

 *R pleust à Dieu par sa grande bonté  
Que mon bien eust tant mon mal surmonté  
Que fusse digne en peu ou en partie  
De ressembler, ou par faitz ou par vie,  
A celuy là qui a meritè d'estre  
Nommé servant de son Dieu et son maistre.  
Ce qui ne peult, fault laisser dens les mains  
Qui a créé tous nous autres humains,  
Et s'attacher à ceste seure corde  
De sa bonté et grand misericorde.  
Point je ne suis au bon David semblable,  
De qui le cœur à Dieu fut agreable;  
Je suis pecheur, et cela je confesse,*

*Dont le congnoistre est ma seure r'adresse.  
Bien je desire avoir un tel secours,  
Dont il vainquit Lyon, Geant et l'Ours ;  
Et que celui par qui eut la puissance  
Seul et assez me serve de defense.  
Je vous envoie, ô Sœur, une autre estreine,  
Qui servira d'exemple à vostre peine :  
L'honneste Vierge m'a prié de vous dire  
Qu'elle aydera par sa force reduire  
Voz ennemys, comme elle a fait les siens,  
Jeunes de Foy et par malice anciens.  
Car nulle n'est, qui Turnus secourut ;  
Trop tost la povre à son malheur courut.  
Ny celle là qui morte et affolée,  
Devant Troye feut royne Panthasilée.  
Son secours n'est en guerre ny bataille,  
Par forts harnoy, ny coups d'estoc ny taille,  
Mais en la Foy dont ha l'anneau pour gage :  
C'est là où gist l'effort de son courage.  
Son ennemy et son trop cruel Juge  
La condemna ; mais Dieu, son seul refuge,  
La delivra, tournant sur l'infidele  
Tout le tourment qu'on preparoit pour elle.  
Elle aussi dit que les conjuraisons  
D'iniquité soient par voz oraisons  
Tournez en cendre, à grand confusion  
De l'ennemy. Ceste division,*

Qu'il cherche tant, en soy il verra naistre  
Entre les siens, et bien tost apparoiſtre  
Ce mesme Dieu qui à Judith donna  
Force et povoir, et qui abandonna  
Le chef cruel au bras foible et debile,  
Qui l'emporta triomphant en sa ville,  
Vous secourra avec telle defense  
Que la Guyenne vous louera, et la France.  
Et celle là qui eut bien telle audace,  
Trouvant le roy endormy en sa place,  
Luy transpercer d'un viel clou deshonneste,  
Ord et rouillé ceste royalle teste,  
Dont les Hebreux, par hymnes et cantiques,  
Rendent nouveaux ses faitz qui sont antiques;  
Faire vous doit assez clerement voir  
Combien Dieu donne (quant il veult) de povoir.  
Moy tresjoyeux suis demouré content,  
Bien esperant que le serez autant  
Et plus encor, advenant le grand bien,  
Que moins j'estime estre vostre et plus mien.  
Tost je l'ay creu, car plustost le voulois :  
Car si ce bien une fois recevois  
De povoir voir en mes bras cest enfant  
Tant désiré, raison ne me defend  
M'en resjouyr, je dis oultre mesure,  
Par le vouloir quasi je m'en assure.  
O doux enfant, venez, je vous supplie,

*Pour rendre heureuse de voz amys la vie.  
Si tu sçavois combien tu serviras  
Et à combien de maux tu obviras,  
Je croy pour vray que romprois les liens  
Pour venir voir et consoler les tiens.  
Je prie à Dieu, qui ha en son povoir  
Tout nostre bien, qu'il y vueille pourvoir,  
Estant beaucoup envers nous plus propice  
Que ne dessert nostre grande malice.*







EPISTRE III  
DE LA ROYNE DE NAVARRE  
AU ROY FRANÇOIS, SON FRERE

---

**A**PRÈS la peur de quelque trahison,  
D'une poison, de mort ou de prison,  
De maladie ou d'ennuy importable,  
Ainsi qu'il est, Monseigneur, raisonnable  
A moy qui n'ay que vous devant les yeux,  
Après avoir (levant le cœur aux cieux)  
Fait sacrifice à Dieu de maintz soupirs,  
Larmes et crys, prieres et desirs,  
Processions, jeusnes et veille mainte,  
Dont cause estoit une tresjuste crainte,  
Sachant le lieu où il vous pleut m'escire  
Que vous alliez ; mais je ne vous puis dire  
Que je devins depuis ceste nouvelle,  
Qui par dix jours nous continua telle.

*Car un chacun nous escrivoit sans faille :  
Demain le Roy donnera la bataille.  
O qu'il fut dur ce mot à avaller  
De voir mon Roy, voire et mon Tout, aller  
Où je sçay bien que dangereux hazart  
A quelque Roy que ce soit fait la part !  
Et si sçay bien, congnoissant vostre cœur,  
Qui par honneur est de crainte vainqueur,  
Que sans la mort ne vie regarder,  
A tout peril vous iriez hazarder ;  
A tout peril, j'entens là où le maistre  
Pour emporter la victoire doit estre.  
Voz faitz hardiz, dont bien suis souvenante,  
Font assez voir qu'en bataille presente  
N'en feriez moins. Là ma peur je fondois,  
Quand ce jour là de bataille entendois.  
Et nonobstant que mon cœur me disoit :  
Tout ira bien, peu me satisfaisoit.  
Car bien souvent est le gaing d'un combat  
De perte plein, que la joye r'abbat.  
Puis je pensois que de peur d'y faillir,  
Trop vous craindroit l'ennemy d'assaillir.  
Mais je craingnois qu'à l'envitaillement  
De Landrecy se feist soudainement  
Telle escarmouche et sy grande meslée,  
Qu'elle peult estre à bataille égalée.  
Puis j'esperois, voyant ces deux armées,*

Tant pour l'honneur de victoire animées,  
Que Dieu tout bon feroit là un miracle,  
Envoyant paix pour gracieux obstacle,  
Tant que les mains à frapper apprestées,  
Fussent à faire alliance prestées ;  
Mais cest espoir faisoit croistre mes larmes,  
Veu que chacun n'escrivoit rien qu'alarmes :  
Un tel est pris, tel blessé et tel mort,  
Qui ne sont pas les signes d'un accord  
Ny d'une paix qui soudain se peust faire  
Sans avoir veu la fin de cest affaire.  
Et ceste fin si tresfort je doutois  
Que seulement quand nommer j'escoutois  
Bataille, guerre, ou chevaux, ou harnois,  
Incontinent à plourer me prenois.  
Dont me voyant femme, et de vous loing,  
Sans vous povoir servir à ce besoing,  
Au Toutpuissant je m'en allois courir,  
Le suppliant pour moy vous secourir ;  
Et luy disoys : Seigneur, aye memoire  
De ton David, et luy donne victoire.  
Il est à toy et te tient pour son Dieu ;  
Nul fors que toy il n'adore en nul lieu.  
Hypocrisie ny superstition  
N'ont rien en luy ; pure devotion  
Le fait aymer ton Nom, ta Verité,  
Par vive Foy bruslant par Charité.

O Dieu tout bon, regarde le cœur sien  
Doux et humain à l'exemple du tien.  
Le bien qui est en luy remet à toy ;  
Car à toy seul la gloire, non à soy,  
De tous ses biens t'a donné et te donne.  
Las ! maintenant, Seigneur, ne l'abandonne.  
Frappe pour luy, confonds ses ennemys,  
Veu qu'en toy seul tout son espoir est mis.  
Monstre à chacun que de ta creature  
En congnoissant sa fragile nature,  
Tu n'en demandes autre perfection  
Que l'humble cœur aymant sans fiction,  
Qui croit en toy sans un seul mot douter,  
Prenant plaisir à ta voix escouter ;  
Qui non en soy, mais tout en toy se fie,  
Uny à toy par Foy qui vivifie.  
Tel est le CHRIST de ton CHRIST tant aymé,  
De qui tu es loué, craint, estimé :  
Couronne donc en luy tes vertus grandes,  
Et par ton CHRIST ottroye les demandes  
Que pour le mien treshumblement je fais,  
Et le secours encores ceste fois,  
Comme en tous temps et tous perilz as fait.  
Rendz donc en luy ton chef d'œuvre parfait.  
Et s'il te plaist de tourner ceste roue  
A son honneur et proufit, je te voue,  
Comme Jacob, et fais serment semblable

Qu'à tout jamais d'un propos immuable,  
Il t'aymera comme son Createur,  
Son Dieu seras, et luy ton serviteur.  
Après avoir en grands larmes finie  
Ceste oraison, de seur espoir garnie,  
Je m'assuray que ceste grand bonté  
M'exauceroit, dont fut un peu domté  
L'extreme ennuy où la raison humaine  
N'avoit rien peu fors augmenter la peine.  
Après avoir en douleur attendu  
Ce jour heureux, après avoir tendu  
Et yeux et bras à Dieu incessamment,  
Après avoir porté plus de tourment  
Que je ne puys ne repenser n'escire,  
Ce jour heureux tresheureux puis je dire,  
Je veiz venir d'un visage joyeux  
Vostre beau frere, ayant la larme aux yeux.  
Lors je pensay qu'au paquet qu'il portoit  
Tout nostre bien tant désiré estoit.  
Ce que soudain nous feit à tous entendre,  
Car un tel bien ne doit l'on faire attendre.  
Luy nous disant ceste nouvelle heureuse,  
En la lisant d'une face joyeuse,  
Nous monstra bien que jamais n'avoit eu  
Un tel plaisir que d'avoir leu et sceu  
Vostre retour plein de prospérité,  
Que voz vertus ont tresbien merité.

Des escoutans les cœurs d'ennuy transis  
 Prindrent vigueur, en criant grand mercys  
 A ce bon Dieu que tel Roy a gardé,  
 Et son Royaume en pitié regardé.  
 Je ne sçauois dire que lors je diz,  
 Mais d'un Enfer saultée en Paradis  
 Je me sentiz, et, d'aise surmontée, —  
 Prins mon mary, ainsi que deshontée,  
 Tous deux courans à l'Eglise soudain  
 Fusmes portez. Avecques nous tout plein  
 De monde vint, plus portez de plaisir  
 Que de leurs piedz, ayant chacun desir  
 De s'aquitter à mercier celuy  
 Qui de leur Roy a esté ferme appuy,  
 Luy departant ses graces à planté,  
 Le redonnant à son peuple en santé.  
 Si Te Deum feut dit joyeusement,  
 Si mercié feut Dieu devotement,  
 Si frere et sœur de tous maux confortez  
 N'estoient pas de joye transportez,  
 Si le second, Symeon Galiot,  
 Ne disoit pas à l'heure ce bon mot :  
 Je ne crains plus la Mort, puis que je voy  
 Que Dieu nous a sain redonné le Roy ;  
 Si Saint André a dit : Loué soit Dieu  
 Qui a donné au Roy l'honneur du jeu ;  
 Si nos Dames avecques noz Prelatz,

A louer Dieu n'ont eu leur esprit laz,  
Vous n'en ferez, Monseigneur, nulle doute,  
Mais si fault il que la crainte me boute  
Hors du propos ou me met trop avant  
L'affection; si diray je devant  
Que, tout ainsi que Jacob le bon homme,  
Comme celuy qui revient d'un grand somme,  
Dit plein d'amour et de joye naïve:  
Il me suffit, mais que mon Joseph vive.  
Moy tout ainsi, après douleur mortelle,  
Oyant de vous la tresbonne nouvelle,  
Que mise à fin aviez vostre entreprise,  
Que Landrecy de l'Empereur n'est prise,  
Que vous avez en despit de ses dents,  
Devant ses yeux tiré hors de dedens  
Vos bons Souldatz, leur faisant tant de biens,  
Que tous leurs maux ils n'estimoyent plus riens;  
Que vous l'avez par moyens diligens  
Tresbien garnie de vivres et de gens;  
Que conquereur revenez et vainqueur,  
Accompagné de santé et d'honneur,  
Dont ce seul bien sans plus me rend contente;  
Il me suffit, en mieux n'ay ma pretente.  
De tous mes maux receuz au paravant  
Je n'en sens plus, car mon Roy est vivant.



## EPISTRE

DE

LA ROYNE AU ROY FRANÇOIS

SON FRERE.

---

**P**UIS que voz yeux rempliz d'autre lumiere,  
Regardent droit à la beauté premiere,  
Et que l'object sans estre difformé  
Vous est si bien mué et transformé  
Que maintenant le voyez en son estre  
Tel qu'il estoit, voire devant son naistre ;  
Puis que du tout l'ignorance est rompue,  
Dont trop long temps vostre ame fut repue,  
Et verité bien congnoistre vous fait  
Que soubz ce corps terrestre et imparfait,  
Le tresparfait et le seul desirable  
Est là couvert par moyen admirable ;  
Puis que le cœur munde, Pur et nouveau  
Donné vous est et croyez trop plus beau



*Que le premier vieil et mortifié,  
Tant qu'en vivant d'un cœur deïfié  
Povez jeter un cry à mon advis,  
Disant : C'est CHRIST et non pas moy qui vis;  
Puis que je voy ce seur et doux repos  
En riens semblable au travaillant propos  
Où vostre Esprit se console et repose,  
Moy qui ay tant désiré ceste chose,  
Qui un tel bien vous ay tant désiré,  
Et devant Dieu en priant souspiré  
Vouloir voz yeux trop endormiz ouvrir,  
Et sa beauté secrette descouvrir.  
Or maintenant que par vostre langage  
J'ay clairement recongnu son ouvrage,  
Et comme il a hors de vous remué  
Tous vains desirs et vostre cœur mué,  
Ne dois je pas demander estre un Ange,  
Pour purement luy en rendre louenge,  
Veu qu'il ne peult sortir de fange impure  
Riens qui ne sente à sa vile nature?  
Helas! ouy. Mais voyant qui je suis,  
Et quel il est, et que riens je ne puis,  
Luy qui de soy tout seul a congnoissance  
Se louïra, dont cessez, mon ignorance.  
Parlons d'Amour, qui a cousté si cher,  
Premierement commencé en la chair,  
Sur qui le temps n'a jamais eu pouvoir*

De rien gaigner contraire à son vouloir.  
 Bien a il peu donner maint desplaisir :  
 Il en a eu (ce me semble) loisir.  
 Au temps heureux vostre infelicité,  
 Vostre longueur par grand necessité  
 A le bendeau rompu de cest enfant  
 Qui fut par vous et maintz cœurs triomphant.  
 Il a rompu ses traitz, perdu ses aelles,  
 Tirer ne peult, ne plus voller sans aelles.  
 O temps heureux, par vostre grand longueur,  
 Par voz tourmens, fascherie et langueur,  
 Avez rendu le cruel gracieux,  
 L'aveugle né cler voyant des deux yeux,  
 L'enfant leger, inconstant et muable,  
 Ferme, assuré, et plus qu'un roc estable.  
 C'est tousjours luy toutesfois, mais son vice  
 Est converty en vertu et justice.  
 Il fut enfant petit en mauvais point,  
 Souvent chagrin et ne profitoit point ;  
 Mais maintenant qu'il est devenu homme,  
 Beau et parfait, il vault bien qu'on le nomme  
 Amour ayment, qui chacun fait aymer,  
 Plus gracieux qu'il ne fut onc amer.  
 Il va tout nud et veult bien qu'on le voye,  
 Car il est seul Verité, Vie et Voye.  
 Il fut couvert à tous yeux esblouis,  
 Sourd aux crix faux, non dignes d'estre ouys.

*Puis quand il a les yeux illuminez,  
Les cœurs purgez et bien examinez,  
Lors tel qu'il est se monstre et se descouvre  
A telz qu'ilz sont et en eux fait son œuvre.  
Cest Amour là n'est ny mort, ny passé.  
Il est tout fraiz, et ne fut onc lassé.  
Il est tout tel qu'il a esté, sinon  
Que vous sçavez trop mieux quel est son nom,  
Que ne faisiez quand le cuydiez sçavoir.  
Pas ne l'aviez quand le cuydiez avoir.  
C'est luy par qui sommes, vivons, mouvons ;  
Par qui pensons, congnoissons et sçavons.  
C'est luy qui est nostre espoir, nostre vie,  
Nostre desir et nostre sainte envie.  
C'est luy qui est nostre force et vertu,  
De qui chacun doit estre revestu.  
Si cest Amour de vous tant ignoré  
A autresfois tant esté adoré,  
Qu'il contraingnoit desirer la presence  
Et regretter trop asprement l'absence,  
Donnant aux yeux un tel plaisir de voir,  
Que de plus grand on ne pourroit avoir.  
Or maintenant qu'il est congnu de vous  
Tout vertueux, tant desirable et doux,  
Croyez, pour vray, que ceste congnoissance  
Croist le regret d'une si longue absence.  
Car si j'ay prins plaisir de vous voir, lors*

*Que trop d'estime aviez d'un mechant corps,  
Pensez un peu de quel contentement  
Je jouyray, voyant parfaitement  
Ce que j'ay tant desiré en vous estre,  
Et que d'Amour vray Amour est le maistre !  
Las ! maintenant sans craindre conscience  
Ouyr vous puis, vous qui l'experience  
Avez d'Amour et de ce qu'il sçait faire,  
Et comme il peult par le temps se parfaire.  
De ce parfait povez sans fin parler,  
Lequel vous fait le droit chemin aller.  
Plus n'en ferez de crainte ny de feinte  
A declarer vostre intention feinte.  
Plus les regards en vous ne pecheront,  
Plus les souspirs la voix n'empescheront ;  
Plus ne seront voz yeux couvers de larmes,  
Plus de raison ne passerez les termes ;  
Plus ne faudra moyen ne couverture ;  
Plus ne ferez cas de vaine lecture ;  
Plus vostre cœur ne sentira d'amer,  
Plus que jamais il sçaura bien aymer.  
Mais vous, pleurez cent ans la joye extreme  
Qui vient d'aymer son Dieu plus que soy mesme ;  
Et voz souspirs saillans sans nul martire  
Declaireront là où vostre cœur tire  
Tousjours en hault, où par vraye Foy sommes  
Seurs Citoyens entre les heureux hommes.*

Est il plaisir (dites en vostre advis)  
 Que de passer en ses plaisans devis  
 Les jours, les nuitz, les heures et le temps  
 Tous d'un Esprit heureux, joyeux, contens ?  
 Y a il jeu plus plaisant à jouer  
 Qu'incessamment reconnoistre et louer  
 Ce qui ne peut jamais estre connu,  
 Que par l'Esprit qui de luy est venu ?  
 Lequel en nous est nostre sapience,  
 Nostre assurée et certaine science  
 Qui nous vint prendre en nostre estre premier,  
 Ne se povant en soy mesme nyer.  
 Par luy, pour luy, en luy et en sa paix  
 Il nous conjoint, nous deschargeant du faix  
 De ceste chair, laquelle il rend sujette  
 En quelque part qu'il la pousse ou la jette  
 A son vouloir, et d'un seul mouvement,  
 Ne servent plus que d'utile instrument,  
 Comme il luy plaist, en luy redonnant vie  
 Qui ne peult estre à la mort asservie,  
 Luy redonnant amour sans jalouzie,  
 Sans doute foy, sçavoir sans fantasie ;  
 Luy redonnant vray plaisir sans offense,  
 Soing sans soucy, victoire sans defense.  
 Helas ! pourquoy, parvenu à tel point,  
 Estes vous loing et je ne vous voy point ?  
 Mon desir n'est de si fort vous chercher

*Pour vous tenses, enseigner ou prescher.  
En vous n'a mal dont vous deusse reprendre,  
Ny en moy bien que je vous peusse apprendre.  
Mais c'est pour plus à vertu inciter  
Mon cœur trop froid, vous oyant reciter  
Quel est l'Amy que vous avez trouvé ;  
Quel bien en luy vous avez esprouvé,  
A celle fin qu'en telle conference  
Vous me monstriez quelle est la difference  
De l'un à l'autre et comme il prend le cœur ;  
Comme il en est, quand il luy plaist, vainqueur ;  
Comme à un seul tous noz desirs unit,  
Comme les siens chastie et nous pugnit ;  
Comme la chair rend morte en Jesuchrist,  
L'ame du tout convertie en Esprit :  
Qui fait le monde et ses plaisirs fuyr,  
Dont l'ignorant desire tant jouyr ;  
Brief comme il fait l'homme de fange et terre  
Semblable à Dieu, à qui il a fait guerre.  
O quelle paix ! ô quel contentement  
Doit recevoir cœur, corps, entendement !*





EPISTRE  
DE LA ROYNE DE NAVARRE  
AU ROY DE NAVARRE

MALADE

---

**C**ELLE qui pour eslongner vostre veüe  
N'est point de vous (j'en suis seure) incongnue  
Mais par esprit à vostre esprit presente  
Ce triste escrit pour parole presente,  
Doublement triste (il fault que je le die)  
En vous laissant fasché de maladie.  
Croire povez que assez m'estoit des yeux  
L'eslongnement pour un temps ennuyeux,  
Sans le sçavoir que j'ay de la douleur,  
Qui le repoz vous oste et la couleur.  
O quel ennuy d'estre de vous bannie,  
Et vous laisser en telle compagnie

*D'extreme mal et de douleur cruelle !  
Et moy qui suis je puis bien dire celle  
Qui plus voudroit de cœur et corps courir  
Au seur moyen qui vous peust secourir,  
Las ! je m'en vois. Et si l'on dit : Qui est ce  
Qui au besoing ainsi son amy laisse ?  
Un ignorant respondroit sus ce poinct :  
C'est celle là qui l'ayme peu ou point.  
Quand il est sain, ilz font grand chere ensemble ;  
Quand il a mal, elle s'en va ; il semble  
Que c'est mal fait de vraye amour l'office,  
D'user de fuyte en lieu de bon service.  
Ne croyez pas, ô amy tresparfait,  
Cest ignorant qui se prend à l'effect ;  
Voyez le cœur de celle qui s'en va,  
Que maugré soy de la terre enleva  
Pour la jetter dens sa noire litiere,  
Dont elle n'eut, fors de plourer, matiere.  
Si les regretz des propos et deviz  
Que nous tenons quand sommes viz à viz,  
Tant vertueux, sans vice ny folie,  
Nombrer je sceusse, et la melancolie  
Qui cause en moy le triste souvenir,  
Ma foible main ne pourroit soustenir  
Sy grand labeur, ny aussi peu vostre œil,  
Sans qu'il unist ses larmes à mon dueil.  
Douques de peur que la triste escriture*



Rende vostre œil triste par la lecture,  
Je laisseray, mais que je vous revoye,  
A vous compter mon ennuy; mais la joye  
Qu'en peu de temps j'espere recevoir,  
Je ne crains point le vous faire sçavoir.  
Soyez certain que ces povres villages  
Qui sont subjeztz au martyre et pillages,  
Quand on leur dit : Le Roy vient regarder  
Voz povretez, et gendarmes garder  
De vous piller et faire nulz outrages,  
N'ont tel plaisir ny joye en leurs courages  
Comme j'auray quand quelqu'une courra  
Hastivement, et en riant dira :  
Pantagruel a bien prophetisé,  
Car j'ay desja les Muletz advisé  
De cestuy là qui vous avoit promis  
D'estre en trois jours en sa santé remis.  
Si je seray preste de me lever  
Pour vous aller, où que soyez, trouver,  
N'en doutez point; mais entendez qu'autant  
Que mon cœur feut, vous laissant, malcontent,  
Autant aura de joye et de plaisir  
A vous revoir, et compter à loisir  
Le bien, le mal que je pourray entendre,  
En vous priant ne faire pas attendre  
A voz amys longuement des nouvelles,  
Que je requiers à Dieu nous donner telles

*Que de bon cœur luy demandons en foy,  
Et nous l'aurons dens trois jours, je le croy;  
Et vous verrons en santé si parfaite,  
Que nous dirons : Le Medecin a faite  
La cure ainsi comme il nous avoit dit.  
Pensez un peu s'il aura bon credit.  
Et à celuy qui donne la santé  
Sera de cœur un Te Deum chanté,  
Le suppliant à vous et nous donner  
Grace, et santé pour plus n'abandonner  
Celle qui veult (mesmes en Paradis)  
Estre avec vous ; et plus ne vous en dis.*





## NOTES

---

Pages 1-61. Le *Triomphe de l'Agneau*. — Ce poëme, en vers de dix syllabes, à rimes plates, est un des plus importants de l'œuvre de Marguerite. (Voir notre *Introd.*, t. 1, pp. lxiv-lxix.)

P. 6, l. 1. ESCLAIRE, pour *esclair*, éclair.

P. 7, l. 3. Lisez : « moult *severe* », au lieu de moult *sevre* », faute d'impression.

P. 13, l. 14.

« *Du stable et fort et veritable escrit.* »

Il manque un second vers rimant avec celui-ci, tant dans l'édition de 1554 que dans celle de 1547, et les manuscrits ne fournissent rien pour combler cette lacune.

P. 17, l. 3 et 4. Rimes à noter : *choisis* et *oysifs*.

*Ibid.*, avant-dernière ligne : « *ficher les yeux* », pour « *fixer les yeux* ».

P. 18, l. 12. *Entrevenant*, pour *intervenant*.

*Ibid.*, l. 14. *Offre* au masculin. (V. Cotgrave.)

P. 19, l. 20. *Aré*, c'est-à-dire labouré, du latin *arare* (participe passé : *aratus*).

P. 21, l. 7. *Férué*, frappée, de *férir*.

P. 23, l. 4 et plus loin. *Seurté*, sûreté.

P. 24, l. 6. *Confusible*, plein de confusion. — Voir dans le *Recueil des Œuvres* (poétiques) de B. Des Periers, la *Prognostication des prognostications* : « En troupe *confusible*. »

*Ibid.*, l. 12. *Encharner*, incarner.

P. 25, avant dernière ligne, et plus loin. *Definement*, fin, terme.

*Ibid.*, dernière ligne. *Parlement*, discours.

P. 26, l. 5. *Postille*, teneur, exposé. (V. Cotgrave.)

P. 28, l. 13. Les éditions de 1547 et de 1554 portent : « Mon *Espoux* et ancelle », faute d'impression corrigée ici.

P. 29, l. 6. « *Estrange* et loing », *étranger* et éloigné.

*Ibid.*, l. 10. *Ladreur*, lèpre.

P. 35, avant-dernière ligne. « Ne doutance, *n'es moy* » pour *ne* (ni) *es moy*, élision fréquente alors.

P. 38, l. 16. *Equiparer*, comparer.

*Ibid.*, l. 19. « Aux estrangères *fins* », c'est-à-dire aux contrées, aux *confins* étrangers.

P. 39, l. 2, dans le corps du vers : *Saphirs* ; et l. 17, pour la rime : *Sapphiz*.

*Ibid.*, l. 19. *Brodure*, broderie.

P. 40, l. 6. « Qui tant *a peu* », c'est-à-dire *a pu*. — Les éditions de 1547 et de 1554 portent : *à peu*, faute d'impression évidente.

P. 41, l. 11. *Fonts*, fontaines, sources.

*Ibid.*, l. 19. *Nuictée*, de *nuict*, nuit, comme *journée*, de *jour*.

P. 45, dernière ligne. *Finages*, bornes, limites.

P. 46, l. 7. *Apparoir*, apparaître ; l'analogue *comparoir* nous est resté.

P. 48, l. 10. *Prefiny*, prédestiné.

*Ibid.*, l. 18. *Moyenneur*, médiateur (Jésus-Christ).

*Ibid.*, l. 23, et plus loin. *Par sur*, par-dessus.

- P. 50, l. 6. *Convent*, compagnie.
- Ibid.*, l. 9. « *Qu'estoit gardé* » pour *qui estoit*.
- P. 51, l. 3. *Pourtant*, c'est pourquoi.
- Ibid.*, l. 11. « *L'empire triforme* », c'est-à-dire au triple aspect : Cieux, Terre, Enfer.
- Ibid.*, l. 24. *Se parforcer*, s'efforcer.
- P. 52, l. 1. « *Baisser la teste* », et non *laisser*, faute du texte original.
- Ibid.*, l. 11. *Durté*, dureté, comme *seurté*, sûreté, p. 23.
- Ibid.*, l. 12. *Emmy*, parmi.
- P. 53, l. 23. *Fermesse*, fermeté, solidité.
- P. 55, l. 13. « *Le Temps chanu* », c'est-à-dire *chenu*, du latin *canus*
- P. 56. *Emperiere*, forme féminine du vieux mot *empereor*, empereur. — Voir Villon (*Grand Testament* : Ballade pour prier Nostre-Dame.)  
 « *Dame du ciel, regente terrienne,*  
*Emperiere des infernaulx palux.* »
- P. 61, l. 12. « *Ruez juz* », c'est-à-dire jetés *bas*.
- P. 62-83. *Complainte pour un detenu prisonnier*. — Pièce versifiée sur le même mode que le *Triomphe de l'Agneau*. — Au sujet du sens général et des parties énigmatiques de ce poème, voir notre *Introd.*, t. I, pp. lxix-lxxij.
- P. 65, l. 10. *Sentu*, senti.
- P. 66, l. 4. *Là sus*, c'est-à-dire *là-haut*.
- Ibid.*, l. 15. *Postposer*, déprécier, sacrifier.
- Ibid.*, l. 20. *Trespasser la loi*, c'est-à-dire *transgresser la loi*.
- P. 67, l. 6. *Transgloutir*, engloutir. (V. Cotgrave.)
- Ibid.*, l. 23. « *Tu es pris* ». Hiatus admis alors.
- P. 70, l. 21, 22. Rimes à noter : *fosse* et *paradoxe*.
- Ibid.*, l. 24. *Maniance*, maniement.
- P. 72, l. 20. « *Quelque cruel Yeron* » pour *Hiéron*, tyran de Syracuse.

P. 73, 74. *Convoyer*, escorter, accompagner.

« Sçais-tu pourquoy il te tira de France,  
Où tu vivois en repos, sans souffrance?  
Sçais-tu pourquoy icy il t'envoya,  
Quand pauvreté si loing te convoya,  
Dy, mon Adam, ne sçay tu point pourquoy  
En ton dormir il mist le feu chez toy?  
C'estoit à fin qu'avecques maints travaux,  
Passant à pied les montz, plaines et vaux,  
A ses Esluz portasses le thrésor.

.....  
Le don heureux de la Sainte Évangile,  
Que tu avois en ton vaisseau fragile. »

Ces vers suffiraient seuls à prouver qu'il ne s'agit pas là du roi François 1<sup>er</sup>, mais d'un apôtre du christianisme réformé.

P. 76, l. 15. *Infelice*, malheureux, du latin *infelix*.

*Ibid.*, l. 16. *Estourbillon* pour *tourbillon*.

*Ibid.*, l. 23. *Coustaux*, coteaux.

P. 77, l. 13. *S'esmoyra*, s'émerveillera, s'étonnera. — Du verbe *s'esmoyer* employé par Villon. — V. t. II de la présente édit, p. 224, l. 11.

P. 78, l. 9. « Las, fidele *Amateur* », c'est-à-dire *amant*, dans un sens élevé.

P. 79. Noter les rimes *deserte* et *souffrette*.

P. 83, l. 6. *Bergeail*, bercail.

P. 84-162. *Chansons spirituelles*. Il faut remarquer la diversité des rythmes et du ton employé dans chacune de ces pièces, faites sur des airs populaires, comme : *Sur le Pont d'Avignon j'ouys chanter la belle*, — *Trop penser m'y font amours*, — *Las! qu'en dit-on en France des gents de Luxembourg?* — *O l'espINETTE du bois, mon amour la desire*, etc.

P. 92, l. 10. « Je crie par bois et par plains », c'est-à-dire par plaines, par champs.

P. 93, l. 9. « Je t'envoye ma deffiance », c'est-à-dire mon *défi*. (V. Cotgrave.)

P. 103, l. 19 et 20. Au lieu de : « Trompe et *corps* ... casser », lisez : « Trompe et *cor*... ».

*Ibid.*, « Coubles », couples, attelages. — V. *Bucouble* (Glossaire).

P. 123 :

A la clere Fontenelle.

*Qui est l'eau vive et d'en hault le parfait don.*

Remarquez ce vers d'une longueur exceptionnelle et le seul de cette mesure dans la pièce.

P. 137, l. 2. « Pour jamais n'en fais retour », lisez : « n'en faire ».

*Ibid.*, l. 15. « N'autre plaisir ne veux avoir. » Voir une éli-sion semblable, p. 35 : « n'es moy ».

P. 143. Rimes à noter : *bienfaits* et *infects*.

P. 151. *Mondanité*, esprit mondain.

P. 163. *Sonnet* final du tome 1<sup>er</sup> des *Marguerites de la Marguerite* dans l'édition originale.

*Ibid.* « Ainsi disoit Phœbus en s'esmayant ». Cotgrave : « s'esmayer. To be sad, pensive, etc. »

P. 166. Dédicace « à Madame Jane, infante de Navarre ». C'est encore un sonnet de Maurice Scève. (V. notre *Introd.*, p. xcvi.)

*Ibid.* « Miroir de sa Royale image ». Le mot *image* est ici féminin. Ailleurs il est employé au masculin. (V. ce mot au Glossaire.)

P. 167-200. *L'Histoire des Satyres et Nymphes de Dyane*. — Vers de dix syllabes, rimes plates. Pièce bucolique imitée de Sannazar.

P. 179. Remarquez le rôle du participe dans ces deux vers, où il s'accorde comme un adjectif verbal, tout en gardant un régime, dans le second vers, comme un verbe ou comme un substantif :

*Ainsi s'en vont courantes et criantes*

*Celles qui sont de Dyane priantes.*

P. 180. Noter les rimes : *nostre* et *oultre*.

P. 185, ligne 15. *Miseration*, miséricorde, commisération.

P. 188, l. 18. « Ma nourriture », c'est-à-dire la créature *nourrie*, élevée par moi.

P. 192, l. 22. *Preis, prix.*

P. 196, dern. ligne. — Vers proverbe :

*Le prometteur n'est icy le donneur.*

P. 201-238 *Epistres* en vers de dix syllabes, à rimes plates.  
— On y trouve de curieux détails sur Marguerite, François 1<sup>er</sup>  
et la famille royale.

P. 202, l. 24. « Image vif ». Voir plus haut, p. 166, et *Notes*  
(ci-dessus), *image* au féminin.

P. 203, l. 14 :

*Me sembla voir le second Abraham  
Qui vray David s'estoit montré l'autre an,  
Executant les batailles de Dieu,  
Et Dieu pour luy bataillant en tout lieu, etc.*

Allusion aux guerres de François 1<sup>er</sup> et de Charles-Quint. —  
Cette Épître est de 1543.

*Ibid.*, l. 20 :

Ce que l'on voit par le Compte *Guillaume*, etc.

C'est-à-dire par l'histoire de *Guillaume Poyet*, chancelier de  
France, dont la disgrâce ne fut pas moins éclatante que la  
faveur. Nommé chancelier en 1538, inculpé du crime de mal-  
versation et mis à la Bastille (1<sup>er</sup> août 1542), frappé par un ri-  
goureux arrêt du Parlement (1545), il mourut en 1548.

P. 204 :

*.. ... Veu que les Écossois,  
Sous un tel Roy que le Roy d'Angleterre,  
Ont eu povoir de soutenir la guerre  
Et sont ainsi tous soubz l'obeissance  
De celle là qu'est venue de France, etc.*

Il ne s'agit pas de Madeleine, fille de François 1<sup>er</sup>, mariée  
au roi Jacques d'Écosse le 1<sup>er</sup> janvier 1537 et qui mourut peu  
de temps après, le 2 juillet. Marguerite parle de Marie de Lor-  
raine, qui épousa Jacques V en 1538, et qui eut pour fille  
Marie Stuart : depuis la mort du roi (1542) elle exerçait la ré-  
gence du royaume d'Écosse.

P. 205 :

*... Et quant un Filz  
Je vis escrit. . . . .  
Le Filz du Filz du Pere tres-heureux.*



*Enfant qui rend les ennemis paoureux,  
 Filz qui apporte en France un double cœur,  
 Pour estre Filz du Filz du grand Vainqueur,  
 Filz beaucoup plus désiré qu'esperé,  
 Le reconfort du cœur desesperé;*

*Filz apportant au grand Pere jeunesse  
 En retardant par joye sa vieillesse;  
 Car aussitost que devant ses yeux vint,  
 Ses quarante ans retournerent à vingt.  
 O Filz heureux, joye du jeune Pere,  
 Souverain bien de la contente Mere;  
 Heureuse Foy qui, après longue attente,  
 Leur as donné le fruit de leur pretente.*

*Le bien venu tu es, car tu apporte  
 A nostre Roy le bien qui le conforte  
 Des grands ennuiz qu'il a euz plus qu'assez.*

Il s'agit du nouveau-né, petit-fils de François I<sup>er</sup>, fils du prince Henri et de sa femme Catherine de Médicis, épousée en 1533, et restée sans enfants jusqu'au 19 janvier 1543, époque de la naissance de son premier fils, François, dauphin, et plus tard roi, sous le nom de François II — François I<sup>er</sup> avait alors quarante-huit ans.

P. 206, l. 7 :

*Qui me promet que parfait le tenez  
 Quant à beauté, et qu'il ha bien grand nés,  
 J ay tel plaisir et telle aise receue, etc.*

Le *grand nez*, signe familial des Valois-Angoulême, était considéré comme une marque de race et une beauté dont Marguerite et son frère offraient l'un et l'autre un spécimen bien caractéristique.

*Ibid.*, l. 12 : « Dont mon malheur m'est heur d'en estre loing. »

Marguerite était alors loin du roi et de la cour, en Béarn, « dedans mon Hermitage », dit-elle plus haut, p. 202.

*Ibid.*, l. 22 :

*Dieu de François toujours se nommera,  
 Dieu de Henry et Dieu du petit Tiers,  
 Lequel François nommerez volontiers.*

Elle dit que Dieu restera toujours le Dieu de *François 1<sup>er</sup>*, de *Henri* (dauphin) et du *tiers* petit être, fils de *Henri*, à qui l'on transmettra le nom de *François*, en souvenir du roi son aïeul et du premier dauphin *François*, mort en 1536, que *Charles-Quint* fut accusé d'avoir fait empoisonner.

P. 207, l. 6 et 7 :

*Mais en sera toute terre couverte  
Et par leurs mains la Sainte recouverte.*

C'est-à-dire « la (Terre) Sainte recouverte ».

P. 210, l. 1. « Vos paoureux *alarmes*. » — V. ce mot au Glossaire.

*Ibid.*, l. 5. *Lyepards*, léopards.

*Ibid.*, l. 14. *Chaillou*, pour caillou.

P. 213. « Durant le temps qu'en France fait sejour, etc. »

Allusion au passage de *Charles-Quint* en France, où il fut reçu avec une hospitalité pompeuse par *François 1<sup>er</sup>* (1539).

P. 214 :

*Demandez en à ceux de la Rochelle,  
Desquelz le pied estoit jà sur l'eschelle,  
Ceux des Marays, aussi ceux de Bretagne.*

Allusion aux troubles qui eurent lieu dans ces derniers endroits sous le règne de *François 1<sup>er</sup>*. Il fit grâce aux gens de la *Rochelle* et des *Marais salants*, sur le rivage de la mer et dans les îles voisines, qui s'étaient mutinés contre les droits de gabelle, et que venait de frapper un jugement solennel (décembre 1542). — Voir à ce propos, dans les *Nouvelles Lettres de la reine de Navarre*, une lettre de janvier 1543, et non 1542, comme l'imprime Génin.

P. 215, l. 20. « Sans repos ne *sans torse* », ni sans biais. La langue moderne a gardé le composé : *entorse*.

P. 222 :

. . . . . à l'envitaillement  
*De Landrecy*. . . . .

Elle parle de la guerre qui eut lieu dans le Nord de la France contre les Impériaux (1543).

V. plus loin, p. 227, « Que *Landrecy de l'Empereur n'est prise*. » *Charles-Quint* assiégea vainement cette place avec 50,000 hommes.

P. 223, ligne 11. « *Cest affaire.* » Là, et ailleurs, *affaire* est employé au masculin.

*Ibid.*, l. 12. « Et ceste fin si tresfort je *doutois* », c'est-à-dire : je redoutais.

P. 224. Notez les rimes : « je *fais* » et « ceste *fois* ».

P. 225, l. 17. « Vostre beau frere. » Elle parle au roi son frère du roi Henri de Navarre, dont elle était la femme.

Elle dit plus loin en effet, p. 226 : « Prins *mon mary* ».

P. 226, l. 2 et 3 :

. . . . . *En criant grand mercys*  
*A ce bon Dieu que tel Roy a gardé.*

C'est-à-dire *de ce que* ....

*Ibid.*, l. 16. *Mercier*, remercier.

*Ibid.*, l. 21. « Si le second Siméon, *Galiot*, etc. »

C'est-à-dire Galiot de Genoilhac, grand écuyer, né vers 1466, mort en 1546, dont le fils François Galiot, nommé après lui grand maître de l'artillerie de France pour ses services au siège de Landrecies, périt à la bataille de Cérisoles (1544). — V. Génin, t. 1<sup>er</sup> des *Lettres de la reine de Navarre*, p. 308, notes.

*Ibid.*, l. 25. « Si Saint André a dit : Loué soit Dieu, etc. »

Elle parle de J. d'Albon, dit maréchal de Saint-André, qui devint maréchal de France en 1547. (V. Génin, *ibid.*, p. 354 et 355, notes.)

P. 227, l. 20. *Conquereur*, conquérant.

P. 228, l. 6. « Son *naistre* », c'est-à-dire sa naissance.

P. 230, l. 8 et 9. Encore une rime redoublée, c'est-à-dire le même mot *aelles*, terminant à la rime deux vers qui se suivent.

P. 231, avant-dernière ligne. « *Croist* le regret. » Ici *croist* est actif, et a le sens de *accroît*.

P. 236, l. 6 « En vous laissant fasché de maladie. »

Les affaires du roi la retiennent à Bayonne (été de 1537). En juin 1537, en effet, le roi de Navarre était malade près de Paris. Voir Génin, *ibid.*, p. 345-353, et t. II des *Lettres*, p. 148 : *Lettre au roi* (François 1<sup>er</sup>) écrite de Mont-de-Marsan. Il la pressait de revenir : elle expose que c'est pour le

service du roi et du pays qu'elle a dû « aller le plus près de Bayonne. » Elle va revenir droit par Bordeaux sans passer par Nérac. « Mais, dit-elle, la principale occasion qui m'a fait demeurer *en l'absence du roy de Navarre*, c'est le desir que j'ay eu toute ma vie de vous pouvoir fere service, *non comme seur, mais comme frere.* »

*Ibid*, l. 17. « *Pour la jeter dans sa noire litiere.* »

Elle voyageait toujours en litière, comme le montrent tous les témoignages contemporains, et même elle y travaillait et y écrivait sans cesse. (V. *l'Introd.* en tête de notre édit, t. I, p. xxxvj.) — On voit ici qu'elle s'absenta par cas de force majeure.

P. 237, l. 6, etc. :

*Ces povres villages  
Qui sont subjets au martyre et pillages.*

Allusion aux ravages de la guerre causés par les *gens d'armes* mêmes du pays et du roi. Sur sa pitié pour les pauvres gens auxquels elle s'efforçait d'épargner toutes vexations, voir *Le Roux de Lincy* : notice en tête de son édit. de *l'Heptaméron*, p. lxxxvij.

*Ibid.*, l. 14, etc. :

Pantagruel a bien prophetisé,  
Car j'ay desjà les muletz advisé  
*De cestuy là qui vous avoit promis  
D'estre en trois jours de sa santé remis.*

Allusion à un endroit de Rabelais, passé en proverbe (liv. III, chap. xxxv) : « En cestuy instant Pantagruel apperceut vers la porte de la salle le petit chien de Gargantua, lequel il nommoit Kyne... adonques dist à toute la compaignie : *Nostre roy n'est pas loing d'icy, leuons nous.* Ce mot ne feut acheué que Gargantua entra dans la salle du banquet. »

Marguerite veut dire que la vue des *mulets* du roi de Navarre lui annonça l'arrivée de celui-ci, comme la vue du *chien* de Gargantua avertit Pantagruel de l'arrivée de son père.





## TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TROISIÈME VOLUME.

---

	Pages.
Le Triomphe de l'Agneau. . . . .	1
Complainte pour un detenu prisonnier. . . . .	62
CHANSONS SPIRITUELLES. . . . .	84
Sonnet. . . . .	163
SUYTE DES MARGUERITES DE LA MARGUERITE DES PRINCESSES, etc. . . . .	165
A tresillustre et tresvertueuse princesse Madame Jane, in- fante de Navarre, M. Sc. . . . .	166
L'Histoire des Satyres et Nymphes de Dyane. . . . .	167
Epistre de la Royne de Navarre au Roy François, son frere. . . . .	201
Epistre II, envoyée par la Royne de Navarre, avec un David, au Roy François, son frere, pour ses estreines. . . . .	209
Response envoyée par le Roy à ladite dame avec une Sainte Catherine pour ses estreines. . . . .	217

Epistre III, de la Royne de Navarre au Roy François, son frere. . . . .	221
Epistre IIII, de la Royne au Roy François, son frere . . . . .	228
Epistre de la Royne de Navarre au Roy de Navarre malade. . . . .	235
NOTES . . . . .	239



*Imprimé par D. JOUAUST*

POUR LA

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

M DCCC LXXIV



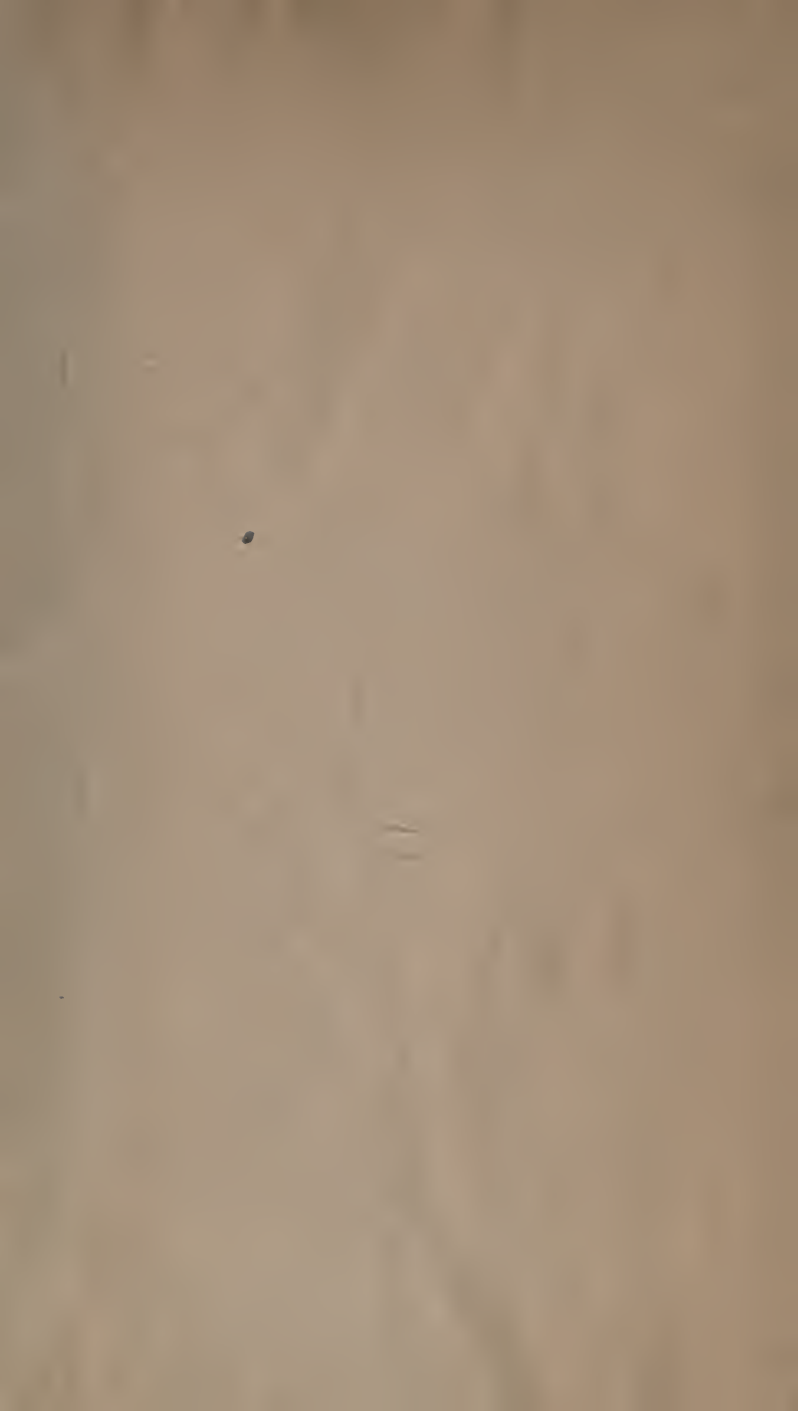


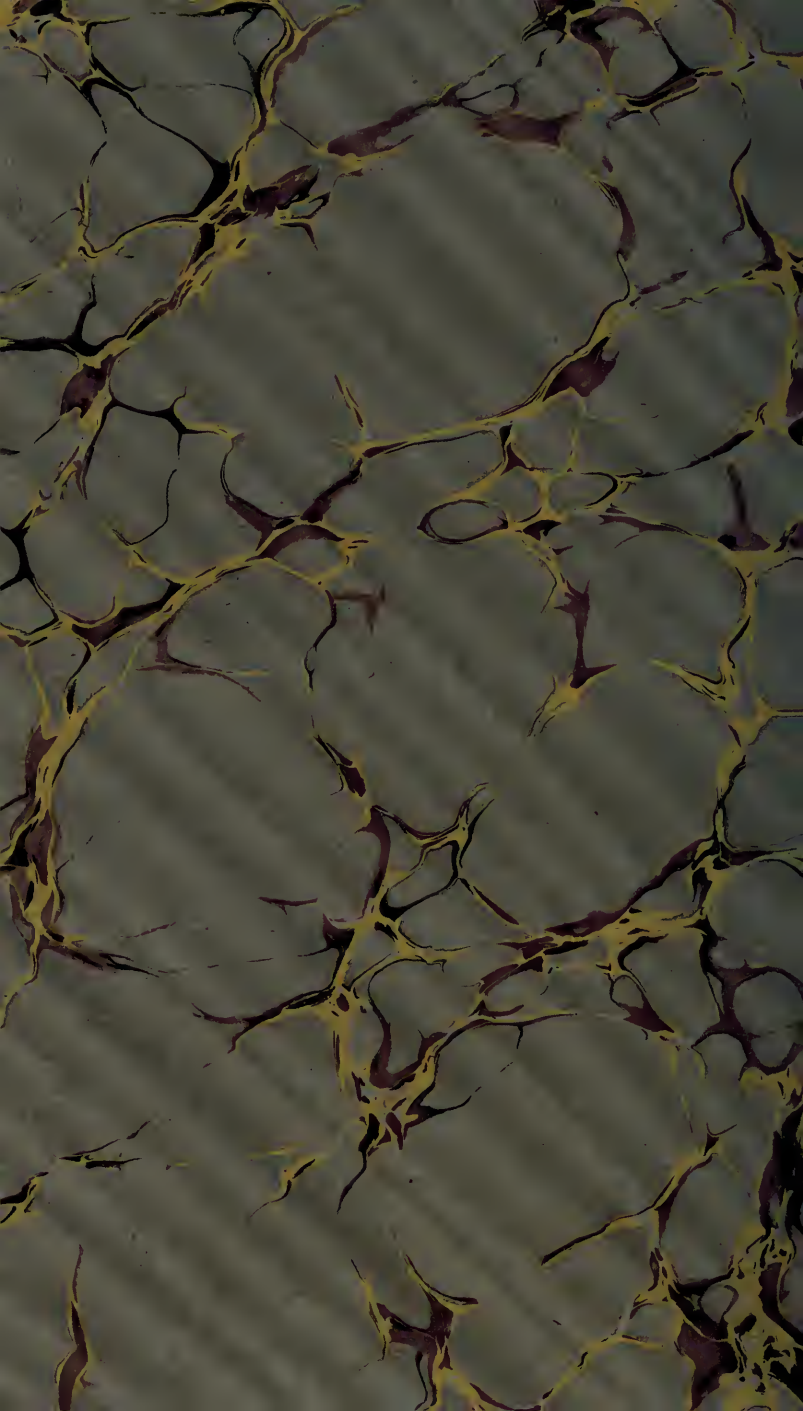












PQ Marguerite d'Angoulême  
1631 Les marguerites de la Margue-  
A5 rite des princesses  
1873  
t.3

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

NOT WANTED IN PICS

